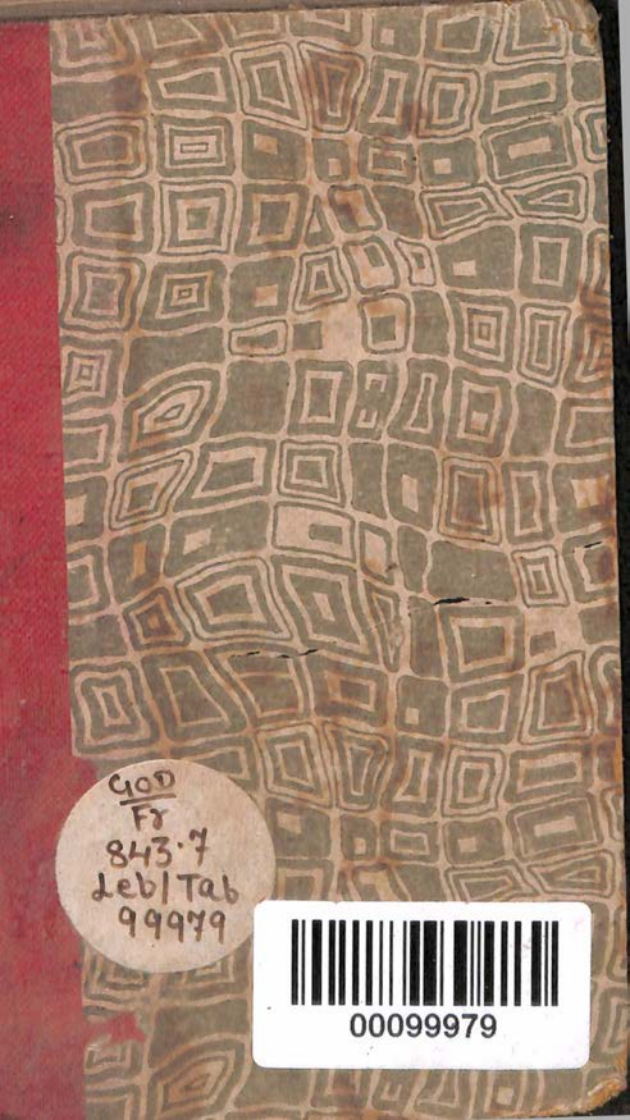
GOD
Fr
843.7
Leb/Tab
99979

00099979

THE

ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY

Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the Government of Maharashtra on 21 October, 2015

0.0.C.1

Allons mademoiselle Caroline, prenez cette harpe.

TABLEAUX
DE
SOCIÉTÉ.

TOME QUATRIÈME.

ŒUVRES DE PIGAULT LE BRUN,

62 vol. in-12, 150 francs.

On vend séparément :

Mélanges critiques et littéraires, 2 vol.
Adélaïde de Méran, 4 vol.
Tableaux de Société, portrait de l'auteur, 4 vol.
Théâtres, 6 vol.
M. de Roberville, 4 vol.
Une Macédoine, 4 vol.
Angélique et Jeanneton, fig., 2 vol.
Mon oncle Thomas, fig., 4 vol.
M. Botte, fig., 4 vol.
Famille de Merval, 4 vol.
Jérôme, 4 vol.
Homme à projet, 4 vol.
Enfant (l') du Carnaval, fig., 2 vol.
Barons (les) de Felsheim, fig., 4 vol.
Cent vingt Jours, fig., 4 vol.
Folie (la) espagnole, fig., 4 vol.
Encore du Magnétisme, in-12.

TABLEAUX

DE SOCIÉTÉ,

OU

FANCHETTE ET HONORINE;

PAR PIGAULT LE BRUN,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE.

99979

TOME QUATRIÈME.

Oh ! les passions ! les passions !

O.O. C1

PARIS,

CHEZ BARBA, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL,
derrière le Théâtre-Français, n°. 51.

DE L'IMPRIMERIE DE J.-B. IMBERT.

1817.

F 843.7
99979

00099979

TABLEAUX

DE

SOCIÉTÉ,

OU

FANCHETTE ET HONORINE.

CHAPITRE PREMIER.

Calme et tourmens.

Comment des sensations opposées se succèdent-elles en nous avec tant de promptitude? Comment ce qui nous paraissait désespérant la veille, peut-il nous présenter quelques douceurs le lendemain? Une puissance inconnue fait agir mes membres par l'effet seul de ma volonté. Cette puis-

sance agit, sans mon concours, sur mon sang, mes humeurs, mon cerveau. Peut-être l'éloignement de tout ce que je crains ou que j'aime, la fraîcheur, le calme d'une grande forêt, une manière de vivre tout à fait nouvelle, ont-ils ramené, pour quelques instans du moins, cette tranquillité qui m'est si nécessaire, et à laquelle je me livre avec le plus doux abandon. Peut-être aussi l'influence de l'amitié opère t-elle cette espèce de prodige. L'amitié, qui pour les gens du monde n'est que le roman de l'imagination, existe réellement entre la princesse et moi. Quoi qu'il en soit, je me trouve bien, très-bien; cela me suffit. Je jouis de l'effet, et je laisse aux savans la recherche et l'explication des causes.

Quelquefois je vais seule m'asseoir dans la forêt. J'ai avec moi son portrait et ses lettres, et je crois être

avec lui. Je lui parle, il me répond. Je l'entends, je le vois sourire, et je suis heureuse. L'obscurité qui enveloppera la naissance de cet enfant, l'incertitude de son sort à venir, semblent m'y attacher davantage. En pensant à lui, je suis émue, attendrie, et mon cœur n'est plus déchiré. Pourquoi cela? Ne serait-ce pas que nos sensations varient sans cesse comme notre individu? il ne faut qu'une circonstance pour nous détacher de nos peines; une autre circonstance nous y ramènera. N'est-ce pas là le *mot* de l'énigme que je voulais expliquer tout à l'heure?

Je rentre; la meilleure des amies vient au-devant de moi. La satisfaction se peint dans tous ses traits, parce que je lui parais tranquille. Une conversation douce, mais animée, remplit, à peu de chose près, tous nos instans. Les heures s'écou-

lent avec rapidité, parce que nous ne cherchons pas nos idées, que nous ne prétendons pas à l'esprit, et que quand on s'aime comme nous, on a toujours quelque chose d'intéressant à se dire.

Louison est pleine d'intelligence et même de finesse. Le rang et l'opulence de la princesse lui font chercher tous les moyens de plaire : elle désire probablement rester avec elle. Elle est plus empressée auprès d'elle; elle met plus d'affection dans les services qu'elle me rend.

Le filleul Pierre, bon garçon, tout simple, tout uni, ne paraît pas s'occuper du lendemain. Il fait ce qu'on lui demande; il ne fait que cela, mais il le fait bien. Il saisit toutes les occasions de parler à la dérobée à Louison, et Louison se laisse prendre la main quand elle croit n'être pas vue. Ils souffriront tous

deux, si elle est sage. La fille d'un praticien de Lagny peut être femme de chambre d'une dame du plus haut rang; mais on ne la donne pas à un laquais. Je m'occuperai de ces jeunes gens. Qu'ils épuisent les douceurs de l'amour, sans rien connaître des tourmens dont j'ai été et dont je serai peut-être encore la victime.

Maître Thomas s'est particulièrement attaché à ma personne. C'est à moi qu'il demande, à la fin de chaque repas, quels sont les mets qui m'ont plu. C'est de moi qu'il prend les ordres pour le lendemain. Il trouve tous les jours le temps de frotter les pièces que j'habite, et de garnir mes croisées de fleurs nouvelles. Je ne peux lui faire d'observations sur ses préférences, sur la nécessité de ménager l'amour-propre de la princesse. Je deviendrais en quelque sorte sa confidente; j'établirais entre

lui et moi une familiarité qui n'est ni dans mes principes, ni dans mon goût. Je ferai mieux, je lui donnerai le précepte avec l'exemple.

Je viens de trouver à ma porte les ustensiles destinés à brillanter mon appartement; je les ai poussés à celle de la princesse. J'ai porté sur ses croisées les fleurs qui étaient sur les miennes. Thomas m'a comprise : il fait pour elle ce qu'il faisait pour moi. A la vérité, la rose la plus fraîche, l'œillet le plus odorant sont pour madame la comtesse; mais la différence est légère; moi seule je la sens, et mon amie se loue beaucoup du zèle et des talens de ceux qu'elle a pris à son service. Tout est bien.

Je ne crois pas la princesse susceptible au point de s'affecter sérieusement de ces bagatelles; mais je

suis intérieurement flattée des attentions de maître Thomas. Pourquoi celle qui y avait des droits plus réels, et à qui il les refusait, n'aurait-elle pas eu un peu d'humeur si elle s'en fût aperçue? Quoi de plus varié, de plus bizarre, de plus irrascible que notre amour-propre? Celle qui dit n'en avoir qu'un peu, a ses raisons pour le faire croire; elle le persuade rarement; elle ne s'abuse jamais elle-même.

C'est demain dimanche. Maître Thomas a un mauvais violon, qu'il n'a pas manqué d'apporter avec lui. Il m'a demandé la permission de faire danser sur une assez jolie pelouse, qui est entre la maison et la forêt. Oh! cette fois je l'ai renvoyé à la princesse, et j'ai pris un ton qui préviendra de semblables écarts. Il m'a quitté avec un air si triste!... N'importe. Je ne veux pas que les

gaucheries de notre cuisinier élèvent des nuages entre nous.

On a dîné. Maître Thomas a couru dans toutes les chaumières voisines. La jeunesse se rassemble sur le gazon. La gaieté brille dans tous les yeux. Les mouvemens ne sont ni étudiés ni corrects ; mais ils expriment la force et la souplesse. C'est ainsi que dansent les amis du plaisir ; c'est ainsi qu'on ne danse plus..... qu'au village.

Pierre ne danse qu'avec Louison. Louison, par coquetterie, accepte quelquefois un jeune homme du hameau ; mais elle ne danse réellement qu'avec Pierre. Ce bal champêtre me rappelle la noce d'Eustache, si épris de sa petite Claire, si heureux par elle. Douze ans se sont écoulés, et je crois danser encore avec M. de Francheville. Je suis encore avec lui dans cette grotte.....

Les temps sont bien changés! Hé! aurais-je à regretter quelque chose, si Sainte-Luce était ici? C'est auprès de lui que renaîtrait l'ivresse de mes plus jeunes années, que j'oublierais tout, hors lui.

Où est-il? Que fait-il? Si j'avais la certitude qu'il pense à moi, au moment où je pense si tendrement à lui, je croirais à cette union, à cette sympathie des âmes, qui peut être éternelle, puisqu'elle est indépendante des sens, du temps et de l'absence; espèce de bonheur qui paraît suffisant à quelques personnes, qui ne doit l'être réellement que lorsque l'âge a éteint des sensations plus fortes, mais qui peut soutenir et consoler ceux que la nécessité réduit à s'y borner. Non, point d'amour heureux sans l'intervention des sens. Sans eux, l'amour n'est qu'un combat continuel livré à la pudeur, qui

ne triomphe pas toujours, et qui quelquefois s'applaudit de sa défaite.

Et point de lettres de Sainte-Luce! Elément immense et cruel, qui nous prive de cette dernière jouissance, qui peut-être engloutira mes espérances les plus chères... Ramenez-le, ramenez-le, ô mon Dieu!

L'homme qui va à la poste de Lagny, arrive en ce moment. Une lettre pour moi... Elle est de ma fille. Elle vient à propos. Depuis longtemps l'amour maternel tempère la violence de l'autre.

Honorine n'écrit pas comme madame de Sévigné : son esprit n'est pas formé encore; mais elle a pour elle la candeur, la naïveté de son âge, unies à une extrême sensibilité. J'ai mis sa lettre à côté de celles de Sainte-Luce. Je n'avais pas de place plus distinguée à lui donner.

Je reprends cette lettre. J'emploie

une partie de la journée à la relire ; j'en pèse toutes les expressions. Quoi de plus naturel, c'est la première qu'elle m'ait écrite. Non, je ne croyais pas ma fille si avancée. Quel développement dans ce petit cœur-là ! et de la sensibilité profonde qu'elle exprime, à un sentiment plus vif, l'intervalle est si court, la pente si rapide, le but si séduisant ! Cette idée me tire des larmes, et cette affection pénible reproduit toutes les autres. J'avais raison en disant tout à l'heure qu'il ne faut qu'une circonstance pour nous ramener avec une force nouvelle aux tristes sensations auxquelles nous avons tant de peine à échapper. Quelle machine que la nôtre ! faiblesse et vanité, voilà ce qui la compose.

Je vais donner ma soirée à ma fille. Je reviendrai à moi en lui écrivant, et le sommeil me rendra peut-

être cette sérénité de l'âme qui, dans cette retraite, me paraissait devoir être inaltérable.

Quel beau jour se prépare! la pureté du ciel, un soleil qui s'élève majestueusement sur l'horizon, répandent dans tout mon être une nouvelle vie. Mon réveil ressemble à celui de la nature : je sors de mon lit fraîche et calme comme elle.

Oui, je suis encore bien, très-bien. Sainte-Luce me trouvera la même à son retour! Reviendra-t-il?... Hélas!... toute la gloire des héros réunis vaut-elle les larmes que celle de mon amant me coûte?

Quel beau jour, ai-je dit? Ces richesses que la nature étale avec profusion ne sont vues ni senties par un cœur oppressé, par des yeux noyés de pleurs. Les infortunés ne peuvent voir qu'eux; ils ne sentent

que leur infortune. N'y aura-t-il plus pour moi de jours sans orage ?

A midi, une berline s'arrête devant la grille. Nous courons la princesse et moi. Quelle est notre surprise en voyant descendre de la voiture l'écuyer du prince, homme honnête et sûr, mais qui ignore mon état, et devant qui il me serait affreux de paraître. Je me jette derrière une touffe de lilas ; je le laisse passer.

La princesse a toujours l'esprit du moment : elle fait entrer l'écuyer dans une salle éloignée de l'escalier qui conduit à nos modestes appartemens. Elle me donne la facilité de rentrer chez moi sans être aperçue. Thomas, qui arrange des fleurs nouvelles, remarque mon trouble. Il me fatigue de questions et d'offres de services. Le brave homme ! je l'afflige encore ! je le renvoie du-

rement; je m'enferme, comme si j'avais quelque violence à craindre.

Pourquoi le prince envoie-t-il ici son écuyer? Par quelle inconséquence a-t-il choisi un homme dont je suis parfaitement connue?

On frappe à ma porte; la princesse se nomme; je lui ouvre. Elle me présente une lettre du prince; elle pleure, et je pleure aussi, sans savoir quel coup va me frapper: mais l'amitié émue, agitée à ce point, a-t-elle autre chose à m'annoncer qu'un nouveau malheur? Je tremble pour Sainte-Luce, pour ma fille. Mes yeux sont fixés sur cette lettre, et je ne distingue pas un caractère.

Je me remets cependant: le plus grand mal n'est pas celui qu'on éprouve, c'est celui qu'on redoute et qu'on attend.

Non, non, je n'ai rien à craindre pour ma fille, pour Sainte-Luce.

Toute autre infortune, quelle qu'elle soit, doit être supportable.

Nous n'avons pas tout prévu, dit le prince. Notre départ précipité a occupé les curieux. Il n'a pas cru devoir cacher le lieu de notre retraite, et on s'étonne que la princesse, qui a des châteaux, ait choisi une habitation qui convient si peu à une dame de son rang. Le soin que nous avons pris d'éloigner tous nos gens, notre isolement absolu ont donné lieu à mille conjectures. La malignité devait s'attacher à la plus offensante ; elle l'a fait, et la réputation de la princesse est fortement compromise. On la dit coupable de la faute de son amie, et on suppose que le calme apparent du prince, n'est que le calcul d'un époux qui dissimule son ressentiment pour échapper au ridicule.

On ne s'occupe pas de moi, au-

je le crois ! on est si empressé de punir les grands de la distance établie entre eux et nous ! la calomnie n'attaque les petits que lorsqu'elle manque d'aliment. Il est essentiel, ajoute le prince, que son épouse reparaisse à l'instant pour dissiper des bruits injurieux. Il regrette sincèrement d'être obligé de me priver des douceurs de l'amitié. Cependant il espère que je sentirai la force de ses motifs, et que je ne balancerai pas à engager mon amie à revenir le jour même à Paris. Il parle en passant de M. de Francheville, dont les affaires sont dans un désordre affreux. Il finit en m'offrant tous les bons offices qui dépendront de lui.

J'aurais pu répondre bien des choses. Mon imagination s'est arrêtée à une seule idée : si les bruits qu'on a répandus ont quelques fondemens, si le prince est instruit des désor-

dre de sa femme, il n'eût pas, en l'éloignant de lui, donné naissance au soupçon. Il pouvait lui marquer en particulier toute son indignation; se séparer d'elle dans son palais même; éloigner, plus tard, un enfant qu'il croyait ne devoir pas reconnaître, et paraissant laisser tomber cet événement dans le cours ordinaire des choses, il imposait silence à la malignité. Mais, sous des formes aimables, je démêle la fermeté d'un homme qui intime un ordre absolu. Il est dans mes principes de prévenir avec une extrême attention tout ce qui peut altérer l'harmonie qui fait le bonheur des époux, et m'oubliant moi-même, renonçant à l'appui, aux consolations de l'amitié, j'ai rassemblé toutes mes forces et je les ai opposées à mon cœur.

Les larmes de la princesse n'ex-

primaient que la douleur d'être obligée de se séparer de moi ; ainsi je n'ai pas eu besoin d'employer une longue suite de raisonnemens sur un esprit déjà persuadé. Nous avons cherché à nous étourdir sur ce que cette séparation a de cruel pour toutes deux ; nous nous sommes occupées des moyens d'adoucir les peines qu'elle doit causer, à moi surtout. N'avais-je pas assez des tourmens de l'amour? Il faut encore que je sacrifie l'amitié ! Sainte-Luce, ma fille, la princesse, tout successivement disparaît, s'éloigne de moi. Ah ! si je pouvais aussi me séparer de mon cœur !

Le prince a envoyé ici celui de ses officiers auxquel il accorde le plus de confiance. Cependant je ne paraîtrai pas devant lui ; je ne conduirai pas la princesse à la voiture ; je ne m'y élancerai point pour la pres-

ser encore dans mes bras. C'est ici, dans cette chambre, que je lui dirai un dernier adieu; nous serons séparées avant qu'elle soit sortie de la maison ; il ne me sera pas même possible de lui exprimer de ma croisée mon affection et ma reconnaissance.

L'heure si redoutée approche. Ainsi le coupable qui touche à l'instant fatal, compte les minutes, et le temps, qui s'écoule si lentement pour l'homme fatigué de jouissances, a réellement des ailes pour lui. Nous éprouvons les mêmes angoisses, et nous n'avons fait de mal à personne.

La pendule a sonné. « Mon enfant, » me dit-elle, montrons-nous dignes » l'une de l'autre. Notre amitié se » fortifiera par les épreuves; cette » seule idée nous aidera à les sup- » porter. — Ah! madame, vous allez » revoir un époux, des enfans qui

» vous sont chers. Que me reste-t-il » à moi? — Mon souvenir, les let- » tres que je vous écrirai, mes soins » soutenus, qui parviendront jusqu'à » vous, malgré les distances. — Une » heure, madame, donnez-moi une » heure encore. — Et quand elle sera » passée, nous en voudrons une se- » conde, une troisième. Le prince » les compte. Il ne suffit pas que je » me montre soumise, je dois en- » core paraître empressée. Qui sait, » si pour prix de mon exactitude, » et lorsque ma présence aura dis- » sipé de vains bruits, il ne me ren- » dra pas à l'amitié. Votre terme » approche; ma présence vous sera » nécessaire; le prince vous aime; » il se rendra à ces considérations; » mon absence peut n'être pas lon- » gue. »

L'espérance m'a calmée; elle a entr'ouvert mes bras, qui enlaçaient

mon amie, qui la pressaient avec force sur mon sein. Elle s'est éloignée. Déjà je ne la vois plus; je l'entends, et j'écoute encore quand mon oreille a perdu la trace de ses pas.

C'en est fait, la voiture roule, me voilà seule dans le monde. Que vais-je devenir?

Je crains de relire ces lettres qui m'embrasent, et que j'avais essayé d'oublier. Je n'ose revoir ce portrait..... dont peut-être l'original n'existe plus, et ce n'est que par l'amour que j'échapperai aux peines de l'amitié malheureuse. Oui, j'oublie tout quand je m'occupe de lui, et quand je m'abandonne exclusivement à ma tendresse, je ne réussis pas toujours à me faire illusion; je sens qu'il n'est pas là, je soupire, je pleure, et je reviens à Honorine et à mon amie. Tous mes jours s'écou-

leront-ils dans des alternatives plus ou moins douloureuses?

Louison a vu partir la princesse, et, déchue de ses espérances, elle s'attache singulièrement à moi. Je descendrai jusqu'à elle. De tous les états fâcheux où puisse tomber l'homme, la solitude absolue est, je crois, le plus pénible. Hé! pourquoi ne ferais-je pas société avec cette fille? que suis-je? qui m'autorisera à la dédaigner? quelle autre distance existe entre nous que celle qu'a établi l'opulence? Le genre humain doit se diviser en deux classes, les bons et les méchans. Cette vérité est éternelle, imprescriptible. Mais pour la sentir, il faut être malheureux.

De l'oubli de cette vérité, sont nées des différences choquantes pour celui qui est forcé de s'y soumettre, humiliantes peut-être pour celui que flatte la bassesse; car celui qui rampe

n'aime pas le grand qu'il adule; il cherche un point d'appui pour s'élever à son tour.

Louison est une bonne fille. Elle a de l'esprit naturel, et pas la moindre prétention. Elle est causeuse; je la fais parler quand je veux; j'écoute quand bon me semble; je réponds rarement. C'est là le genre de conversation qui convient à un cœur malade, et on trouve peu d'êtres disposés à converser ainsi. J'ai dans Louison ce qu'il me faut.

J'ai dédommagé Thomas des petits chagrins que mes brusqueries lui ont causés. Quelques marques de bonté l'ont ramené tout à fait. Est-ce un sentiment d'équité, ou le besoin que j'ai de tout le monde qui m'a dirigée? Il entre, je crois, de l'égoïsme dans nos actions les plus indifférentes.

Pierre ne s'occupe que de sa Loui-

son. Il est à l'antichambre quand elle est avec moi. Lorsqu'elle me quitte, je ne le vois plus. Il craignait la princesse; il était exact. Il m'affectionne et il me sert mal. Pourquoi cette différence de lui à Thomas? c'est qu'il est amoureux, et que Thomas ne l'est point; que ma sensibilité attire le second et rassure l'autre. Passons quelque chose à l'amour; passons-lui beaucoup. De quelle indulgence n'ai-je pas besoin pour le mien! Je les marierai. Faire des heureux, c'est presque l'être soi-même; c'est au moins perdre, pendant quelques instans, le sentiment de ses peines.

Dieu! mon Dieu! vous m'avez donné la force de supporter l'adversité, accordez-moi celle de soutenir mon bonheur. Une lettre, une lettre!... elle est de Sainte-Luce! sa santé est parfaite; son cœur est tout

à

à moi.... « Va, Louison, va causer » avec Pierre. Demain j'écrirai à ton » père. J'ajouterai à ma félicité, en » assurant la tienne. »

J'ai trouvé le moyen d'être seule à la minute, à la seconde. Lettre adorée, je te porte sur mon cœur, sur mes lèvres, à mes yeux. Je voudrais satisfaire tous mes sens à la fois. Ah! lisons, lisons. Que les yeux viennent au secours du cœur.

Art enchanteur, art divin de peindre la pensée, de faire, à deux mille lieues, partager à une amante les sensations délicieuses dont on est agité, qui t'inventa, méritait des autels.

Je me plaignais, il y a peu de temps, d'être réduite à des lettres! ah! quand on écrit comme lui, on fait rêver le reste, et rêver n'est-ce pas jouir.

Je peins sans restriction tout ce que j'éprouve. De belles dames s'é-

lèveront contre la nudité de ma pensée. Dans un siècle dépravé, la décence est la vertu des femmes qui n'en ont pas. La décence est à la chasteté ce qu'est le rouge du parfumeur à celui qui colore les joues de l'innocence.

Laissons la métaphysique, les distinctions subtiles, et revenons à cette lettre et à l'homme adoré qui l'a écrite. Il l'a confiée au capitaine de *la Rassurante* qu'il a rencontrée au delà du tropique. Puisse ce bon capitaine être aimable comme Sainte-Luce, être aimé comme lui !

Il me recommande notre enfant. Me le recommander ! hé ! n'est-il pas son père ?

Il est chargé d'une mission de la plus haute importance. Il a été joint à la hauteur des Açores, par trois frégates qui portent des troupes de débarquement, et qui se sont rangées

sous ses ordres. Il va détruire des comptoirs anglais sur toutes les côtes. Il espère terminer ses opérations dans un an au plus tard. Il mettra à mes pieds ses lauriers et ses trésors. Toujours de la gloire et des alarmes! Dans la vie privée, ou sur le pavois, il sera toujours pour moi le premier des humains.

Oh! reviens, reviens. C'est toi que j'étreindrai dans mes bras, que je couvrirai de baisers; je ne verrai ni ta gloire, ni tes richesses.

Je vais écrire au père de Louison. Je le manderai près de moi. Il parlera d'argent, j'en donnerai. S'il se présente d'autres obstacles, je les leverai. Je veux que tout le monde soit heureux autour de moi, le soit autant que moi. Je veux être la divinité de Louison et de Pierre, comme Sainte-Luce est l'objet exclusif de

mon culte; je veux avoir des autels dans leurs cœurs comme il en a dans le mien.

CHAPITRE II.

Rencontre imprévue.

Le praticien de Lagny ressemble au père d'Eustache : beaucoup d'estime pour la famille de Pierre ; mais Louison a mille écus de dot, et Pierre ne possède que son métier de garçon imprimeur..... Je donne mille écus à Pierre ; j'obtiendrai pour lui une imprimerie à Lagny, et toujours semblable au père d'Eustache, le bon praticien ne trouve plus que des qualités à mon protégé. Pierre est enchanté ; et demande la permission de me baiser la main ; Louison demande celle de me baiser la joue ; Thomas me baiserait les pieds. Je lui ai fait un joli cadeau. Je veux

qu'il soit à la noce aussi gai qu'on peut l'être quand on n'épouse pas sa maîtresse.

Les apprêts du mariage, la joie des amans, l'activité, les complaisances de Thomas, du concierge, de sa femme, répandent dans cette maison et dans les alentours, un mouvement qui vivifie tout. J'écoute, je décide, j'ordonne, les habitans du hameau gagnent quelqu'argent; on me bénit, on m'aime, je suis heureuse.

Il est si doux d'être aimé! il est si facile de l'être! Ceux qui n'ont pas d'amis, n'en veulent pas, et n'en méritent point.

L'affection qu'on me porte éloigne-t-elle les réflexions, ou empêche-t-elle ces bonnes gens de s'y arrêter? J'ai pu, par égard pour la princesse, l'accompagner ici; mais

il était naturel que je retournasse avec elle à Paris, où j'aurais trouvé, à une époque qui n'est pas éloignée, les ressources de l'art et les commodités que je ne peux me procurer dans cette espèce de désert. De cette première idée il était simple de conclure que j'ai de puissantes raisons de me cacher, et une femme qui se cache, dans la position où je suis, a nécessairement des reproches à se faire. Cette pensée m'attriste au milieu de la joie générale. Si on ne voyait que le bienfait, et non celle à qui on le doit; si les marques de respect qu'on m'accorde n'étaient que le prix d'un peu d'or... non, vingt personnes ne dissimulent pas avec cet accord, cette persévérance. Les gens de la maison, ceux du hameau n'ont jamais feint, à l'égard de la princesse, cet attachement que mon premier aspect semble leur avoir

commandé. Rassurons-nous et jouissons du présent.

Le grand jour est venu. Il y a ici un désordre pittoresque qui m'arrache à mes idées ordinaires, et qui m'amuse infiniment. La petite Louison est radieuse ; son gros Pierre rit toujours, lors même qu'on ne lui parle point, qu'il ne dit rien, et que peut-être il ne pense pas. Je le crois de ces hommes dont l'amour est tout en action. Louison serait-elle déjà connaisseuse?

Nous avons les parens et les amis de Lagny, qui regardent, de l'œil du plaisir, le violon de Thomas. Thomas se croit dans sa cuisine le premier homme du monde. Il meurt d'envie d'assister à la cérémonie, et il ne se consolerait pas, si un plat était manqué. Que fera-t-il? la curiosité l'emporte sur l'importance de ses fonctions. Il donne à deux ou

trois paysannes les instructions nécessaires, pour le suppléer pendant une heure, avec une gravité et un ton doctoral à faire mourir de rire.

Il a passé l'habit des dimanches; il est venu prendre sa part des rubans que j'ai distribués; il en a chargé sa boutonnière et le manche de son violon; il a pris la tête du cortége; le violon crie; on le suit en chantant, en dansant; l'impulsion se communique à toutes les têtes. Je crains bien pour le dîner. Heureusement du Raynel n'est point ici.

L'auguste *oui* est prononcé, et jamais je ne l'ai entendu dire d'aussi bon cœur. Leur œil reconnaissant se tourne vers moi. Puissent-ils, dans vingt ans, si je les rencontre, me regarder encore ainsi! ils n'auront connu du mariage que ses douceurs.

Ne le disais-je pas?, le dîner est gâté. Thomas est furieux, désespéré.

J'espère qu'il ne suivra pas l'exemple du maître-d'hôtel du grand Condé. Je ne suis pas un héros, et mon cuisinier ne porte pas l'épée.

Les aides de cuisine sont allés se cacher. Pauvres femmes! elles ne savent pas que dans le monde bien des gens se chargent de ce qu'ils n'entendent pas, font tout mal, payent d'audace, et reçoivent quelquefois des félicitations.

Tout est brûlé, rien n'est mangeable. Cela est assez indifférent aux mariés : ce jour n'est pas pour eux celui de la gourmandise; mais les autres... Thomas a repris bravement le tablier et le bonnet de coton. Au bout d'une heure, la table est chargée d'œufs à toutes les sauces, et de volailles de tous les genres déguisées en *beef steck*. On a attendu, on a grand appétit, et la faim est le premier de tous les cuisiniers. La

gaieté renaît ; elle brille même dans les yeux de Thomas. On rit du dîner perdu ; on savoure celui qu'on a ; le vin est bon, les bouteilles se vident, se remplissent ; la chansonnette commence ; le joyeux refrain se fait entendre ; Thomas reprend son violon.

M. le praticien est le personnage le plus considérable. En conséquence, il me présente sa grosse main, couverte d'un beau gant blanc. Moi, danser, dans l'état où je suis !..... « Un menuet, madame la comtesse, » cela ne vous fatiguera pas. Un me» nuet, répètent tous les gens de la » noce. Un menuet, reprend Tho» mas, en me faisant la révérence » la plus gracieuse ; je joue celui » d'*exaudet* à ravir, c'est mon » triomphe. »

Comment priver ce bon Thomas du plaisir de jouer son chef-d'œuvre

et de le jouer pour moi? Je n'ai jamais su danser le menuet; mais je me crois au moins de la force de M. le praticien. J'accepte sa main; nous nous plaçons.

Pierre était sorti, je ne sais pourquoi. Il rentre; il a l'air troublé. Il dit quelques mots à l'oreille de Louison; l'étonnement se peint sur sa figure; elle sort à son tour. Que se passe-t-il donc? Ah! quelque convive est probablement sorti des bornes de la tempérance. Quelques vases, quelques vitres cassées... Allons, allons, je ne verrai rien. Il est une classe d'hommes pour qui le plaisir est si rare; qu'on peut lui pardonner d'en abuser un peu.

Comment donc, M. le praticien danse son menuet avec les airs de la vieille cour! je n'y entends rien du tout; cependant je vais; mon danseur me guide de l'œil et de la main.

Quelle jouissance pour lui de pouvoir enseigner quelque chose à madame la comtesse ! je ne suis point humiliée et je déploie toute l'amabilité qui est en moi. Hé, mon Dieu ! quel est celui qui n'a rien à apprendre? Lalande ne savait probablement pas comment se fait une épingle.

Louison rentre au moment où mon danseur m'a remise à ma place. Je lui fais signe de s'approcher, et après l'avoir prévenue que je n'aurai pas d'humeur, quelque chose qui soit arrivé, je l'interroge sur ce qui s'est passé entre elle et son mari.

« Madame, un homme s'est pré-
» senté à la grille, pendant que vous
» dansiez. A travers sa pâleur et son
» extrême faiblesse, il est aisé de
» juger que sa figure a dû être belle.
» Ses habits, dans le plus grand dé-
» sordre, ont été riches, et annon-

» cent un personnage distingué.
» Finis, Louison; que veut cet
» homme? — Il a demandé qui de-
» meure dans cette maison. — Et
» vous avez répondu? — Madame
» la comtesse de Laclos. Il connaît
» beaucoup le général, a-t-il dit. Il
» n'a jamais vu madame; mais il
» aime à croire qu'elle est bonne
» comme son mari. Il m'a chargée
» de vous dire qu'il n'est pas crimi-
» nel, que depuis trois jours il est
» caché dans la forêt de Crécy, et
» qu'il tombe d'inanition. Je n'ai
» pas eu le temps de vous consulter,
» madame, et j'ai servi à ce pauvre
» homme ce qui restait de mieux
» du dîner. — Tu as bien fait, Loui-
» son. Cependant si nous n'avions
» beaucoup de monde ici, je serais
» embarrassée. Trois jours passés
» dans une forêt, annoncent de

» grands sujets de crainte, ou des
» aventures extraordinaires, et dans
» l'un ou l'autre cas, cet homme
» peut être à redouter. Mets auprès
» de lui quelqu'un de tes parens que
» tu chargeras de l'observer, et
» quand il aura mangé, donne-lui
» l'argent qu'il croira nécessaire pour
» continuer sa route. »

Pendant que nous causions, la bruyante compagnie se occupait et ceux qui dansaient, et ceux qui attendaient le moment de danser à leur tour. Je continuais de partager la joie générale ; je m'étais abandonnée à la satisfaction intérieure qu'on éprouve toujours, quand on a fait un peu de bien ; aucun nuage ne s'était élevé dans mon esprit de toute cette journée. J'étais loin de prévoir ce qui allait m'arriver.

Louison revient. Les alimens ont remis la figure de cet homme, qui

est bien. Mais sa faiblesse est encore extrême ; sa chaussure est en lambeaux ; ses jambes et ses pieds sont blessés en plusieurs endroits, et il sollicite comme une faveur insigne la permission de s'arrêter ici un jour ou deux.

Mon premier mouvement est à l'humanité, le second à ma sûreté personnelle. Ce ne serait pas la première fois que [illegible]oits fripons auraient excité la sensibilité, pour en abuser ensuite. Je suis à l'abri de tout danger pour cette nuit. Mais demain les gens de la noce me quitteront ; Pierre s'occupera de sa femme, et je ne sais jusqu'à quel point je peux compter sur Thomas. Je n'écoute que la prudence. J'ordonne à Louison d'ajouter quelque chose à ce qu'elle a déjà donné, de renvoyer cet homme, et de s'assurer si réellement il s'éloigne d'ici.

Elle est à peine sortie, pour exécuter mes ordres, qu'elle rentre et me supplie de voir ce pauvre homme, qui est dans l'impuissance de marcher. « Hé bien, Louison! qu'il » prenne une voiture. — Hé, ma» dame! où en trouver à l'heure » qu'il est, et comment osera-t-il » paraître dans l'état de délabrement » où sont ses habits? Voyez-le, ma» dame; je suis certaine qu'il vous » inspirera quelque intérêt. »

Il n'a jamais vu madame de Laclos; ainsi de ce côté, je ne suis exposée à rien. En évitant toute conversation suivie, je ne craindrai pas de répondre gauchement à ce qu'il me dirait du général. Il est souffrant; il peut être honnête; je me laisse entraîner; je passe dans la salle à manger.

J'entre, et cet homme paraît sortir d'un accablement profond. Il sou-

lève sa tête, et la laisse aussitôt retomber, en poussant un cri d'effroi et de douleur. S'il m'a vue, son coup d'œil a été rapide comme l'éclair. Le connais-je ? La précipitation de ses mouvemens ne m'a pas permis d'en juger. Pourquoi ce cri, si je lui suis étrangère, et que peut-il signifier, si j'ai rencontré cet homme dans la société ? Mon état peut exciter l'étonnement, mais l'effroi, la douleur..... Je m'y perds. Le parti le plus sage est de me retirer.

J'allais m'éloigner, lorsque ce malheureux a confusément articulé quelques mots qui me clouent sur le parquet. « Elle est témoin de la » juste punition de mes désordres!... » La misère, l'exil, l'abandon me » paraissaient insupportables.... Ce » n'était rien.... Paraître devant elle » est le dernier terme du malheur. »

Cette voix me pénètre d'effroi à mon tour; un frisson mortel glace mon sang; je me sens défaillir..... Louison me soutient; elle va appeler; je n'ai que le temps de porter ma main sur sa bouche. Je regarde autour de moi... Je ne vois qu'elle dans cette salle. Je me la suis attachée par tous les liens que respecte une belle âme. Dieu en soit loué.

Le malheureux fait un effort pour se lever et se traîner à mes pieds. Il m'a reconnue, je n'en doute pas. Le mal est fait; je n'ai plus rien à redouter. Mais pourquoi s'humilie-t-il? je ne le souffrirai point. Je vais à lui, je lui parle, je lui prends la main, je le force à rester sur son siége... Oui, il m'avait reconnue; mais il ne savait rien encore. J'étais sauvée, si j'avais pu suivre mon premier mouvement.

Je tenais sa main et je la pressais

avec l'expression de la sensibilité. Il semble recouvrer quelque courage, quelques forces. Ses yeux se lèvent sur les miens; ils saisissent tout mon être; ils reviennent, ils s'arrêtent sur cet enfant.... « Elle aussi, s'é-» crie-t-il! elle a commis une faute! » L'idée de sa perfection ne me pour-» suivra donc plus! »

J'allais tomber à ses pieds, lui demander grâce. Ses derniers mots me révoltent et me rendent toute ma fierté. « Oui, monsieur, j'ai com-» mis une faute. Mais vous l'avez » voulue; vous l'avez préparée pen-» dant que vous étiez mon époux. » — Je ne désire pas que vous vous » justifiez, madame. Je n'attends de » vous que des secours. J'ai le droit » d'en réclamer. »

Ainsi cet homme a perdu tout sentiment de décence. Il ne voit dans ma faiblesse qu'un trait de ressem-

blance avec lui; il s'applaudit de me trouver déchue. Il est insensible au tort que cet enfant peut faire à Honorine. Il ne s'informe pas si j'ai pris des mesures pour garantir à sa fille l'intégrité de sa fortune. Il ne sent que sa misère, et il tend bassement la main à celle qu'il a voulu dépouiller de tout.

Il était grand encore lorsqu'il me rendit les dian[redacted]e je m'étais empressée de lui sacrifier. Mais il aimait Julie. L'âme honnête de cette jeune dame avait entretenu dans la sienne des principes de délicatesse et d'honneur. Il ne s'était pas dégradé jusqu'à se prostituer à ces femmes dont le vice est l'aliment, et dont le souffle est empoisonné.

Il veut des secours. Pourquoi les demander? Ne se souvient-il pas que je les lui ai toujours offerts, et peut-il croire que ma main se fermera à

l'aspect du malheur, qu'elle repoussera le père d'Honorine, en proie à tous les besoins? Je lui donnerai des secours; lui-même en déterminera l'importance. Mais il s'éloignera, dès que ses forces le lui permettront. Conserver quelque relation avec lui, serait partager son infamie.

« Louison, mon secret t'est connu. » Il n'y a plus pour toi de comtesse » de Laclos. Ma[illegible]je t'ai inspiré » quelqu'affection, tu garderas le si- » lence, même avec ton mari. Mon- » sieur, vous devez sentir la néces- » sité de vous taire. Un éclat nuirait » à votre fille, sans me mettre sous » votre dépendance. Je compte sur » votre discrétion. Louison, conduis- » sons monsieur à l'appartement de » la princesse. »

Nous l'établissons dans cette chambre, où reposait naguère la femme la plus accomplie que j'aie connue.

Nous pansons ses blessures; nous prévoyons ses besoins; nous lui laissons ce qui peut lui être agréable, ou utile, pour le reste de la nuit.

J'ai toujours évité le danger des demi-confidences : on est bien près de parler, quand on s'occupe de conjectures. Louison, dans l'ignorance absolue des détails, pouvait laisser aller son imagination fort au delà de la vérité. J'ai [redacted] devoir rien lui cacher.

Elle a donné des larmes à ma situation. Pauvre enfant ! des larmes le jour de son mariage, à l'instant même qui va couronner son amour, sa constance, sa sagesse! et c'est moi qui les fais couler! avec les intentions les plus droites, je fais le malheur de tout ce qui m'est cher. C'est par moi, c'est pour moi que Sainte-Luce expose sa vie; c'est pour conserver l'estime de ma fille que je l'ai

éloignée de moi, que je l'ai privée de sa mère; c'est pour moi que la princesse a été attaquée dans sa réputation. Où s'arrêtera la fatalité qui me poursuit?

Il ne suffit pas de réfléchir sur le passé; il faut se garder de l'avenir. Cet homme, reçu avec distinction, et soigné par moi, sera dans une heure l'objet de la curiosité générale. Faisons [redacted]oman, simple comme ceux qui le raconteront, sans doute, dans les environs. M. de Francheville a été attaqué et volé dans la forêt. Il est ami particulier du général de Laclos, auquel il a sauvé la vie en Espagne; et en le comblant d'égards et d'attentions, je suis loin, très-loin de m'acquitter envers lui.

Louison va répandre cette histoire. Elle me promet d'ailleurs un silence absolu. Je l'embrasse tendrement;

ment ; elle me quitte pour revoir Pierre. C'est bien naturel : il est minuit.

Je suis chez moi, et j'appelle en vain le sommeil. Le délire de Louison me fait sentir l'absence de Sainte-Luce, et mon cœur, déjà contristé par cette idée, se flétrit quand je pense que M. de Francheville est à vingt pas de moi. Il n'est pas à craindre puisqu'il a perdu toute espèce de sensibilité. Mais sa présence est pénible, embarrassante. Quand cet homme-là cessera-t-il de me faire du mal ?

Je passerai chez lui dès que j'entendrai Louison. Je me sentirai plus forte quand j'aurai mis cette jeune femme entre nous. J'enverrai prendre à Lagny ce qui est nécessaire pour le vêtir convenablement. Je verrai ensuite ce que je pourrai faire pour lui.

Il est huit heures, et le silence règne encore dans toute la maison. Sonnerai-je? non. Que Louison prolonge son ivresse : elle reviendra assez tôt au souvenir de sa dépendance.

Elle frappe à ma porte, je lui ouvre. « Oh, mon Dieu! madame n'a » pas dormi! — Non, Louison. — » Ni moi non plus, madame. — Et » tu es brillante de santé. Louison, » je suis bien malheureuse. — Sans » l'avoir mérité. — Je ne le crois » pas, Louison. — Madame, je pleu- » rerai avec vous. — Ne t'occupe » plus de mes peines. Conserve ta » gaieté et ton cœur pour le bon- » heur de ton mari. — Ne puis-je le » rendre heureux, madame, et par- » tager vos chagrins? — Non, Loui- » son, la douleur se communique » comme le plaisir. N'attriste pas » Pierre de celle qu'il ne peut sou-

» lager. Passons chez M. de Fran-
» cheville. »

Une nuit a suffi pour réparer ses forces. Il peut dormir. Je l'interroge avec timidité sur les causes du dénûment absolu où il se trouve. Je lui demande ce qu'il désire, ce qu'il attend de moi.

« Mon histoire est courte, ma-
» dame. J'ai mangé [illegible] que j'avais, et
» j'ai fait des billets pour cent mille
» francs au delà. Les échéances sont
» arrivées; on a voulu me faire ar-
» rêter; j'ai été averti, et j'ai pris la
» fuite. La police, qui semblait m'a-
» voir oublié, m'a fait chercher par-
» tout. Je me cachais le jour, je
» marchais la nuit. Je suis arrivé
» dans cette forêt, qui a été aussitôt
» investie. On en a battu toutes les
» parties; on est passé vingt fois
» contre les broussailles qui me re-
» célaient. Las enfin de l'inutilité de

» leurs recherches, ceux qui me suivaient avec tant de persévérance se sont éloignés, et je me suis traîné jusqu'ici.

» — D'après cela, monsieur, votre projet n'est pas de retourner à Paris? — Non, madame, je resterai avec vous, si vous le permettez. — Avec moi, monsieur, avec moi! — Oui, madame, avec vous. Nous nous sommes conduits tous deux de manière à n'avoir rien à nous reprocher; vous avez trente mille livres de rentes sur lesquelles j'ai quelques droits; nous les mangerons ensemble en dépit du divorce et de toutes les observations que vous pourrez me faire. — Vous oubliez, monsieur, que je suis indépendante. — De moi, jusqu'à certain point; mais vous êtes soumise aux circonstances; je peux publier l'état où vous êtes, et il n'est

» point d'avocat qui anéantisse un
» fait qui parle aux yeux.

» Ne comptez pas sur la protec-
» tion du prince. Il pourra me livrer
» à ceux qui me poursuivent; il ne
» vous rendra pas ce que vous ap-
» pelez honneur. Vous n'opposerez
» plus ce mot à mes volontés; vous
» n'en ferez plus retentir les tribu-
» naux et les cercles de Paris; vous
» n'armerez plus personne contre moi.

» Je vous accorde vingt-quatre
» heures pour réfléchir et vous sou-
» mettre. Ne les employez pas à vous
» mettre en mesure. Le moment où
» vous agirez sera celui où j'effec-
» tuerai mes menaces. Que demain,
» à la même heure, un notaire m'ap-
» porte un acte par lequel vous re-
» connaîtrez me devoir cent mille
» écus, que je n'exigerai pas tant
» que je serai content de vous. Je
» n'ai rien à ajouter, et vous êtes la,

» maîtresse de vous retirer. Made-
» moiselle, donnez-moi ce qu'il faut
» pour écrire, et qu'on m'apporte à
» déjeuner. »

Je le quitte, fondant en larmes, terrifiée de ce que je viens d'entendre, ne concevant pas qu'on puisse porter à ce point la cruauté et la tyrannie. Je recommande à Louison de lui obéir aveuglément jusqu'à nouvel ordre.

Je rentre chez moi pénétrée de l'horreur de ma situation.

CHAPITRE III.

Bien donner, c'est prêter.

QUELLES idées s'emparent de moi, se succèdent sans interruption, m'accablent par leur multiplicité, par le mouvement rapide et continuel qu'elles donnent à tout mon être! Il est constant que M. de Francheville peut me perdre dans l'opinion publique. Mais acheterai-je son silence au prix de la moitié du bien de ma fille, et sais-je si cet homme, après avoir obtenu cette moitié, n'exigera pas le sacrifice de l'autre? Je vois avec terreur que j'ai tout à redouter.

S'il avait cependant la probité de certains scélérats dont la parole

était inviolable? si, content de m'avoir arraché une somme considérable, il m'oubliait jusqu'à ce qu'elle soit dissipée, il ne resterait aucune trace de mon état, qui fait maintenant sa force; et pour qu'un homme aussi dégradé obtienne quelque confiance, il faut qu'il prouve ce qu'il dit jusqu'à la conviction. Je ne sais à quoi m'arrêter; et personne auprès de moi de qui je puisse attendre un conseil! Ah! c'est surtout à présent que je sens combien la princesse m'était nécessaire. Elle ne pouvait toujours prévenir le mal; elle avait au moins l'art de me le faire oublier.

Il faut cependant que je me détermine, et mon indécision augmente à chaque instant. Il n'exigera pas le capital, a-t-il dit, si je veux le garder avec moi. Ah! si je ne devais pas compte de ma fortune à ma fille, je donnerais tout ce que je possède

pour m'épargner le malheur de le voir... Non, je ne céderai pas; je fuirai, s'il le faut. Il écrira, il parlera. Ma réputation, parlera plus haut que lui, et il ne sera cru que de mes domestiques, que je ne reverrai pas, et à qui l'attachement qu'il m'ont voué imposera peut-être silence. A qui d'ailleurs s'ouvriraient-ils? à des gens sans consistance comme eux.

Comment ceux qui ont parcouru cette forêt dans tous les sens n'ont-ils pas porté plus loin leurs recherches? comment n'ont-ils pas visité les habitations environnantes? peut-être le respect dû au prince les aura retenus..... Que de peines ils m'eussent épargné si..... Malheureuse! qu'allais-je dire? quel désir allais-je former? le père d'Honorine n'est-il pas assez malheureux? puis-je souhaiter de voir combler son infortune?

soulageons-le, et bannissons des pensées indignes de moi.

Thomas revient de Lagny. Il n'est pas aisé dans cette ville d'habiller décemment un homme en une heure de temps. Cependant Thomas y a trouvé ce qui est strictement nécessaire, et la simplicité même de ces vêtemens peut tromper l'œil vigilant de ceux qui cherchent M. de Francheville.

Tous nos convives sont retirés, et un éclat, s'il s'en permet un, ne peut avoir de publicité. Je vais essayer de concilier son bien-être avec mes intérêts et ceux d'Honorine. Je me fais accompagner de Louison et je passe chez lui.

« Vous m'avez notifié vos intentions, monsieur, avec une clarté » et une précision que j'imiterai : » il n'est agréable ni pour vous

» ni pour moi de prolonger nos en-
» tretiens. Je vais vous instruire en
» peu de mots de ce que je compte
» faire pour vous. Voilà des habits et
» du linge : j'aurais voulu vous pré-
» senter quelque chose de mieux ;
» mais une petite ville offre peu de
» ressources en ce genre. Prenez
» cette bourse, c'est tout ce qui me
» reste en argent comptant. Accep-
» tez ces diamans que vous avez re-
» fusés une fois, mais dont vous n'a-
» viez pas un besoin aussi pressant.
» J'y joindrai la moitié de mon re-
» venu, qui vous sera exactement
» payé partout où vous le désirerez,
» sous la condition expresse que vous
» vous retirerez à l'instant.

» — Des conditions, ma belle dame,
» des conditions, il vous sied mal
» de vouloir en imposer. Souvenez-
» vous que vous n'avez qu'un parti à
» prendre, celui de la soumission.

» — Je vois avec quelque satisfac-
» tion, monsieur, que vous m'es-
» timez encore assez pour être per-
» suadé que je ferai tout pour con-
» server ma réputation. Je vous pré-
» viens cependant que je ne me
» permettrai que ce qui me paraî-
» tra légitime, et que la crainte ne
» me fera pas oublier ce que je dois
» à votre fille et à la mienne. —
» Comment donc, les grands prin-
» cipes, de la noblesse dans le ton,
» de la dignité dans le maintien!
» c'est Minerve parée de la main des
» grâces. Je ne retrouve plus Fan-
» chette, si vive, si enjouée, si
» étourdie! elle saisit alternative-
» ment tous les rôles, et elle a l'art
» de les embellir tous. Jamais, ma-
» dame, je ne vous ai vue si sédui-
» sante. Il serait parbleu plaisant
» de nous reprendre, et de duper ce
» petit Sainte-Luce qui a eu la bonté

» de s'aller faire tuer pour l'amour » de vous. »

Il se lève, l'œil étincelant, les bras étendus vers moi..... Je pousse un cri d'horreur; Louison sonne à tout briser; Pierre et Thomas accourent.

« Eloignez-vous, leur crie-t-il » d'un ton et d'un air terrible. Je » suis le mari de madame, et per- » sonne n'a le droit d'intervenir dans » nos affaires privées. — Vous ne lui » êtes plus rien, répond Pierre avec » assez de résolution, et vous sorti- » rez d'ici à l'instant. » Il est clair que Louison a parlé. Devais-je croire qu'une femme cache rien à l'homme qu'elle aime? Au reste, cette indiscrétion me vaut deux défenseurs; mais aussi M. de Francheville n'a plus rien à leur apprendre. Dans toute autre circonstance j'aurais été accablée de confusion. Mais ce mo-

ment de crise ramenait toutes mes pensées à celle de ma sûreté personnelle.

Pierre finissait à peine de parler, que Thomas vole et reparaît armé de ce qui s'est trouvé sous sa main. « Vous ne supposez pas, madame, » reprend l'homme farouche, qu'un » fugitif ne s'occupe point de sa » défense. Vous voulez que j'en » vienne aux grands moyens ; j'y » consens. La possession d'une fem- » me comme vous ne peut trop s'a- » cheter. » Il tire des pistolets de sa poche, et ordonne à Pierre et à Thomas de marcher devant lui. L'aspect des armes à feu leur ôte tout leur courage. Ils obéissent à regret, je le vois clairement, mais ils obéissent.

Louison, éplorée, suit son mari, et essaie de fléchir notre ennemi commun. Je reste seule, et j'entends

fermer la porte de la chambre; on en ôte la clef..... Où va-t-il les conduire? Suis-je à la disposition de cet homme? Moi, je recevrais ses embrassemens, je succéderais à des misérables qui sont la honte de leur sexe, je trahirais Sainte-Luce!... Je donne tout ce que j'ai, ma vie, s'il le faut, et je resterai fidèle.

La porte se rouvre... C'est lui, c'est lui!... Je tombe à ses genoux; je lui demande grâce. « Qu'elle est » belle dans les larmes! que sa grosse sesse lui sied bien! je crois la voir » pour la première fois. Allons, » Fanchette, il est inutile de faire » l'enfant. J'ai mis tes gens dans la » cave, et pour ménager ta pruderie, je te promets de ne rien dire » de ce qui va se passer. Voilà tout » ce que je puis pour toi. Viens » m'embrasser. Le plaisir d'abord;

» nous réglerons ensuite les affaires » d'intérêt. »

Je m'élance ; je mesure de l'œil la hauteur de la croisée. Il m'arrête ; il me saisit. « Tu ne réfléchis pas, ma » petite, que tu vas priver la France » d'un petit Sainte-Luce et de la plus » jolie femme de Paris. » Je ne m'occupais plus de mon enfant ; j'étais toute à son père ; mon amour doublait mes forces ; le barbare m'en opposait de bien supérieures. Je sentais les miennes faiblir de moment en moment... C'en est fait ; il faut que je succombe dans une lutte aussi inégale, et je ne peux mourir !...

On frappe à la grille à coups redoublés, et le monstre ne quitte pas sa victime. La grille tombe avec fracas... Il me laisse enfin ; il court à la fenêtre. « Je suis perdu, s'écrie-» t-il. Applaudissez-vous, jouissez » de votre triomphe. Si je croyais

» que vous m'eussiez trahi, je vous » ferais sauter la cervelle; mais vous » êtes trop timide pour avoir eu cette » idée-là. »

Je regarde... Des gendarmes, des huissiers, des gardes de la forêt... Je prends mon oppresseur, je le pousse dans un arrière-cabinet; je le couvre des effets que la princesse y a laissés; je ferme la porte, je cache la clef dans mon sein, et je me hâte de réparer le désordre affreux où je suis.

On se répand dans toute la maison; on ouvre, on cherche; on n'oublie pas un recoin. Le chef des gendarmes entre seul dans la chambre où je suis restée; il se présente d'un air décent; il me marque des égards. « Vous avez été l'objet de quelque » violence, me dit-il, vous le nieriez » en vain, madame. Faites votre dé- » claration, et indiquez-moi le cou- » pable. — Je n'ai à me plaindre de

» personne, monsieur, et je ne sais
» de qui vous me parlez. — Le pro-
» cédé est généreux, madame. Per-
» mettez qu'en l'admirant je rem-
» plisse mes obligations. Vous re-
» fusez de parler : dites-moi du
» moins, je vous en prie, où est
» celui de vos gens que vous avez
» envoyé à Lagny. — Vous le con-
» naissez, monsieur? — C'est lui,
» madame, qui nous a déclaré que
» vous étiez au pouvoir d'un homme
» capable de se porter contre vous
» aux dernières extrémités. Il me l'a
» nommé ; depuis quatre jours
» j'avais reçu de Paris son signale-
» ment, et j'ai fait aussitôt monter
» ma brigade à cheval. Près d'ici,
» j'ai rencontré des huissiers et des
» gardes de la forêt qui m'ont dit
» avoir détaché l'un d'eux pour ob-
» tenir du prince la permission de
» fouiller cette maison, qu'ils ont

» constamment observée. L'envoyé
» ne revient pas ; mais je continue-
» rai mes recherches : le prince est
» trop ami de l'ordre pour souffrir
» que ses domaines servent d'asile à
» ceux que poursuit l'autorité. Je
» vous prie, pour la seconde fois,
» madame, de faire comparaître ce
» domestique. »

Je prévoyais les suites de cette espèce d'interrogatoire; je ne répondais plus. Dénoncer est d'un lâche, et il est une sorte de courage que mon sexe a souvent porté très-loin : celui de souffrir et de savoir se taire. Mais les gendarmes avaient enfoncé les portes des caves, et ils avaient rendu la liberté à Louison, à Pierre, à Thomas. Tous trois paraissent ; ils tombent à mes pieds ; ils les embrassent. Des larmes de joie et d'attendrissement s'échappent de tous

les yeux ; un cri se fait entendre : Vous êtes sauvée !

Le brigadier ne s'était pas éloigné de la porte du cabinet où j'avais enfermé M. de Francheville. Ces hommes-là ont-ils un instinct ou une habitude qui les fait deviner ? Celui-ci a fait un signe à sa troupe, et elle est allée se ranger sous la croisée. Peut-être mes regards, constamment fixés sur cette porte, ont décelé le malheureux. Je ne vois plus de moyens de le sauver, et cependant je le désire sincèrement. J'oublie tout ce qu'il m'a fait ; il est toujours le père d'Honorine. Ce titre est sacré pour moi, et il n'est pas de femme qui puisse haïr l'objet de son premier amour.

« Voulez-vous bien, madame, me » remettre la clef de cette porte ? me » dit le brigadier. — Je ne l'ai pas, » monsieur. — Il faut donc la briser.

» Monsieur le commandant, prenez » garde, s'écrie Thomas, il a des » pistolets. — Soyez tranquille, mon » ami. » Les gardes de la forêt sont en ligne en face de la porte; leurs armes sont prêtes; au moindre mouvement de M. de Francheville ils vont faire feu.

« Un moment, m'écriai-je. Ce sont » ses créanciers qui le poursuivent. » Je n'ai pas la somme exigée, mais » je vais m'engager à la payer dans » le plus court délai. Madame, ré- » pond le brigadier, ce sacrifice ne » conservera pas la liberté à M. de » Francheville, il est banni de Paris, » il a rompu son ban. Vous le tirerez » des mains des huissiers, mais je » dois m'assurer de sa personne. » Thomas, donnez-moi cette hache » et finissons. »

La porte cède au second coup. Francheville est debout, armé de

ses pistolets. Le brigadier se tourne vers les gardes ; le commandement fatal va lui échapper..... Je me précipite au-devant des coups, je m'élance sur Francheville, je le couvre de mon corps : « Malheu-» reux, voulez-vous mourir sur l'é-» chafaud ! »

Il laisse tomber ses armes ; il vient présenter ses mains aux fers honteux qu'on lui prépare. On l'entraîne ; il marche attaché à la queue d'un cheval..... Ce spectacle me fait un mal horrible. Je me laisse aller sur un fauteuil. Je me sens prête à m'évanouir.

Ma bourse, mon écrin sont restés sur cette table où il écrivait. « Pierre, » prenez cela, allez après lui..... » prenez encore ces habits, ce linge ; » allez, courez. Qu'il n'ait à regret-» ter que sa liberté.

» Ah, Thomas ! qu'avez-vous fait ?

» — Mon devoir, madame. — » Vous en avais-je prié? — Vous » en êtes incapable, et je n'avais » qu'un parti à prendre, celui de » vous servir sans votre aveu, sans » vous le dire.

» — Louison, Louison, vous m'aviez promis le secret. — J'ai parlé, » madame; mais je tremblais pour » votre fortune et pour vous. Nous » nous sommes concertés tous trois, » et nous avons pris les mesures qui » nous ont paru les plus propres à » assurer votre repos. Pouvions-nous » faire moins pour quelqu'un qui » nous a comblés de bienfaits? donner à de bonnes gens, madame, » c'est prêter. »

Je me suis laissé aller à un premier mouvement de sensibilité. Je réfléchis maintenant, et je sens que cet homme n'eût pas cessé d'être dangereux pour moi. Je parcours les let-

tres qu'il vient d'écrire.... des horreurs adressées contre moi aux personnages les plus distingués de la cour et de la ville; des plaisanteries infâmes écrites aux compagnons de ses débauches; l'invitation de conduire ici des misérables et de me confondre avec elles; l'expression du vice qui ne se cache plus. J'envisage les choses sous leur véritable point de vue. Je le plains; je l'aiderai; c'est tout ce que je lui dois.

Cette scène si longue, si continuellement variée et toujours terrible, les impressions diverses et toujours violentes que j'ai successivement éprouvées, ont soutenu mes forces, jusqu'à la fin. Je suis à présent dans un accablement profond..... Mes facultés intellectuelles ont perdu leur énergie. J'éprouve un malaise général. Louison ne me quitte pas un instant. Elle me parle et je l'entends

je l'entends à peine; elle me prodigue ses soins; elle n'agit que sur mon cœur; c'est un foyer inépuisable; le reste est insensible. Bonne jeune femme! que je suis heureuse de l'avoir! elle a raison : *Bien donner, c'est prêter.*

Mon mal augmente à chaque instant. Déjà des douleurs aiguës ..... serai-je mère avant le temps?..... Ce malheureux a tué l'enfant de Sainte-Luce. Voilà ce que je ne lui pardonnerai jamais.

Louison ne me suffit plus, et je n'ai qu'elle auprès de moi. Elle fait monter la femme du concierge. Quelle ressource! Thomas prend un cheval et court à Lagny. Il reviendra trop tard.

. . . . . .

. . . . . .

Tout est terminé. La nature et de faibles secours ont suffi..... Je n'en-

tends pas ce cri qui rassure une mère, qui dilate son cœur, qui lui fait oublier ce qu'elle a souffert. Mon enfant, Louison, mon enfant?... Tu pleures! il est mort. Tu te tais: je n'ai plus rien à te demander.

Que de peines m'a causées son existence! je l'ai perdu et je gémis. Oh! combien je l'aurais aimé! Celui-là était aussi l'enfant de l'amour. C'est par ménagement pour un infâme que je me suis cachée; c'est à l'effroi qu'il m'inspirait, à ma pusillanimité, à une fausse honte que j'ai immolé cette victime. Que répondrai-je à Sainte-Luce quand il me demandera son fils?

Et moi aussi je suis un assassin, et le suis pour la seconde fois. C'est mon amour pour un homme qui ne le méritait pas, qui a ôté la vie à madame de Mirville et à son enfant. Ils sont trop vengés.

J'ai résisté au malheur ; je ne peux supporter le remords : il me tuera. « Laisse-moi, Louison. Laisse-moi. » Tu n'arracheras pas de mon cœur » le trait qui le déchire. »

. . . . . .

. . . . . .

Où suis-je ? Que s'est-il passé ?..... Est-ce un songe ? est-ce la vérité ? la princesse !..... ma fille !..... oui, c'est elle, c'est mon Honorine !..... Dans une circonstance semblable elle a rendu la vie à son père, elle me la conservera ; elle me la fera aimer encore.

Aimable enfant ! elle s'attache à mon sein, elle m'enlace dans ses bras, elle me comble de caresses..... Elle ne sait donc rien. Elle ne m'aimerait plus si elle avait cessé de m'estimer. J'interroge la princesse d'un coup d'œil. « Soyez tranquille, me dit-elle tout bas ; vous êtes entou-

» rée d'honnêtes gens. Votre secret » est enseveli avec ce déplorable en- » fant. Il a été inhumé sous le nom » de Francheville, parce qu'il n'y » avait plus d'inconvénient à décla- » rer conformément à la loi. » . . .

Louison s'éloigne de ma chambre pour la première fois. Elle rentre avec son mari et Thomas; ils savent que je leur suis rendue. Ils tombent à genoux devant mon lit; ils adressent au ciel leur remercîmens et leurs vœux. Les dignes gens! oui, oui, donner ainsi, c'est prêter.

Une maladie violente m'a mise au bord du tombeau. Quelques mots jetés sans réflexion me font entendre qu'elle était contagieuse. Dieu soit loué! aucun de ceux qui m'ont donné des soins n'a été frappé.

Au moment où ma maladie a été jugée sérieuse, Thomas est monté à cheval. Il ne s'est arrêté que devant

l'hôtel de la princesse. Il l'a conjurée de ne pas me laisser mourir. La meilleure des amies a jugé aussitôt du remède qui ferait sur moi le plus d'effet. Le prince était parti la veille pour la grande armée. Maîtresse de ses actions, elle a volé à Ecouen; elle m'a amené ma fille.

Quel changement je remarque dans Honorine! elle n'a plus rien d'un enfant. Sa taille s'est accrue, ses formes se sont développées. Son jugement et son caractère, son amabilité et ses grâces naturelles me la feraient aimer, ne fût-elle pas ma fille. La princesse est toujours la même, la première, la plus généreuse, la plus sensible des femmes. Quel doux et heureux effet produisent sur moi l'amour maternel et l'amitié! Je crois me sentir renaître. Pourquoi ces deux sentimens m'occupent-ils presque exclusivement? c'est qu'ils sont

indépendans de la chaleur et de l'activité de notre sang. C'est une faculté inextinguible d'une âme noble et bonne. Ce qu'on nomme vulgairement amour, ne réside que dans les sens. Il faut en avoir perdu l'usage pour faire cette observation; cette idée est humiliante, j'en conviens; mais j'éprouve combien elle est fondée. Mon amour a diminué avec ma vie; sans doute il renaîtra avec elle. Dois-je le désirer? Que de chagrins, bon Dieu!.... mais aussi quelles délices!

Déjà on parle de me conduire à Paris. Je voudrais y être, et oublier les scènes affreuses qui se sont passées ici.... Oh! elles me seront toujours présentes.

Il faudra donc me séparer de ma bonne Louison et de son Pierre! Il va faire valoir l'imprimerie que je lui ai achetée à Lagny. Ils pleurent

tous deux quand ils parlent de me quitter. Si je disais un mot, ils me sacrifieraient leur établissement : je ne le dirai pas ; je dois les aimer pour eux. J'emmènerai mon Thomas ; il remplacera l'estimable George ; il vieillira, il mourra près de moi.

Le départ est fixé à demain. On s'occupe des préparatifs nécessaires. Je surprends quelquefois une larme qui coule sur la joue de Louison ; je suis aussi attendrie qu'elle. Je serre moi-même ce portrait devant lequel je suis restée si souvent en extase, ces lettres que j'ai lues avec tant de charme ! Je sens que le moment de les relire avec ivresse n'est pas très-éloigné.

Nous allons nous séparer. Je dis à Louison et à Pierre un adieu peut-être éternel. J'embrasse tendrement la jeune femme. Je vais embrasser aussi son mari. Pourquoi ne l'em-

brasserais-je pas? Il a été mon domestique; il est devenu mon ami. Nous fondons en larmes tous les trois. Je voudrais leur donner une dernière marque de mon affection : je me suis épuisée en faveur du barbare..... Ah! il me reste une petite bague. Je la passe au doigt de Louison. « Conserve-la pour l'amour de » moi. — Ah! toute ma vie, ma» dame. »

Thomas est fou depuis qu'il sait que je l'emmène avec moi. Il est dans une activité continuelle, et il fait tout de travers. Il range, il défait, il recommence, il s'impatiente, il rit, il jurerait si je n'étais là. Pauvre cher homme! sa tête se dérange pour bien peu de chose. Suivre une femme malheureuse et souffrante, est-ce un sort digne d'envie? Ah! tout se peint en beau près des gens qu'on aime. Illusions, toujours des illusions!

nous ne vivons que de cela. N'en est-ce pas une aussi que s'exagérer son malheur? Ne me reste-t-il pas l'espérance? C'est elle que je dois écouter.

La princesse veut absolument que je descende chez elle. Elle a la bonté de m'assurer qu'il n'y a que moi qui puisse la dédommager de l'absence du prince. Je me rendrai aux vœux de l'amitié. Il est si doux de lui céder! J'occuperai une aile du palais. J'y serai tout à fait chez moi; je serai aussi chez mon amie.

Je suis installée. Honorine est enchantée de vivre familièrement avec les enfans d'un prince. Les illusions sont de tous les âges. Celle-ci cessera d'en être une si ces enfans ont le cœur de leur mère.

J'ai mis Thomas à la tête de mon domestique. Mes gens lui trouvent l'air gauche, emprunté, provincial enfin. Ils l'ont un peu plaisanté; mais

je leur ai notifié si sèchement que je congédierais ceux qui manqueraient d'égards envers mon *factotum*, que les railleries ont cessé à l'instant. On ne l'appelle que monsieur Thomas, et quand il donne un ordre, on lui répond par une inclination. Oh! les hommes! les hommes! un souverain, s'il le voulait, ferait adorer ses éperons.

Encore une lettre de Sainte-Luce! Ah! je reviens tout à fait à la vie. Il ne me reste rien des souvenirs qui m'ont si profondément affligée..... C'est toujours son cœur, c'est son style, si rapide, si pénétrant : il faut aimer avec passion pour écrire ainsi. Il réchauffe mon sang; il me rend toute entière à l'amour. Le temps ne peut donc rien sur cet homme charmant; qu'il m'oublie aussi pour que je sois toujours belle; je ne veux l'être que pour être toujours aimée.

Il a détruit plusieurs établissemens des Anglais. Il avait acquis des richesses ; il allait suivre le cours de ses succès, lorsqu'une tempête violente a battu ses vaisseaux, les a désemparés. Ils sont tombés, à la chute du jour, au milieu d'une division anglaise qui croyait sa proie assurée. En effet, comment se sauver? Au lever du soleil, il faudra combattre ou se rendre. Espérer la victoire sur des vaisseaux qui ne peuvent plus manœuvrer, c'est vouloir mourir les armes à la main, dans un combat trop inégal, sans utilité et par conséquent sans gloire. Se rendre! cette idée est affreuse. Sainte-Luce parle, il persuade, il entraîne. On décide de mettre le feu aux vaisseaux, et de se sauver dans les chaloupes à la faveur des ténèbres. Ce projet est aussitôt exécuté.

La petite embarcation qui porte

Sainte-Luce, passe heureusement à travers la flotte anglaise. Il voit dans l'éloignement les flammes qui dévorent ces bâtimens que naguères il commandait. Le bruit terrible de l'explosion parvient jusqu'à lui et le fait frissonner. Cette escadre, si long-temps la terreur des Anglais, n'existe plus. Il ne lui reste rien de ces richesses acquises au prix de son sang. Il erre avec sa gloire, et quelques compagnons d'infortune, sur une mer immense et orageuse. Ils n'ont de vivres que pour huit jours.

L'aurore renaît. Cette chaloupe est seule. Les autres sont-elles sauvées? Sainte-Luce ne voit autour de lui que des côtes ennemies. Une faible voile l'en éloigne; mais il faut des semaines et un bonheur inouï pour échapper au danger, et la faim, le plus cruel des fléaux, le menace et l'attend.... Un vaisseau paraît à

l'horizon. De quelle nation est-il ? Il fait force de voiles, il arrive sur ces infortunés ; ils se soumettent à leur sort.

O bonheur ! ce bâtiment est américain. Le capitaine recueille ces malheureux ; il leur prodigue les consolations et les soins ; il les conduit à Philadelphie. Sainte-Luce court à New-Yorck ; il y trouve le consul de France ; ses compagnons ont une existence assurée, et il s'acquitte envers le brave homme qui l'a reçu à son bord.

Il a confié cette lettre à un parlementaire anglais qui doit toucher à Lorient. Il saisira la première occasion qui se présentera pour repasser en France. Il volera dans mes bras ; il pressera son enfant dans les siens... Son enfant ! ah ! ce mot me fait un mal !....

Mais pourquoi s'affliger sans cesse

d'un événement cruel, mais irréparable, d'un malheur qu'on n'a point attiré sur soi? Je me le suis reproché amèrement, et cependant je ne suis pas coupable..... Il revient, il revient plein d'amour et d'espérances; elles seront réalisées. Il a tout perdu; mais ce que j'ai est à lui. Qu'il est doux d'enrichir ce qu'on aime!

Que dis-je? et Honorine qu'il faut penser à établir; et ce que j'ai promis à son père!.... Hé bien, je serai fidèle à mon devoir envers l'une, et à mes promesses envers l'autre. Il me restera dix mille francs de revenu : n'est-ce pas assez pour l'amour? Il s'égare ou s'endort sous des lambris dorés; la médiocrité lui donne une vie toujours nouvelle. Un travail agréable et utile prévient la satiété. Un mot réveille le cœur, et il est bon, si bon d'avoir là, toujours là,

ce qu'on aime, de partager le soin des affaires et les plaisirs modestes qu'on peut se procurer! Le riche n'est à lui nulle part; la médiocrité est solitaire partout, même au milieu de la foule : on ne la remarque jamais. Le riche ne connaît de l'amour que le bruit et l'éclat; la médiocrité tourne tout au profit du cœur; le riche la plaint en bâillant; elle jouit dans le silence : oui, la médiocrité est l'état qui convient à qui sait aimer, à qui veut aimer toujours.

Il revient! il revient!..... Oh! la princesse me trouvera docile maintenant. Je reverrai le monde, et j'y porterai le contentement et la gaieté franche qui l'accompagne toujours. J'y chercherai, j'y trouverai le plaisir, j'y porterai peut-être. Honorine d'ailleurs a besoin de dissipation, et il est temps qu'on la voie, qu'on la connaisse, qu'on l'apprécie.

Je veux que celui qui l'épousera l'estime et l'aime de bonne heure; que le sentiment, dont il aura contracté l'habitude, devienne le premier et le plus durable de ses goûts. Honorine ne l'enrichira point, mais elle lui donnera tout, excepté de l'or, et, je le répète, l'or n'est pas le bonheur. J'ai connu des millionnaires bien moins heureux que je le suis en ce moment. La soif d'acquérir, le soin de conserver ne sont-ils pas un mal réel? Je trouverai pour mon Honorine un homme aimable, et qui aura assez de raison pour préférer une honnête aisance à l'embarras des richesses. Ces hommes-là sont rares, je le sais; mais il ne nous en faut qu'un.

CHAPITRE IV.

Encore des victimes.

HÉLAS! j'avais bien raison de le dire : il n'est plus pour moi de jours sans nuages. Un bulletin de l'armée nous frappe d'un coup terrible. La princesse le supportera-t-elle? Le corps que commandait son époux est victorieux sur tous les points; mais le chef meurt au sein de la victoire : rang, fortune, considération, félicité, espérances, tout est enseveli dans la tombe.

Il m'aimait, et la princesse tenait à lui par tous les sentimens qui peuvent remplacer l'amour et qui sont peut-être plus durables. Ah! pleurons, pleurons ensemble. Pouvais-je pré-

voir qu'elle aurait jamais besoin de mon frêle appui, qu'elle attendrait, qu'elle recevrait de moi des consolations ? Il est des événemens qui rappellent aux grands qu'ils ne sont que des hommes. L'amitié seule peut en adoucir l'amertume. Heureux encore dans leurs désastres les grands qui ont mérité d'avoir des amis.

Je me consacre, je me voue toute entière à ma chère Amélie. Ce que mon cœur a d'affection, ce que mon esprit a de ressources lui appartiennent exclusivement. Je ne verrai qu'elle, je ne m'occuperai que d'elle tant que ses larmes couleront. J'oublierai tout pour elle, tout, jusqu'à l'amour.

Pauvres enfans, ils ne sentent pas leur malheur! ils pleurent en voyant pleurer leur mère ; ils rient un moment après. Honorine ne les quitte pas ; elle les distrait continuellement,

et si une teinte de tristesse obscurcit ces visages charmans : « Et moi aussi, » dit-elle, j'ai perdu mon père et je » ne pleure pas. » Elle sent toute la différence qui existait entre le prince et M. de Francheville. Fille du premier, elle fondrait en larmes. Je ne lui reproche pas sa dissimulation : il est des circonstances où elle devient indispensable, et elle ne mérite jamais le blâme lorsqu'elle est utile à quelqu'un et qu'elle ne nuit à personne.

La princesse reçoit du souverain la lettre la plus touchante. Il honore le prince de ses regrets; il adopte ses enfans; il prie leur mère de solliciter ses grâces; il l'invite à se rappeler qu'une mort glorieuse rend l'homme immortel. « Ah! je ne suis » qu'une femme, dit-elle. Que de » pleurs me coûtera la gloire! que

» de femmes elle a fait pleurer comme » moi! »

L'auguste épouse du monarque mande la princesse auprès d'elle. Elle veut la voir, l'embrasser, s'affliger avec elle. Ecrire, penser, agir ainsi, c'est se montrer digne de son rang. « Je mènerai mes enfans avec » moi, dit Amélie. Ils ont une longue » carrière à parcourir; ils ont besoin » d'un appui aussi solide que respectable. Je pars, et je reviens m'enfermer et vivre avec mon amie. »

Je ne suis pas d'un rang à pouvoir les accompagner : je reste avec Honorine. Je m'applaudissais de pouvoir lui donner quelques heures; j'aimais à me retrouver mère, après m'être montrée bonne amie; ma sécurité était entière, et j'allais verser des larmes de sang.

Un tumulte, un bruit extraordinaire se font entendre à la porte de

l'hôtel. Je cours à une croisée; la voiture entre au grand galop de six chevaux... Que s'est-il passé, grand Dieu? On retire la princesse du carrosse... Elle est sanglante, inanimée; le plus jeune des enfans est brisé... Je tombe sans connaissance sur le parquet.

Que ne suis-je morte en ce moment! Je reviens à moi pour contempler le plus affreux spectacle, pour gémir de la perte la plus douloureuse, la plus irréparable : Amélie n'est plus.

Sa voiture sortait à peine de la barrière... ah! mon Dieu! mon Dieu!... le plus jeune des enfans était appuyé contre la portière... elle s'ouvre, l'enfant tombe sur le pavé, la princesse s'élance... la roue les écrase tous deux.

J'embrasse ces restes inanimés :

on veut en vain m'en arracher ; je m'y attache ; j'en suis inséparable.

Des chirurgiens, des médecins... Hé ! que peuvent-ils contre la mort ?

La fatale nouvelle se répand avec rapidité ! La princesse n'a jamais nui à personne ; elle a fait beaucoup de bien ; elle n'avait que des qualités ; elle était chérie, considérée ; les cœurs reconnaissans, les gens honnêtes sont en deuil aujourd'hui.

Quatre heures sont écoulées, et on n'entend que des sanglots. Pas un ordre n'est donné, et qui aurait, bon Dieu, la présence d'esprit de s'occuper de quelque chose ! Un grand dignitaire vient, par ordre supérieur, se mettre à la tête de cette maison, et je bénis la prévoyance et la bonté sur le trône. Je ne suis capable de rien. De long-temps ma tête ne sera à moi.

On m'invite, on me presse de passer dans un autre appartement. Je sens qu'ici je ne suis bonne à rien, que j'embarrasse au contraire; je sens aussi que si je sors, il ne me sera plus permis de la revoir. Triste et chère victime de l'amour maternel, je n'entendrai plus cette voix qui m'a si souvent soutenue; je ne verrai plus ces yeux qui exprimaient la bonté, ce front où se peignait l'âme la plus noble. Il ne reste que du sang, des lambeaux : tout est mort.

On me renouvelle l'invitation de me retirer; on insiste : je suis immobile, je n'entends pas. Honorine prend ma main; elle me regarde tendrement. « Ne veux-tu pas vivre pour » ta fille? — Ah! que du moins j'em» porte une boucle de ses cheveux. » On peut à peine les démêler de la fange qui les couvre. On me donne cette boucle : je la porte sur ma bou-

che, sur mon cœur. Honorine m'entraîne; je me laisse conduire. Je rentre chez moi fatiguée, oppressée, anéantie.

Hélas! je n'ai plus d'amis! Je ne suis plus connue que de ces gens que le désœuvrement fait chercher et supporter. Ceux-là n'entendent pas le langage du cœur, et Honorine est si jeune encore! Une conversation longue et suivie serait pour elle un travail... Où est-elle donc?... Ah! la voilà, je la retrouve!... Elle ne m'a pas quittée.

Son jugement est faible encore; mais son extrême sensibilité lui tient lieu de tout. Elle fait un roman sur l'amitié; elle peint ce sentiment comme on désirerait qu'il pût être; mais il lui échappe des éclairs d'une vérité qui fixe l'attention, qui attachent. Jusqu'ici elle a flatté ma douleur; maintenant elle la combat

par l'énumération des ressources qui me restent. Chère enfant! elle n'a pas d'idée de ce qui console de tout. Son grand moyen est dans l'affection que j'ai pour elle, dans le tendre attachement qu'elle m'a voué. Quelques années encore, et elle sentira que deux femmes peuvent se convenir beaucoup, s'aimer sincèrement, et ne pas se suffire.

Oui, je causerai avec Honorine. Elle ne remplacera pas la princesse; elle ne me la fera pas oublier; elle me distraira; elle me calmera.

Thomas paraît. Cet honnête homme partage toutes mes sensations : il souffre de ce que je suis affligée. Il tire Honorine à l'écart. Il lui parle assez long-temps. Que lui veut-il?

Ils désirent m'arracher de cette maison, me conduire à l'appartement que j'occupais avant d'aller à Crécy. Ils sentent ce qu'ont de poignant pour

moi les tristes apprêts qu'il est impossible de me dérober entièrement. Ils prévoient quels déchiremens j'éprouverais à l'aspect de la pompe funèbre. Je suivrai leur conseil. Pleurer un ami, c'est l'aimer encore : aimer c'est jouir... mais s'abandonner sans réserve à une douleur inutile, c'est faiblesse. « Ne veux-tu pas vivre » pour ta fille? m'a dit Honorine. » Ces mots renferment la mesure de mes devoirs.

Thomas a fait avancer une voiture. Il m'invite à descendre. Il a tout disposé pour que mes effets me suivent. Honorine me prend la main. Je cède à leurs instances et à ma raison. Ainsi donc ce rêve d'intimité mutuelle, si douce, si nécessaire aux cœurs aimans, est évanoui sans retour. Qui me rendra cette confiance absolue qui adoucissait mes peines? A qui oserai-je parler de Sainte-Luce,

et comment n'en point parler! Non, personne ne remplacera la princesse.

Il y a d'elle un portrait monté en médaillon. Si je pouvais l'obtenir!... Oh! il ne me quitterait qu'à la mort. « Honorine, va le demander à mon- » seigneur. Il est dans un tiroir du » secrétaire, où ce matin elle écri- » vait encore. » Ce matin, elle écrivait encore, elle pensait, elle aimait, et déjà il ne reste rien d'elle! qu'est-ce donc que l'intervalle qui sépare la vie du néant? un point imperceptible, qu'on ne redoute peut-être que parce qu'on ne l'a pas franchi.

« Ma fille, prie monseigneur de » m'abandonner ce portrait, il en » restera d'autres à ces pauvres en- » fans. Dis-lui que j'étais l'amie de » leur mère, que tout mon être est » navré, et que je le conjure de ne » pas me laisser sans consolation. »

Monseigneur veut me le présenter

lui-même. Il m'amène les enfans. Ils veulent, dit-il, prendre congé de l'amie la plus vraie qu'ait eu la princesse; me remercier des douceurs que j'ai répandues sur sa vie, des larmes que je donne à sa mémoire. Ces mots les font couler avec plus d'abondance; j'en couvre ces infortunés, à qui il ne reste plus qu'un grand nom et de l'or. J'exprime d'une voix timide, le désir de les prendre avec moi, et s'il est possible, de m'acquitter, par mes soins, par la plus tendre sollicitude, de ce que je dois à leur mère... Elles vont à Ecouen, l'ordre en est donné. On me remercie affectueusement de mon offre. Me remercier! quel est le plus heureux de celui qui donne, ou de celui qui reçoit? Elles vont à Ecouen! elles n'y trouveront pas de mère; et je voulais devenir la leur.

Je n'insiste pas, et je suis Ho-

norine et Thomas. Je traverse une chambre où nous nous retirions quand nous voulions être tout à fait à nous. C'est là que nous lisions les lettres de Sainte-Luce, que nous en pesions les mots, que j'ajoutais à la pensée. C'est là que mon départ pour Brest a été combattu, ma retraite à Crécy arrêtée. Voilà l'ottomane d'où elle m'écoutait, d'où elle opposait la raison, les mœurs publiques à un cœur brûlant, à une tête exaltée... Je contemple cette ottomane; je crois l'y voir encore. Je cherche à l'entendre; je couvre mes yeux de mes mains, et l'illusion est complète. Je pousse un cri d'effroi. « Oh ! sortons, sor-» tons d'ici. Ma tête se dérange. Sor-» tons. »

Cette illusion m'accompagne de pièce en pièce, parce que partout je retrouve un souvenir. Je m'arrête devant la porte cochère; il me sem-

99973

ble, en la regardant, tenir encore par quelque chose à Amélie. Je désire et je crains de passer cette porte, qui ne s'ouvrira plus pour moi. On me supplie, on m'entraîne, je sors, je pars, j'arrive chez moi.

Il n'y a point ici de souvenirs d'amitié, rien qui ramène des larmes. Tout y est inanimé. Que ces murs sont froids! Rien ne parle à mon cœur. J'éprouve un vide affreux. Je regrette mes sensations douloureuses : souffrir, c'est sentir, c'est être.

Qu'ai-je dit! voilà des murs, où tout est vie et bonheur. Je suis dans ma chambre à coucher. Là, je retrouve l'amour, ses séductions, ses espérances. Ce lit, cette garde-robe, cette chaise longue me rappellent tout. Souvenirs puissans, soutenez-moi.

Je tiens le portrait de mon amie ;

je le place près de celui de l'homme adoré. Voilà les lettres qu'elle m'écrivait à Crécy. Je les entremêle avec celles de Sainte-Luce. De deux sentimens, j'essayerai à n'en faire qu'un, ou du moins à les modérer l'un par l'autre. Penser à Amélie, m'aidera à supporter les privations de l'absence, à espérer longuement; l'amour me consolera des pertes de l'amitié.

Je placerai Honorine entre deux êtres qui auraient épuisé mes sensations, si elles n'étaient inépuisables, entre deux êtres qui me manquent également, et qui pourtant sont là, toujours là. L'amour maternel imposera-t-il silence à tout autre sentiment? Je suis loin de le désirer. Qu'il me procure seulement des momens de repos.

C'est dans ma chambre à coucher que je me fixe, et Honorine consent à partager ma retraite. Je m'efforce

de la lui rendre agréable. Je varie sans cesse ses plaisirs; mais ces plaisirs-là sont entre elle et moi. Elle paraît satisfaite de ce genre de vie; l'est-elle réellement? Peut-être se plaît-elle à être seule, et elle l'est quand nous sommes ensemble; mais à son âge, l'isolement est dangereux, et je m'aperçois que je l'abandonne souvent à son imagination. Peut-être aussi porte-t-elle à l'excès les procédés et la complaisance. Je l'observerai. Que ses goûts soient contraints, ou qu'elle éprouve cette inquiétude qui porte une jeune fille à penser, je la rendrai au monde, et pour elle seule je me soumettrai à le revoir.

Oh! oui, oui, c'est à sa mère qu'elle se sacrifie. Je surprends des marques d'ennui, qui ne sont pas douteuses. On remédie à ce mal-là; on n'a rien à opposer à un cœur qui soupire pour un objet qu'il ne con-

naît pas encore, qui éprouve un besoin ardent de le connaître, qui est à lui du moment où il paraît : des distractions, beaucoup de distractions reculent cette époque la plus dangereuse de notre vie. J'ai eu tort, grand tort d'enfermer cette enfant avec moi. La disproportion d'âge, la qualité de mère, qui impose toujours, établissent dans les caractères des différences prononcées, dans les inclinations des nuances remarquables, et elles nuisent essentiellement à cet aimable abandon, qui entraîne le cœur et le fixe. On aime sa mère; mais on ne l'aime pas de la même manière que sa jeune amie. Je n'aime pas Honorine comme j'aimais Amélie : je sens que je dois être toujours réservée avec elle. Une fille ne doit voir, pour ainsi dire, que l'enveloppe du cœur de sa mère. Si elle en sondait les profondeurs, elle ces-

serait de reconnaître en elle la première des femmes ; et celle qui n'occupe pas le premier rang dans l'estime de sa fille, ne peut plus compter sur elle.

Changeons un plan conçu sans réflexion, et dont les vices deviennent chaque jour plus frappans. Rentrons dans le monde. Il a ses écueils comme la retraite. Mais une bonne mère veille, et la société qui cesse de convenir, est facilement remplacée à Paris par une autre qui peut-être ne conviendra pas davantage. Mais cette variété produit au moins le mouvement. Le mouvement occupe la tête et il n'agit que sur elle ; il assure le repos du cœur. Le prolonger, c'est gagner beaucoup.

On m'accueille comme quelqu'un dont on pouvait se passer, mais qu'on revoit avec plaisir. On juge inutile de continuer à me marquer

ces égards, ces prévenances que je devais à l'amitié de la princesse, à la protection distinguée de son époux. Je ne suis plus qu'une femme qui remplit exactement ses devoirs, ce qui n'est pas très-commun; qu'une femme aimable et jolie, ce qui plaît partout, et ce qu'on me laisse n'est pas à dédaigner.

Comment en effet distinguerait-on un petit être qui ne peut plus faire obtenir de grâces, et qui n'apporte dans un cercle que sa portion d'agrément? Chacun n'a-t-il pas le droit de se croire aussi intéressant qu'elle? L'amour-propre manque-t-il jamais de le persuader, et ne doit-elle pas s'estimer heureuse qu'on lui rende à peu près la justice qu'elle mérite?

Il y a ici un M. d'Herbin qui paraît s'attacher sérieusement à moi. Je suis dans l'aisance, et il est assez présumable qu'une femme de mon

âge pense à se remarier. M. d'Herbin ne m'a pas adressé un mot qui annonce des projets : c'est en circonvenant ma fille qu'il compte arriver jusqu'à moi. Lorsqu'il lui dit quelque chose d'aimable, il a toujours un œil tourné sur sa mère, et il ne manque jamais de venir me rendre ce qu'elle lui a répondu, comme si je ne l'entendais pas, comme si j'ignorais qu'elle a de l'esprit. Ruser ainsi, c'est presque se déclarer ouvertement.

Cet homme a quarante ans. Sa figure est belle, sa tournure noble, sa mise recherchée. Son imagination n'est pas brillante; mais je le crois essentiellement bon. On le dit riche. Avec toutes ces ressources, il doit être désiré. Aussi dès qu'il paraît quelque part, les mamans cherchent à l'attirer de leur côté; les petites demoiselles réunissent tous leurs

moyens de plaire. Il en est qui courent après les grâces qui les fuient, ce qui les fait grimacer, et apprête à rire à leurs rivales. M. d'Herbin ne voit rien de tout cela. Il a la bonté de s'occuper exclusivement d'une femme qui ne répondra pas à ses vœux. Il ne sait pas qu'il n'est pour moi qu'un homme au monde; qu'aucun ne peut lui être comparé, et que l'offre d'un trône ne me tenterait qu'autant que je pourrais le partager avec lui.

Je prends avec M. d'Herbin un ton extrêmement réservé. Il me paraît affreux d'encourager une inclination qu'on ne veut point partager. Les jouissances de la coquetterie sont le produit d'une basse dissimulation, de froids calculs, qui déshonorent, selon moi, celles qui emploient de semblables moyens. Les hommages, les adorations de tous les hommes

réunis ne valent pas une ligne écrite de la main de Sainte-Luce.

M. d'Herbin s'approche de madame Delmont. Je suis l'objet de leur conversation, je le vois clairement. Je vais me soustraire à cette espèce de persécution. Je me joins à un groupe de jeunes personnes, dont ma fille dirige et anime les petits jeux. Je ne suis pas gaie; ces futilités me plaisent moins que jamais; j'ai l'air de jouer pour paraître faire quelque chose, pour échapper à ce qui se passe autour de moi.

Madame Delmont me tire du cercle joyeux. Elle me conduit à l'extrémité de l'appartement. A quoi bon tant de mystère? Ne sais-je pas ce qu'elle va me dire? Elle me parle d'abord de choses indifférentes.....

« Ce n'était pas la peine, lui dis-je en » souriant, de m'amener si loin pour » disserter sur un bonnet, sur une

» robe bien ou mal faite, sur-une
» figure plus ou moins gauche. L'ob-
» servation vous embarrasse. Je vais
» vous mettre à votre aise. Dites à
» M. d'Herbin que je suis sensible à
» l'honneur qu'il me fait; mais que
» je ne peux lui donner le plus léger
» espoir. Une inclination de quatre
» jours ne peut avoir jeté des racines
» bien profondes. Il m'oubliera faci-
» lement, et alors il me saura gré de
» ma franchise. »

Je laisse madame Delmont stupéfaite de ma pénétration, ou de ma loyauté. Je prends ma fille, je sors, et je me promets de ne me présenter de quelque temps dans les maisons où va M. d'Herbin.

« Où irons-nous aujourd'hui, ma
» fille? — Allons dîner à la campa-
» gne. — Deux femmes seules! —
» Prenons Thomas avec nous. —
» C'est à peu près n'avoir personne.

» — Un domestique bien couvert » annonce des femmes d'un certain » rang. — Prenons Thomas. — Par- » tons, maman. — Partons. »

Nous traversons les Tuileries, les Champs-Elysées; nous montons l'avenue de Chaillot. « Voilà une » jolie auberge, maman. — En- » trons-y. »

Thomas nous précède. Il visite les chambres, les cabinets; il nous place dans un réduit charmant; il va ordonner le dîner.

Nous ne sommes séparées que par une cloison de deux hommes dont la voix n'annonce pas un extérieur séduisant. Je crois entendre des chantres de cathédrale qui psalmodient. Ils parlent de prison, d'émeute, de garde forcée, de sang répandu. Cette conversation, qu'il est impossible de ne pas entendre, n'a rien d'amusant. Et puis deux hommes qui se

croient seuls, peuvent s'entretenir de choses infiniment déplacées à l'égard de ma fille. Je me lève, je vais dire à Thomas que nous ne voulons pas être enfermées, et qu'il ait à nous faire servir dans le jardin.

Quelques personnes de notre connaissance s'y étaient déjà établies. Je m'applaudis de les rencontrer : notre petite partie en sera plus agréable à Honorine. Nous nous approchons. L'étonnement se peint sur toutes les figures; les yeux sont fixés sur nous avec une immobilité qui me saisit, qui me glace. « Qu'ai je donc encore » à redouter, m'écrié-je? — Com- » ment, madame, vous ne savez » rien? — Au nom de Dieu, expli- » quez-vous. Ne me laissez pas plus » long-temps dans cette horrible in- » certitude. »

Un homme que je connais plus particulièrement que les autres, me con-

duit dans une allée écartée. « Vous » respectez trop les bienséances, » madame, pour être ici, si vous » aviez connaissance d'un événement » qui est en ce moment l'objet de » toutes les conversations. M. de » Francheville vous est étranger se- » lon la loi. Cependant il tient en- » core à vous par sa fille, et à ce titre, » vous ne pouvez lui refuser de la » compassion et vos bons offices. Il » importe donc que vous soyez ins- » truite.

» Il a soulevé les malheureux qui » sont détenus avec lui. Il s'est mis » à leur tête. Il a surpris et égorgé » la garde intérieure; il a mis ses » guichetiers aux fers. Déjà il avait » ouvert les portes, lorsqu'un fort » détachement s'est présenté, et a » fait de la rue un feu roulant sur les » cours. Le plus grand nombre de » ces misérables a péri. M. de Fran-

» cheville est de ceux qui ont le
» malheur d'avoir survécu à cette
» scène. On les a jetés dans des ca-
» chots, et le dernier supplice les
» attend. Ne perdez pas un moment.
» La protection la plus puissante
» peut seule sauver M. de Franche-
» ville. »

Hélas ! je n'ai plus de protecteurs ! que puis-je ? qu'on me le dise ; je le ferai à l'instant. Je ferai tout pour soustraire à l'échafaud le père d'Honorine. Je m'éloigne avec cette enfant ; je lui raconte la déplorable aventure qu'il était impossible qu'elle ignorât long-temps. Je la ménage dans mon récit ; je veux insensiblement la conduire à la catastrophe. Elle m'a pénétrée dès les premiers mots. Elle s'afflige, elle se désole, elle me conjure d'avoir pitié de son père. A-t-elle besoin de me prier ? Ne me connaît-elle pas ?

Nous courons nous renfermer chez nous; le spectacle de la douleur est nul pour les cœurs indifférens, et il est humiliant de pleurer devant eux. D'ailleurs nous avons besoin de nous recueillir, de prendre des informations, de régler sur elles un plan quelconque.

Nous rentrons. Quelqu'un, me dit ma femme de chambre, m'attend depuis plus de trois heures..... C'est M. d'Herbin. « Oubliez, ma» dame, tout ce que vous a dit ma» dame Delmont. Ce n'est pas à » l'homme pénétré de ce que vous » valez, et qui mettrait son bonheur » à partager votre destinée, que vous » parlez en ce moment. Vous voyez » un ami vrai, sensible, désinté» ressé, qui vient vous offrir sa for» tune et son crédit, et qui ne prétend » pas vous engager par ses bons offi» ces. Permettez-moi de vous servir.

» Je m'éloignerai ensuite, si vous le » désirez. »

Honorine se jette dans ses bras ; elle vole dans les miens. Elle l'a comblé des plus tendres caresses ; elle me supplie d'accepter ses propositions. Le procédé de M. d'Herbin me touche jusqu'aux larmes. J'emploierai sa protection, j'autoriserai ses démarches ; mais je ne contracterai envers lui aucune obligation pécuniaire. L'homme le plus honnête, le plus simple, attache toujours trop d'importance à ce genre de service ; il met l'obligé dans une sorte de dépendance à laquelle une femme ne doit jamais se soumettre à l'égard de quelqu'un qu'elle ne veut, qu'elle ne peut pas aimer.

Nous pensons murement aux moyens à employer dans une pareille circonstance. M. d'Herbin a déjà été à la prison pour s'assurer de

l'exactitude des faits. Le récit que j'ai entendu est exagéré, comme cela arrive toujours. M. de Francheville n'était pas à la tête des révoltés. Il a été entraîné peut-être par des menaces, peut-être même par de mauvais traitemens, et on le nomme partout, parce que lui seul est connu.

Il est, dit M. d'Herbin, des circonstances atténuantes qu'on fera valoir. Il me propose de voir les chefs de la magistrature, de les faire solliciter par des personnages de la plus haute distinction. Je le remercie affectueusement et je le presse d'agir.

On m'annonce un ecclésiastique : c'est le chapelain de la prison. M. de Francheville l'a fait appeler. Il lui a avoué sincèrement toutes ses fautes ; il l'a chargé de venir demander et obtenir le pardon de celles qu'il a commises envers moi. Il gémit de

n'avoir été rendu à lui-même que par l'excès de l'infortune. Il attend la mort; mais il la subira avec résignation, s'il n'emporte pas ma haine au tombeau, si sa fille garde de lui un souvenir. Moi, le haïr, grand Dieu! je n'ai jamais fait de vœux que pour son amendement et son bonheur.

Je prie l'ecclésiastique de se charger d'une lettre. Il me répond que cela ne lui est pas possible; qu'il est lié par son serment et son devoir. Je l'engage à rassurer au moins ce malheureux, à lui dire que je ferai les plus grands efforts pour le sauver; qu'il peut compter sur moi comme aux jours heureux où nous existions l'un par l'autre : le bon prêtre me le promet. Je l'interroge; je le fais entrer dans les moindres détails, et son récit diffère encore des deux autres, qui déjà ne s'accordent pas.

Je jette un voile sur ma tête, j'envoie chercher un fiacre, je me fais conduire à la prison, je demande à voir le concierge, on m'introduit, je me nomme.

Cet homme n'a pas l'insensibilité qu'on reproche aux gens de sa profession. Il me marque de la bienveillance, de celle qui n'a rien d'affecté, qui part du cœur, qui encourage. Il répond avec complaisance à mes questions; mais renfermé lui-même par les révoltés, il est beaucoup de choses qu'il ignore, et que l'instruction du procès révélera. Oh! il ne sera plus temps d'agir. Il est un seul point sur lequel tout le monde est d'accord; c'est que la vie de ce malheureux est dans un danger imminent.

Cependant que puis-je tenter, si je ne suis précisément instruite? M. de Francheville ne cachera rien à celle

en

en qui il a mis son dernier espoir. Je demande au concierge la permission de le voir : il ne peut être redoutable pour moi dans l'état d'angoisse où il se trouve. Cette grâce m'est refusée. Il est au secret. Personne ne peut l'approcher que l'aumônier et le guichetier qui lui porte ses alimens.

Je sors. J'entre dans un cabaret qui touche à la prison : les convenances ne sont rien dans un moment comme celui ci. Il s'agit d'épargner la mort au père et le déshonneur à sa fille. J'espère apprendre dans cette maison le nom du guichetier qui garde M. de Francheville. Je le ferai venir, je lui parlerai. S'il est humain, je le persuaderai ; s'il aime l'or, je le gagnerai : l'infortuné pourra au moins m'écrire.

Le premier objet qui frappe ma vue, c'est Pierre, ce bon Pierre que

j'ai marié à ma fidèle Louison. C'est le ciel qui me l'envoie; il fouillera, s'il le peut, jusqu'au fond des cachots. Il est assis devant une table, avec un homme d'assez mauvaise mine, à qui il parle très-bas. Je m'approche de Pierre; je lève un coin de mon voile. « C'est vous, madame, c'est » vous..... Venez, venez..... » Il se lève précipitamment, il jette un écu sur le comptoir, il entraîne son homme; je les suis, je les fais monter dans mon fiacre, je les mène chez moi.

Pierre est venu à Paris pour les affaires de son commerce. Il a entendu raconter chez un de ses fabricans la déplorable aventure de M. de Francheville. Il a couru à la prison; il a cherché, il a trouvé le guichetier qui sert ce malheureux. Brave, digne homme! il lui a offert tout ce qu'il possède pour l'engager

à favoriser une évasion... Une évasion, quel trait de lumière !

Le guichetier n'est pas incorruptible. Il s'étend sur les difficultés, sur le danger d'une telle entreprise, ce qui signifie qu'il met à ce service un prix auquel je ne pourrai peut-être pas atteindre. Je le presse de prononcer ; Honorine est presque à ses genoux.

« Après-demain, nous dit-il, les » prévenus seront transférés à la » conciergerie, et il ne sera plus en » mon pouvoir de rien *faire*. » Ces mots nous glacent d'effroi. « Ce n'est » pas là, m'écriai-je, ce que je vous » demande, mais la somme que vous » désirez.

» —Madame, un homme qui manque à son devoir, perd toute espèce » de considération. » La considération d'un guichetier ! « Il lui faut un- » dédommagement proportionné à ce

» qu'il perd. Je demande cinquante
» mille francs. — Je les trouverai.
» — Madame, un homme de mon
» état, qui manque à son devoir et
» qui est arrêté, passe le reste de sa
» vie aux galères. Il lui faut un dé-
» dommagement proportionné au
» péril auquel il s'expose. Je demande
» encore cinquante mille francs.
» Madame, dans la position où
» je vais me mettre, je serai con-
» traint de m'expatrier, et ce sacri-
» fice exige un dédommagement. Je
» demande encore cinquante mille
» francs.
» Madame, quand on voyage sans
» pâsse-port, il faut loger chez des
» gens de connaissance. J'ai la liste
» de ces maisons-là d'ici à Calais.
» On y est en sûreté; mais tout s'y
» paye fort cher. Il faut trouver sur
» la côte un patron de barque, qui
» consente à se fixer en Angleterre,

et qui gagne son équipage. Je ne peux entreprendre cela à moins de cent mille francs. Ces différens » articles forment un total de deux » cent cinquante mille francs. Il les » faut demain dans la journée. Je » consens qu'ils soient déposés ici. J'ai besoin d'intelligences à l'extérieur; votre M. Pierre me secondera, et comme il paraît faire le plus grand cas de votre amitié, il ne recevra pas de salaire.

» Dans trente-six heures, à la faveur de la nuit, je vous amènerai M. de Francheville. Je me chargerai de le conduire à Douvres si » vous remplissez ces conditions. Si » vous y manquez, je le fais arrêter » à vos yeux, et je le réintègre dans » son cachot. »

J'étais muette d'étonnement et l'indignation. S'exprimer avec cette impudeur! marchander avec ce sang-

froid la vie d'un homme, d'un père! la mettre à un prix qui ferait la fortune de vingt individus, tels que celui qui me parle! deux cent cinquante mille francs! Et de quoi vivra cet infortuné en Angleterre? Je serai forcée d'ajouter un nouveau sacrifice à ceux que j'aurai déjà faits. Ma pauvre fille sera ruinée, ruinée entièrement.... Mais l'échafaud! Oh, mon Dieu! mon Dieu!

Je parle à ce malheureux guichetier. Je tâche de le faire consentir à une réduction. Il est inexorable. Deux cent cinquante mille francs! J'hésite, je balance..... Honorine tombe à mes pieds. « Maman, laisse-» ras-tu mourir mon père? — T'ex-» poserai-je aux horreurs de l'indi-» gence? — Je les supporterai. — Con-» sulte-toi bien, ma chère enfant. » Défie-toi d'un mouvement de sen-» sibilité et d'un enthousiasme qui

» t'honore, mais qui peut être suivi » du repentir. — Maman, crains-tu » la misère? — Je ne la crains que » pour toi. — Supportons-là ensem- » ble, et faisons notre devoir. »

Je me tourne vers ce guichetier. « Quels sont, lui dis-je, vos droits à » ma confiance pour que je vous » livre ma fortune et le sort du père » de ma fille? — Le besoin qui me » fait entreprendre, et l'impossibi- » lité où je serai de rester en France » après avoir exécuté. » Que de choses j'ai à répliquer à cela! Ce ne sont pas des raisons qu'il faut à cet homme.

M. d'Herbin rentre. Il a vu différentes personnes. Il me répète ce que m'a déjà dit ce guichetier : le péril est extrême, et dans deux jours les prévenus seront transférés. « Maman, » laisseras-tu mourir mon père! »

Ce cri me déchire le cœur. J'in-

terroge M. d'Herbin. Il ne lui reste pas la plus légère espérance. « Je » payerai la somme exigée, m'écriai-» je. Demain soir elle sera à votre » disposition.

» Il est impossible que vous l'ayez, » me dit M. d'Herbin. Permettez-moi » de vous la procurer. — Recevez, » monsieur, mes sincères remercî-» mens. J'ai des fonds considérables » chez mon banquier. Je les retire-» rai, et je ferai face à tout ce qu'exi-» ge cette cruelle circonstance. »

Thomas, témoin du mouvement continuel qui règne dans mon appartement, va, vient, interroge, écoute. Il entre enfin. Il me demande la permission de seconder Pierre dans ce qu'il fera pour la délivrance de M. de Francheville. M. d'Herbin se met à la tête de cette délicate entreprise. « Vous refusez ma bourse,

» me dit-il, vous ne m'empêcherez » pas d'exposer ma personne. »

Il y aurait quelque générosité à ne pas profiter d'un semblable dévouement. Mais Pierre et Thomas ont besoin d'être guidés ; et M. d'Herbin est intelligent ; il a de la prudence. Que Dieu le préserve de mal. Qu'il les en préserve tous trois.

M. d'Herbin ne veut pas me fatiguer de la discussion des moyens à employer. Il sort avec mes dignes domestiques et ce guichetier. Je regarde Honorine, et des sanglots s'échappent malgré moi. Je gémis en pensant que demain il ne lui restera que sa figure, des qualités et des talens : ce n'est pas cela qu'on épouse aujourd'hui. L'aimable enfant cherche à me calmer, elle est résignée à tout, à travailler, s'il le faut. Elle a plus de courage que moi, et cependant je ne suis pas née dans l'o-

pulence. Peut-être pour bien savoir ce que c'est qu'être pauvre, faut-il l'avoir été?

La pauvreté sera-t-elle le plus grand de mes maux? Sainte-Luce compte épouser une femme qui a un rang, des entours, de la fortune. Que fera-t-il, quand il me trouvera dépouillée de tout cela? Dépourvu de bien lui-même, consentira-t-il à me sacrifier les plus brillantes espérances, à partager mon obscurité? S'il m'abandonne, c'est fait de moi.

Oh! non, non, il ne voudra pas que je meure. Jusqu'à présent il a tout fait pour moi. Les obstacles, l'absence, le temps, rien n'a changé son cœur. C'est pour moi qu'il voulait être riche : hé bien, je peux l'être encore ; je le serai de son amour.

Pierre et Thomas rentrent vers le milieu de la nuit. Tout est arrêté, convenu. La porte du cachot laissée

ouverte, des échelles de corde, des crochets de fer, un mur de soixante pieds de haut à descendre, le carrosse de M. d'Herbin à cinquante pas de là... que sais-je? Je ne peux suivre la conversation. Honorine me sourit; elle me caresse. « Mon père » te devra la vie. Oh! combien il se » repentira de t'avoir affligée! »

Le jour reparaît. Il dissipe les idées sinistres de la nuit. Il est l'ami des malheureux, et Francheville en est privé. Puisse-t-il le revoir bientôt, et en faire à la fin un emploi utile et honorable.

Je vais chez mon notaire. « Il me » faut quatre cent mille francs avant » quatre heures du soir. — Y pensez-» vous, madame, et comment les » trouverai-je? — Pas de difficultés, » pas de remises. Quatre cent mille » francs avant quatre heures. — Et » sur quoi les demanderai-je? — Sur

» ma terre. — Personne ne me prê-
» tera une somme aussi forte sur un
» domaine qu'on n'aura pas le temps
» de connaître. — Hé bien! vendez-
» le. — Qui achetera avec cette pré-
» cipation, si vous ne consentez à une
» perte considérable? On pensera,
» avec raison, que vous êtes forcée à
» vendre à la minute. On offrira peu,
» et on ne craindra pas la concur-
» rence, parce qu'il n'y a peut-être
» pas quatre particuliers dans Paris
» qui aient cette somme en porte-
» feuille. — Ma terre vaut six cent
» mille francs. J'en veux quatre
» cent mille. Il me les faut avant
» quatre heures. Ne perdez pas un
» instant. Prenez ma voiture, et ne
» vous arrêtez que lorsque vous au-
» rez réussi. »

En sortant de chez mon notaire, j'aperçois Thomas dans un café voisin. Que fait-il là? Je l'appelle; il

marque, en me voyant, un extrême embarras. Il s'approche ; il me répond parce qu'il ne s'aurait s'en dispenser. Le serrurier, chargé de faire nos machines, lui a donné, dit-il, rendez-vous en cet endroit. Un serrurier qui donne un rendez-vous à un domestique dans un des plus brillans cafés de Paris ! Thomas balbutiant ce mensonge, osant à peine lever les yeux sur moi... Que dois-je penser de cette conduite ? L'attachement de cet homme est prouvé, et cependant il me trompe, je n'en saurais douter. Je le presse de questions et même de prières. Il me conjure d'être tranquille, d'espérer, et de donner toute ma confiance à ceux qui ne s'occupent que de mes intérêts. Ce n'est pas là répondre, et voilà tout ce que je peux tirer de lui. Attendons.

Je rentre chez moi. Midi, une

heure sonnent, et mon notaire ne me fait rien dire encore. Je suis sur des épines.

Deux heures ! Ce malheureux périra-t-il ? Dieu sait que j'ai fait tout ce qui était en moi pour le sauver, et que je n'ai pas éprouvé de regrets.

« Pas de fonds, maman, pas de » fonds, répète à chaque instant Ho» norine. Oh, mon père ! mon pau» vre père ! »

Je cède à son impatience et à la mienne. Je retourne avec elle chez mon notaire. Une table est couverte d'or ; on minute un contrat. « Cet » or est-il pour moi, monsieur ? — » Oui, madame. — Ah ! maman, » mon père est sauvé ! » Elle tombe à genoux ; elle élève vers le ciel ses yeux et ses mains innocentes ; elle le remercie ; elle lui offre les vœux d'un cœur pur. Pauvre enfant ! ce

sont peut-être les derniers que tu auras à lui adresser.

On me prête sur ma terre quatre cent mille francs pour un an, et au plus modique intérêt..... Il n'y a que M. d'Herbin qui soit capable de ce trait-là. Thomas m'a suivie; il a épié mes démarches; il en a rendu compte à mon nouvel ami, qui a voulu prévenir ma ruine totale. Tout s'explique maintenant de soi-même. « Monsieur, dis-je au notaire, je ne » prendrai point cet argent-là. — » Madame, je n'ai trouvé qu'un » seul homme disposé à m'ouvrir » sa bourse. — Toutes me conve- » naient, monsieur, excepté celle de » M. d'Herbin. » Il m'a entendue d'un arrière-cabinet. Il paraît devant moi.

« Madame, souvenez-vous que » mes services ne vous engagent à » rien. Je vous l'ai dit, je vous le

» répète. Celui que je vous rends en
» ce moment n'est pas aussi consi-
» dérable que vous le croyez. J'ai
» emprunté moi-même cette somme
» à dix de mes amis, et je ne leur
» paye pas d'autre intérêt que celui
» que vous payerez vous-même. —
» Cela n'est pas croyable. — Sur mon
» honneur, je vous dis la vérité. Je
» vous tire de l'embarras où vous
» êtes; je vous donne le temps de
» vendre avantageusement votre
» terre, si vous ne pouvez la con-
» server, et cela ne m'a coûté que
» quelques démarches. » Je le tire
à part. « M. d'Herbin, vous m'ai-
» mez, et je ne peux répondre à
» votre tendresse. — Madame, je
» ne demande rien. — Mais vous es-
» pérez tout de vos soins et du temps.
» Vous me mettez dans la nécessité
» de vous faire un dernier aveu.
» J'aime, j'aime avec passion un

» homme dont je suis adorée. Nos » sermens nous unissent déjà, et » nous touchons peut-être au mo- » ment de les répéter de la manière la » plus solennelle. Voyez, monsieur, » si je dois accepter vos bienfaits. — » Des bienfaits, madame, des bien- » faits! Je ne vous rends qu'un sim- » ple bon office, et quoique vous ve- » niez de navrer mon cœur, je mets » encore toutes mes ressources à » votre disposition. — Ah! vous se- » rez toujours le meilleur, le plus » cher de mes amis. J'accepte; mais » sous la condition expresse que » vous permettrez que ma terre soit » immédiatement mise en vente, et » que je m'acquitte envers vous. » Je fais part de mes intentions au notaire; je signe l'acte d'emprunt; on ferme les rouleaux; on en charge la voiture de M. d'Herbin; nous y montons avec lui. Il me regarde

avec amour, avec admiration. Il exprime ses sentimens avec une réserve qui me touche. Pauvre d'Herbin! le plus grand malheur qui pût lui arriver, serait de m'avoir pour épouse. Je conçois ce qu'un homme aimant doit souffrir, lorsqu'il ne presse dans ses bras qu'une femme inanimée. Honorine est au comble de la joie : son jeune cœur est inaccessible encore à l'idée d'un triste avenir. Le mien est un peu soulagé du poids qui l'oppressait. J'entrevois qu'il pourra me rester deux cent mille francs, quand je me serai acquittée envers M. d'Herbin. Je les donnerai à ma fille en la mariant. Je fondrai ma vaisselle, mon mobilier; je redeviendrai Fanchette, et lorsque je serai madame de Sainte-Luce, l'économie d'une vie obscure dédommagera mon mari des biens que je ne lui aurai pas apportés. J'ai

tout accepté de M. de Francheville, lorsque je ne connaissais ni le monde, ni les hommes, ni moi-même, et il a trop abusé des droits que donnent les bienfaits. Sainte-Lucé est incapable des mêmes procédés, mais il me saura gré de ma modération, et je veux l'enchaîner par tous les nœuds qui attachent un galant homme.

La nuit approche, et nous ne pensons plus qu'à l'infortuné que son mauvais sort, ou plutôt ses fautes, placent maintenant entre une fuite incertaine et le supplice. Nous comptons les momens; nous revenons sur les mesures prises, sur celles qui restent à prendre. Tantôt nous les jugeons certaines; quelquefois elles nous semblent peu sûres. Nous nous félicitons, nous nous affligeons sans motifs bien réels.

Il est onze heures. M. d'Herbin a

demandé sa voiture. Il va attendre le malheureux; il l'amènera ici. Ils prendront leur or; il les conduira jusqu'à la forêt de Senlis. Là, ils trouveront un cabriolet et des chevaux.... Leur or! ils trouveront!.... Le voilà donc associé à un misérable guichetier, le voilà son égal! oh, les passions! les passions!

Minuit!.... et personne ne paraît.

Honorine souffre horriblement. Je partage ses souffrances. Quelle nuit! bon Dieu!

Je crois entendre crier la porte cochère... Je ne me trompe pas; la voiture entre. Honorine court, vole; je la suis.

M. d'Herbin, pâle, défait, se présente le premier. Thomas et Pierre sont consternés. Que s'est-il donc passé?

« Il est mort, dit M. d'Herbin. Il » est mort. m'écriai-je! » Honorine

s'évanouit. Je la fais revenir avec peine, et elle n'ouvre les yeux que pour déplorer la perte qu'elle a faite. Elle ne sépare pas encore le père de l'homme. Elle est toute à ses sensations, et elles sont extrêmes.

La solitude et le silence régnaient autour de la prison. Pierre et Thomas étaient parvenus, à l'aide d'un plomb, à jeter un bout de l'échelle de corde par-dessus le mur qui sépare la cour de la rue. La résistance qu'ils éprouvaient de l'intérieur, leur faisait connaître que l'extrémité de l'échelle était saisie par M. de Franchemille. Ils tenaient fortement la partie de cette échelle qui pendait dans la rue, pour qu'on pût monter de l'autre côté. Une pluie assez forte favorisait l'évasion.

Un homme passe auprès d'eux. Cet homme passe-t-il simplement? Est-ce un agent de police? Incertain

de ce qu'il peut être, Pierre a l'imprudence de crier : *Dépêchez-vous.* Le cri, *aux armes*, répond aussitôt au sien. La garde paraît. Thomas et Pierre lâchent l'échelle et fuient. Elle glisse rapidement sur le faîte du mur ; un bruit sourd se fait entendre ; des gémissemens lui succèdent. Ces malheureux étaient presque au haut de la muraille. Privés du soutien qu'ils recevaient de l'extérieur, ils tombent comme des masses ; ils se brisent sur le pavé de la cour. Pierre et Thomas ont été témoins d'une partie de ces événemens. M. d'Herbin a su les autres du chirurgien de la prison, qui est aussi le sien, et qu'on a mandé aussitôt.

Ainsi a fini l'homme pour qui la nature avait tout fait ; à qui surtout elle avait prodigué les moyens de plaire ; qui pouvait parcourir une carrière honorable et brillante ; qui

l'aurait terminée entre sa famille et ses amis; qui aurait emporté les regrets de tous dans la tombe, s'il avait voulu maîtriser sa tête et son cœur.

Honorine s'afflige sans mesure. « Vous ne pouviez sauver que sa vie, » nous dit M. d'Herbin : les tribu- » naux informent contre les contu- » maces. Est-il bien sûr, d'ailleurs, » que la conservation de cette vie » eût cessé de vous être onéreuse? » Vous lui aviez fait le sacrifice de » presque toute votre fortune, et des » trésors ne lui auraient plus suffi : » en deux mois il a dissipé dans sa » prison le produit des diamans de » madame. — Hélas! lui répondis-je; » je tenais tout de lui. — Monsieur, » n'oubliez pas que cet infortuné » était mon père. — Mon enfant, je » respecte votre douleur. Mais sou- » venez-vous combien vous avez été » près du déshonneur, et puissiez-

» vous jouir de quelque consolation,
» en pensant que la justice ne pour-
» suit pas les morts. »

Non, je ne connais ni l'avârice, ni la bassesse qui l'accompagne. Je n'ai pas celle de me féliciter en secret de la mort de M. de Franchéville. Mais lorsque ma mémoire me retrace tout le mal qu'il m'a fait; celui qu'il m'eût pu faire encore, s'il eût joui de sa liberté; quand je pense que son dernier retour sur lui-même n'était probablement dû qu'à l'excès du malheur, je ne peux m'affliger profondément sur son sort.

Je rends à M. d'Herbin la somme qu'il m'a prêtée. J'ai la satisfaction de conserver à Honorine la totalité de sa fortune, et d'avoir rempli rigoureusement mes devoirs envers son père.

Sans doute ce devoir ne s'étend pas jusqu'à payer les dettes considérables

rables qu'il laisse après lui. Il a rompu volontairement tous les nœuds qui m'attachaient à lui : une étrangère ne doit rien à ses créanciers. Honorine, maîtresse de son bien, en disposera selon sa volonté, selon son cœur.

CHAPITRE V.

Respirons.

Je veux distraire Honorine des idées affligeantes qui l'obsèdent. Je vais la transporter dans d'autres lieux; je lui ferai voir des objets nouveaux. Je me fais une espèce de fête de rentrer dans ce château, sur lequel j'ai été si près de perdre tous mes droits. Je suis bien aise aussi d'échapper aux questions indiscrètes, à la feinte compassion qui sert de prétexte à l'oisiveté curieuse.

M. d'Herbin me demande la permission de m'accompagner. Je ne peux la refuser au plus généreux des amis. Je la lui accorde; mais je nous garantirai, lui, du danger des tête

à tête, moi, de la gêne qu'ils me causeraient. Je conduirai à ma terre quelques femmes aimables. Seul, au milieu d'elles, il sera recherché. Il a tout ce qui justifie une affection décente; il peut même inspirer un attachement sérieux, et, obligé de se rendre agréable à toutes, il ne pourra s'occuper exclusivement d'aucune.

J'ai fait choix de femmes un peu causeuses, et plus jolies les unes que les autres. Toutes ont accepté ma proposition au premier mot. Quel plaisir d'aller en Champagne, pour de petits êtres qui ne connaissent encore que le bois de Vincennes et celui de Romainville, Saint-Cloud, et Mont-Rouge! Une de ces dames a la manie des questions, et elle ne les adresse jamais qu'aux hommes, parce que, dit-elle, il est bon de s'instruire. Celle-là s'emparera de

M. d'Herbin quand elle le pourra, sans manquer aux convenances. Déjà elle se propose d'écrire l'histoire de son grand voyage, à la manière de Bachaumont : je désire qu'elle approche de l'aimable facilité de son modèle. Elle ne sera pas fâchée de trouver un guide dans celui que je lui présenterai en qualité de secrétaire, et c'est M. d'Herbin que j'investirai de cet important emploi. La dame est bien, très-bien ; elle est veuve ; qui sait ce qui résultera de ces conférences littéraires ? L'amour se cache partout ; il inspire un quatrain ; il se décèle, il se montre, il triomphe ; on est surpris, mais on lui cède, et je serais si heureuse du bonheur de M. d'Herbin !

Insensée que je suis ! deviens-je incapable de réfléchir, de prévoir ? Une lettre de Sainte-Luce : il débarque à Lorient ; il arrivera pres-

qu'aussitôt que sa lettre. Combien je me repens d'avoir pris de pareils arrangemens! beau comme l'amour, attachant par ses grâces, brillant par sa conversation, inépuisable dans sa sensibilité, il tournera toutes les têtes. Il n'aimera que moi; mais à chaque instant on le ravira à mes empressemens, à ma tendresse. Je me sens prête à pleurer de dépit.

Laissons l'avenir, occupons-nous du moment. Il est délicieux, après avoir été si long-temps désiré, après les privations, les chagrins amers, les pertes de tous les genres qu'il va me faire oublier. Je dis à Honorine que je vais terminer les préparatifs de notre départ, et que je ne crois pas rentrer pour dîner. Je cours à la poste, je me jette dans un mauvais cabriolet, je promets de l'or aux guides, je ne vais pas, je vole. Mon cœur bat avec violence; je me sens

sourire d'espoir, de plaisir et de bonheur.

J'arrive à Sèvres, une chaise y entre par le côté opposé, elle roule à briser le pavé. Nous arrêtons ensemble à la poste; mon œil plonge avec avidité dans la chaise..... C'est lui! c'est lui!.... Un nuage obscurcit ma vue; mes facultés s'anéantissent; je meurs; mais c'est d'amour, c'est de l'excès de ma félicité.

Je reviens à la vie, je la retrouve dans ses bras. C'est bien lui que j'enlace dans les miens, que je presse sur mon sein! « Oh! mon ami, » quelques heures encore de cette » existence, et que tout finisse pour » moi : il n'est pas dans les forces » humaines de supporter long-temps » le ravissement, l'ivresse où tu me » plonges. » Je meurs, nous mourons ensemble, nous renaissons pour mourir encore.

Il m'a reconnue au moment où nos voitures se sont arrêtées; il s'est élancé de la sienne, il m'a enlevée, privée de sentiment, et balbutiant son nom. Il m'a portée dans cette chambre; il n'a permis à aucune main profane de me toucher. Sa seule présence a transformé une hôtellerie en palais; il a fait du lit le plus simple un autel où il ne cesse de sacrifier au Dieu pour qui nous existons.

« Et mon fils, mon fils, me dit-il » enfin. » Ces paroles dissipent le charme qui pénétrait tout mon être. Je le regarde d'un air qui lui dit tout. « Ah! il ne manquait à l'ac- » complissement de tous mes vœux » que de voir, d'embrasser l'enfant » que je devais à mon amie. » Un long silence succède à cette exclamation. L'amour s'est éloigné de l'asile qu'il embellissait quelques mi-

nutes auparavant. La nature en deuil s'est placée entre nous.

Je commence le récit de la déplorable histoire. Je lui rends un compte fidèle de ce que j'ai fait, pensé, dit, de l'instant de son départ à celui qui nous a réunis. Sa figure céleste se couvre d'un nuage lorsque je parle de M. d'Herbin. « Oh! ne le crains » pas, mon ami, plains-le. Ne crains » que de perdre ton amour. Il est le » premier ressort de ma vie; tout se » briserait avec lui. »

Il me sourit avec une expression! Avez vous examiné votre amant sortant de vos bras? ah! s'il vous regarde ainsi, son cœur est inépuisable.

Les heures fuient; je l'engage à se lever. « Ce soir, me dit-il... — Oui, » mon ami, ce soir, demain, tous » les jours. »

Il fait monter le dîner près du lit de délices. Nous nous servons mutuellement. Le meilleur mets est celui qu'il a touché; le vin le plus délicat est celui qu'il boit dans mon verre.

Je me lève enfin. Il m'aide à m'habiller. Il s'y prend gauchement; ma toilette ne finit pas; mais partout je trouve sa main; souvent je la retiens pour la porter sur ma bouche et sur mon cœur.

Mes yeux se fixent sur une glace; ils s'y arrêtent avec complaisance.... Je suis contente de moi. Le plaisir anime la beauté; il l'embellit encore.

Il me regarde avec admiration; il est ivre de bonheur. Puisse le temps m'oublier; puisse mon amant me voir toujours la même!

Nous montons dans sa chaise de poste. Que de choses nous avons à nous dire! que de questions à nous

faire! souvent nous parlons ensemble ; souvent nous nous taisons tous les deux : est-il possible que nos lèvres ne se rencontrent pas étant si près l'un de l'autre ? et quand elles se touchent, peuvent-elles se détacher ?

Plus de barrière entre lui et moi ; plus d'obstacles à vaincre. Un avenir enchanteur s'ouvre pour nous. Je veux qu'il descende chez moi, qu'il y vive, qu'il y loge. Dès long-temps j'ai prévu ce beau jour, et j'ai disposé mon appartement pour la volupté et le mystère. Sa chambre et la mienne sont aux extrémités ; mais j'ai ménagé un couloir propice à l'amour.

Il faut nous séparer à la barrière : il n'est pas dans les convenances que je descende avec lui de sa chaise de poste ; je ne dois pas être allée au-devant de lui. Je sacrifie aux bien-

séances, ou plutôt à ma fille. Ce sacrifice sera le dernier.

Je prends un fiacre. Sa chaise roule, elle me dépasse; mon cœur le suit; mon impatience est extrême. Tendres amans, ne prenez jamais de fiacre si vous n'y êtes tous les deux.

C'est Honorine qui l'a reçu. Elle lui fait les honneurs de chez moi avec une grâce remarquable, avec un empressement dont je lui sais bon gré. Elle semble prévoir que dans un mois, dans quinze jours, il sera plus que son ami.

Si notre première entrevue s'était faite ici, il m'eût été impossible de ne pas me trahir. Je l'accueille avec le ton de l'estime; je l'embrasse comme un homme qu'on est bien aise de revoir; mais rien de fortement prononcé, pas un mot, un geste, un regard qui puisse éclairer

la femme la plus pénétrante. Je parle de madame Delmont : elle n'est pas logée de manière à recevoir son parent. Je m'étends sur les désagrémens des hôtels garnis. J'offre d'une voix timide, et en rougissant, je crois, une chambre dont je peux disposer. Honorine appuie ma proposition. Elle ordonne à Thomas de faire décharger les malles de M. de Sainte-Luce, et de les mettre dans la chambre du fond. Il se défend..... selon l'usage ; Honorine insiste, elle le presse ; j'ajoute quelques mots ; il se rend.

Nous ne pouvons, en présence de ma fille, parler que de choses indifférentes, et je nomme ainsi tout ce qui n'est pas notre amour. Il nous raconte l'histoire de ses campagnes ; il peint ses dangers ; il développe ses projets ; il se livre à ses espérances. Il sollicitera, sans bassesse, les ré-

compenses qu'il croit avoir méritées. Honorine ne perd rien de ce qu'il dit. Sa figure se dilate ou se voile, selon les circonstances où se trouve le conteur; elle s'identifie avec lui. Il parle avec tant de charmes! Ah! je le vois, et je m'en félicite, il ne coûtera pas à cet enfant de le nommer son père.

M. d'Herbin se fait annoncer. En général les hommes observent peu, lorsqu'ils ne sont pas intéressés à bien voir; mais celui qui aime connaît à l'instant un rival préféré. Le pauvre d'Herbin et Sainte-Luce s'examinent mutuellement. Le premier a saisi d'un coup d'œil les agrémens extérieurs de mon amant, et Sainte-Luce croit que d'Herbin en a trop: une sorte d'inquiétude qu'il ne peut maîtriser, met pour moi son cœur à découvert. Faits pour s'estimer, pour s'aimer, pour vivre ensemble,

ils reviendront à l'instant même des préventions fâcheuses qu'ils ont pu concevoir. Une femme sensible et pensante se fait toujours un devoir de les prévenir ou de les dissiper. Honorine, occupée uniquement de Sainte-Luce, préside à l'arrangement de sa chambre. Je profite de la liberté que me laisse son absence, pour m'expliquer dans toute la franchise de mon âme.

« Mon ami, dis je à Sainte-Luce, » vous connaissez les obligations que » j'ai à monsieur. Je lui dois de la » reconnaissance, de l'amitié. Je » lui ai voué l'une et l'autre, et vous » devez partager les sentimens qu'il » m'inspire, parce que les bons offi- » ces qu'il m'a rendus vous obligent » comme moi. Monsieur, dis-je à » d'Herbin, je vous ai fait l'aveu de » mon amour, et je vous ai interdit » tout espoir lorsque le malheur

» semblait devoir m'accabler. Heu-
» reuse en ce moment, parfaitement
» heureuse, jouissant de la certitude
» de l'être toujours, je vous prie de
» ménager ma félicité : elle serait
» altérée de la seule idée de vous
» savoir souffrant. Renoncez donc
» à des espérances qui ne se réali-
» seront jamais. Soyez mon ami,
» mon meilleur ami ; soyez aussi
» celui de Sainte-Luce. Ménagez son
» repos et respectez sa femme. Ma
» maison vous sera toujours ouverte.
» Conduisez-vous-y en l'absence de
» Sainte-Luce comme s'il était pré-
» sent, ou devant lui comme s'il
» n'y était pas.

» — Madame, il est cruel sans
» doute de renoncer à vous. Il y a
» dix ans cet effort eût été au-dessus
» de moi. Je ne sens aujourd'hui que
» la nécessité de me vaincre, et je
» crois y réussir. J'espérais, je vous

» l'avoue, avant d'avoir vu monsieur.
» J'éloigne sans retour la folle pré-
» somption de l'emporter sur lui. La
» nature ne lui eût-elle pas prodigué
» tous ses dons, je respecterais en
» lui votre choix. L'homme qui ne
» plaît point, ne doit pas avoir le
» tort d'être importun. L'importu-
» nité éloigne l'amitié; vous m'of-
» frez la vôtre; elle peut seule me
» consoler de ce que je perds, et je
» vous donne à tous deux ma parole
» d'honneur de m'en montrer digne,
» en me renfermant dans les bornes
» que ce sentiment prescrit. »

Sainte-Luce se lève; il va au-devant de d'Herbin; il lui offre sa main; il le nomme son ami. Cette confiance est d'une belle âme; elle ajouterait à mon amour s'il m'était possible d'aimer davantage. Il embrasse d'Herbin avec la plus noble franchise, et cela me fait un bien!

Je lui rendrais mille baisers pour celui-là, si je ne craignais d'affliger notre ami commun..... Je les lui garde.

Honorine rentre, enchantée, dit-elle, de ce qu'elle a fait. Elle prend la main de Sainte-Luce; elle l'entraîne; elle veut qu'il applaudisse à ses dispositions. M. d'Herbin ignorait que Sainte-Luce loge chez moi. Une teinte de tristesse se développe sur toute sa physionomie. Il n'a pas la force de cacher ce qu'il éprouve. Il prend congé de nous. Pauvre ami!

La princesse a emporté notre secret dans la tombe. Tout l'univers, excepté Sainte-Luce et moi, ignore qu'il est venu dans cette maison. Il connaît comme moi ma chambre à coucher : le souvenir de cette nuit surnaturelle lui est cher comme à moi. Mais il ignore les distributions nouvelles qui assurent nos jouissan-

ces. Je saisis cette occasion toute naturelle ; je lui propose de voir mon appartement. Il m'entend ; il échappe en riant à l'aimable fille qui ne compte pour quelque chose que la chambre qu'elle a arrangée. Il me suit, en dépit de sa pétulance et de ses reproches ; bientôt il me précède ; il va, il court, il entre dans cette chambre... il se jette sur cette chaise longue, où pour la première fois... il regarde ce lit... ses yeux se portent sur les miens... je rougis ; est-ce de pudeur, est-ce de plaisir ?

Honorine ne lui fait pas grâce d'un instant. Elle l'accuse d'ingratitude. Elle le prend, elle l'entraîne de nouveau, elle le conduit par le couloir même que j'allais lui faire voir. Un coup d'œil, jeté à la dérobée, me dit qu'il m'a comprise.

Nous entrons chez lui. Où donc Honorine a-t-elle pris les jolies

choses qu'elle a mises ici? elle a dégarni la cheminée de mon salon; elle a enlevé les draperies de mon boudoir. Elle a bien fait : il n'y a plus pour moi qu'un point dans le monde, celui qu'il occupe, et je n'y peux voir que lui.

Honorine ne cesse de babiller, et il est dix heures! N'est-il pas temps que la nuit commence? Je lui représente que M. de Sainte-Luce vient de faire un long voyage et qu'il a besoin de repos. Elle le quitte avec peine; mais elle le quitte enfin, et rien sans doute ne la retiendra près de moi.

Oh, je ne me déferai pas d'elle. La voilà dans ma chambre. Elle ne voit plus Sainte-Luce; elle veut m'en parler. Elle loue sa figure, son air, sa taille, sa tournure, le son de sa voix, le choix heureux de ses expressions. Demain elle lui montrera ses des-

sins, sa broderie ; elle chantera pour lui cet air italien que j'aime tant. Elle ne finit pas. Quel plaisir elle m'eût fait il y a huit jours, il y a vingt-quatre heures ! mais il est là ; il attend l'instant précieux, je le désire autant que lui.

Je me laisse aller sur cette chaise longue : précieuse chaise ! je ferme les yeux, je feins de dormir et j'appelle l'amour. Honorine sort sur la pointe du pied ; elle m'envoie ma femme de chambre. Je ne la garde qu'un instant. Je suis au lit ; ma porte est entre-bâillée. J'attends Sainte-Luce et le bonheur.

Le voilà ! le voilà ! toujours ardent, inépuisable. Des torrens de feu circulent dans nos veines. Ah ! comment ne meurt-on pas de tant de félicité ! Que ses paroles ont de charmes ! qu'elles sont douces, pénétrantes ! Francheville n'avait que

des sens ; Sainte-Luce est plein d'amour ; il s'exhale de toutes les parties de son être.

Le plus aimable repos succède à notre ivresse. Nous pouvons enfin nous parler d'une manière suivie, et nous avons tant de choses à régler ! Nous sommes impatiens de pouvoir avouer publiquement notre amour. Je le suis de porter le nom de cet homme adoré ; il sera fier de me le voir prendre. Il ne veut pas que la malignité marque deux époques irrégulières de notre mariage à la naissance de l'enfant chéri qui remplacera probablement celui qui maintenant comblerait tous ses vœux. Demain, demain, nous ferons les démarches préliminaires. Nous hâterons le moment de rendre hommage aux mœurs publiques, et de subir le joug qu'impose la loi. Qu'il

est doux quand on s'unit à ce qu'on aime!

Notre mariage se fera sans éclat. Nous ne l'annoncerons que la veille du jour où il sera célébré. La mort récente de M. de Francheville me prescrit des ménagemens.

Il verra ses supérieurs, ceux à qui il a des comptes à rendre, ou dont il a des grâces à espérer. Quoi qu'on lui accorde, on ne sera que juste à son égard.

Il désire que je ne change rien à mon projet de voyage. Ah! qu'il ordonne. La campagne convient, dit-il, aux amans fortunés. Se rapprocher de la nature, c'est ajouter à son bonheur. Là, nous serons seuls quand nous voudrons l'être. Une société aimable nous distraira quelquefois, et rendra plus vif le plaisir de nous retrouver. D'ailleurs, n'annonçant pas notre mariage, je paraîtrais

inconséquente en rompant sans motif cette partie presque aussitôt que je l'ai arrangée. Notre mariage! que ce mot flatte mon oreille! qu'il est cher à mon cœur!

Nous n'avons rien dit des conditions. Nous n'en avons pas eu d'idée. Le notaire réglera cela. Nous serons l'un à l'autre : que nous importe le reste.

Le sommeil l'accable. Il repose dans mes bras. Dors, mon ami! je veillerai pour toi, et à l'aube du jour nous nous séparerons. Nous séparer! ce mot a quelque chose de dur, d'attristant. Quinze jours encore, et les nuits entières seront à nous : nous les prolongerons, et elles seront trop courtes.

Il est chez lui, et je me livre au repos à mon tour. Des songes de délices renouvellent mon bonheur. Non, je ne suis pas seule; l'image

de Sainte-Luce est là, embellie des charmes de la volupté.

Je m'éveille... il est dix heures! ah, combien de temps j'ai perdu! Je sonne à tout rompre. Juliette entre; elle jette sur moi une robe du matin, et je me dispose à sortir..... Je dois au moins un coup d'œil à ma glace : le plus simple négligé est susceptible d'élégance; le désordre le plus piquant est souvent l'effet de l'art, et je veux toujours paraître à mon avantage devant lui. Oh, quels yeux! comme ils sont battus! mais que cette langueur leur sied bien! oui, je suis jolie, très-jolie : je ne m'en félicite que parce que j'aime.

Il est au salon avec Honorine. Le parquet est couvert de dessins; le métier à broder est au milieu de la pièce. Ce désordre est l'image de celui qui bouleverse un jeune cœur. L'aimable enfant n'a que douze ans encore

encore. Dieu la garde des passions orageuses. Elle chante et elle s'accompagne de son piano. Quelle expression dans sa voix et sur sa physionomie!

Je suis appuyée sur le dos de sa chaise, et ils ne savent point que je suis là. Elle finit son morceau. « On » ne chante pas mieux que cela! lui » dis-je. — Ah, maman, c'est la pre» mière fois que je chante ainsi. » Elle se lève, elle m'embrasse. Sainte-Luce me demande la permission de me baiser la main. Je la lui accorde avec un sérieux; il la baise avec un respect à faire mourir de rire nos confidens, si nous en avions.

Nous déjeunons. Il est enchanté d'Honorine. Il ne cesse de louer sa figure, ses qualités, ses talens. Il la comble d'amitiés, et elle en est rouge de plaisir. Oui, notre maison sera

l'asile du calme, de l'amitié, de l'amour, de tous les genres de bonheur.

Nous sommes convenus de nous rencontrer aux Tuileries. Je sors un instant après lui, j'arrive, je le trouve, je prends son bras, je le presse sur mon cœur : en public comme en tête à tête, à pied comme en carrosse, l'amour ingénieux trouve toujours quelque jouissance. Nous marchons, nous nous regardons, nous soupirons, nous parlons, nous rions. Nous voilà chez le notaire, et sur toute la route nous n'avons vu que nous.

Il veut que la totalité de ma fortune appartienne à Honorine. Ses enfans ne doivent pas, dit-il, hériter de M. de Francheville. Il veut m'assurer un douaire sur ses biens à venir, il se jette dans la région des chimères. J'entends, moi, être in-

partiale et ne pas condamner à l'indigence les petits êtres à qui nous donnerons le jour. Il me semble pouvoir disposer d'une partie de ce qui m'appartient en propre. N'allais-je pas sacrifier le tout pour sauver la vie à M. de Francheville? « Mais ce » bien vient de lui, me dit le notaire; » il a été votre époux; il était le » père de votre demoiselle; elle avait » consenti à se dépouiller pour lui. » Ici vous lui ôtez ce qui lui appar- » tient de droit, pour le donner à » une nouvelle famille. Vous vous » êtes toujours montrée noble et gé- » néreuse. Aujourd'hui vous n'êtes » pas même équitable. »

Je mérite cette leçon. Elle me rend confuse, elle m'humilie; mais je la supporte sans humeur Je baisse les yeux; je me tais. Hélas! j'ai condamné dans M. de Francheville les passions qui ont causé sa perte; ne

suis-je pas aussi esclave des miennes ? Chère Honorine, pardonne-moi. Oh ! combien il faut que j'aime Sainte-Luce, pour avoir oublié un instant ce que je te dois !

Il est arrêté que nous nous marierons sans contrat, et que nous agirons ensuite selon les circonstances. Je me sens soulagée en sortant de chez ce notaire. C'est un honnête homme ; il dit la vérité à tous, il la dit sans ménagement ; je l'estime ; mais je suis bien aise de ne pas le revoir. Sainte-Luce me pénètre ; il voudrait dissiper mon embarras, éloigner de moi jusqu'au souvenir de mon injustice. Il n'y réussira pas ; elle est gravée au fond de mon cœur ; elle sera un préservatif pour l'avenir. Oublier ses fautes, est le moyen le plus sûr d'en commettre de nouvelles.

Nous entrons à la municipalité.

L'officier public est un homme aimable, non parce qu'il m'adresse de jolies choses, il a cela de commun avec tous ceux, à peu près, qui m'approchent, mais parce qu'il a dans son ton, dans ses manières, une affabilité qui prévient; dans son travail une facilité qui annonce de l'esprit, et qu'il aime à dire des vérités agréables. Lorsque nous nous nommons, il se félicite de nous voir, de nous connaître. La renommée lui a appris les exploits de Sainte-Luce; il ignorait qu'il joignît à une valeur à toute épreuve, la figure la plus distinguée. Oh, qu'il est doux d'entendre louer son amant! qu'il est flatteur pour Sainte-Luce d'être l'objet des hommages mêmes de ceux qui ne le connaissent pas! Il est deux sortes de célébrité. Sainte-Luce a aspiré à la bonne; il l'a obtenue. Peut-être m'en doit-il une partie. Je

suis orgueilleuse de mon ouvrage. J'ai aussi ma renommée, et M. l'officier municipal me loue à mon tour. Ses éloges me touchent peu : je suis encore trop près de l'étude du notaire. Si ce municipal y eût été avec moi, il se tairait, sans doute ; ses yeux exprimeraient peut-être le dédain. Que de réflexions à faire sur les réputations usurpées ! qu'il est facile de perdre celle qu'on a passé sa vie à mériter !

Tout est disposé au gré de nos vœux. La loi nous impose quinze jours d'attente. Nous les passerons à la campagne. Ils s'écouleront rapidement sur les ailes de l'amour, sous le voile du mystère.

Sainte-Luce me quitte pour aller au ministère de la marine. Je rentre chez moi ; je cherche Honorine ; je veux la dédommager par mes caresses du tort que j'allais lui faire. Où

est-elle donc? Ah, dans son cabinet d'étude. Je m'y présente; elle me voit; elle cache précipitamment un papier... Que fait-elle là? je le lui demande; elle rougit, elle balbutie. Je veux prendre ce papier; sa main m'oppose une résistance à laquelle je ne suis pas accoutumée. « Je » croyais avoir des droits à la con- » fiance de ma fille, et j'étais loin de » supposer qu'elle pût avoir des se- » crets pour sa mère. » Sa jolie petite main tombe à l'instant. Je découvre ce papier... C'est une ébauche au crayon. C'est un portrait; c'est celui de Sainte-Luce qu'elle a commencé de mémoire. Des lauriers ceignent sa tête; les attributs de l'amour et de l'hymen décorent le cartel. « Tu crois donc, ma fille, que Sainte- » Luce pense à se marier? — Il est » bien digne d'une femme estimable. » — Je le pense comme toi. Et qu'elle

» est celle que tu lui destines? — » Aucune, maman, je te le jure. » — Pourquoi donc ces attributs? — » C'est un jeu de mon imagination. » — Il manque de vérité, puisqu'il » est sans objet. — C'est en partie » pour cela que je te le cachais. Je » me faisais aussi un plaisir de jouir » de ta surprise, si je suis assez » heureuse pour saisir la ressem- » blance. » Pauvre enfant! quoi d'innocent comme tout cela? Et je lui reprochais d'avoir pour moi des secrets! n'en ai-je pas pour elle et de la plus haute importance? Nous voilà presque toutes : faibles pour la plupart et toujours dissimulées; indulgentes pour nous, exigeantes à l'égard des autres; toujours prêtes à user de notre autorité sur la faiblesse, que nous forçons ainsi à nous opposer la ruse, nous oublions que si la maternité a ses droits, l'en-

fance a aussi les siens. Je ne veux plus avoir d'influence sur ma fille que par mon affection. Je ne veux pas qu'elle connaisse d'autre crainte que celle de blesser ce sentiment. Cette manière de dominer est la seule qui soit digne d'une mère sensible et éclairée. Je n'en connaîtrai plus d'autre; et pour dissiper les nuages qu'à dû exciter dans l'esprit d'Honorine l'espèce de violence que je viens de lui faire, je la comble de caresses. Elle me les rend avec le plus aimable abandon. Excellent petit cœur!

Sainte-Luce rentre. Il est rayonnant de joie. Il a reçu du ministre, qui l'attendait, l'accueil le plus flatteur. Le souverain avait donné ses ordres. Mon amant est baron, contre-amiral, commandant de la légion d'honneur; il a une dotation de douze mille francs. De l'indigence,

dont j'ai été si près, nous passons à l'opulence et aux honneurs. Il a parlé de notre mariage, et il a obtenu l'approbation la plus authentique. On a daigné faire de moi l'éloge le plus complet. Ah, monseigneur n'était pas chez mon notaire!

Je suis plus enivrée encore que Sainte-Luce. Il est homme; il en a le caractère. Je me laisse aller à ma sensibilité : elle est excessive. Je me souviens que le désir de me plaire a excité sa première émulation. Je pense que si on fait beaucoup pour lui, il a beaucoup mérité. Je vois qu'il se félicite des grâces qu'il a obtenues, parce que leur éclat va rejaillir sur moi. Mon front s'obscurcit de l'idée que l'éclat même de ces grâces lui impose l'obligation d'en mériter de nouvelles. Je rejette cette pensée. Il est là, il y sera demain, dans huit jours, dans un, dans deux

mois; je veux jouir sans amertume du bonheur de le posséder. Je veux consacrer cette journée toute entière au plaisir.

J'appelle Honorine. Je lui annonce la bienheureuse nouvelle. Elle se jette dans les bras de Sainte-Luce. Elle le caresse, comme elle me caressait tout à l'heure. Elle ne peut se détacher de lui.

Je fais avertir d'Herbin et toutes les dames que j'ai mises du voyage. Je les invite à se rendre à l'instant chez moi. Ma main fera pétiller le champagne. Nous le sablerons au monarque, et au héros qu'il a ceint aujourd'hui d'une quadruple couronne. Honorine court écrire quelques couplets de circonstance. Ils ne vaudront rien; mais son âge, sa jolie figure, sa voix touchante, le mérite de l'à-propos les feront passer.

On a accepté mon invitation. Deux

officiers de marine qui ont servi sous Sainte-Luce, et qu'il a rencontrés dans les bureaux du ministre, viennent le féliciter. Ils sont jeunes, aimables. Je les retiens à dîner; je les mettrai du voyage. Ils occuperont ces dames, et Sainte-Luce pourra donner quelques momens à l'amour.

Nous sommes à table. Une gaieté folle gagne toutes les têtes. Sainte-Luce est en face de moi. Mes yeux le couvent, le caressent, le mangent. Mes jeunes officiers s'aperçoivent-ils de ce qui se passe dans mon cœur? Ils parlent de ses hauts faits avec les développemens que sa modestie l'empêche de mettre dans ses récits. Je ne ris plus, j'écoute. Des applaudissemens universels s'élèvent de temps en temps. Je ne me possède pas.

On apporte le champagne : il ajoute à la joie générale. Je glisse à l'oreille de M. d'Herbin qu'Honorine

a fait des couplets. Il l'engage à les chanter. Nos convives se joignent à lui. Elle commence.

Je l'avais prévu, les vers ne sont pas bons, mais la pensée est toujours juste; elle exprime toujours l'enthousiasme et la plus vive affection.

Elle est rouge comme une cerise, belle comme un ange; son petit cœur bat avec violence. Ah! il doit être ému des éloges qu'on lui prodigue.

Un de nos jeunes officiers demande la permission de chanter une longue chanson, composée par un contremaître qui a eu une jambe emportée à côté de Sainte-Luce. Les vers sont plus mauvais que ceux d'Honorine; mais l'air est grivois, et les expressions fortes. Le brave homme s'applaudit d'avoir reçu le coup fatal. Il fait des vœux pour que son ca-

pitaine conserve tous ses membres, et continue à illustrer la marine française.

Honorine est auprès de l'officier. Elle lui prend la main; elle la lui presse. Tout ce qui estime, tout ce qui aime Sainte-Luce lui devient cher.

Demain à midi il sera présenté à la cour. Nous partons aussitôt après pour ma terre. Nous en reviendrons la veille de la célébration de notre mariage. Je l'annoncerai après la cérémonie aux personnes avec qui je suis liée. Les autres l'apprendront par la voix publique.

Nos convives nous quittent à regret. Je ne les retiens pas : il y a longtemps que l'heure des amours a sonné. Puisse cette nuit ressembler à la dernière ; puisse-t-elle ramener ces scènes d'enchantement, de délire.....

« Mon ami, ne reviens pas ce

» soir... je suis accablée, anéantie...
» Oh! laisse-moi respirer. »

En vérité je ne peux me mêler de rien. Je laisse à Thomas le soin de tous les détails qu'exige notre départ. Honorine donne des ordres, surveille tout, et dirige tout bien. Elle se forme avec une rapidité étonnante.

Nos voyageurs se rassemblent. Nous serons douze dans trois voitures. Tout est prêt. Nous n'attendons plus que notre héros.

Le voilà! « Si je me battais aujourd'hui, dit-il, je me ferais tuer. Il » n'est pas de dangers qu'on ne brave, » encouragé par les expressions ho» norables qui m'ont été adressées. »

Nous partons. Sainte-Luce et Honorine sont dans mon carrosse, et je m'endors auprès d'eux! Je crois, pour m'exprimer en termes militaires, que je dormirais sur l'affût

d'un canon. Ah ! M. de Sainte-Luce, je modérerai ces transports sans cesse renaissans.... Le pourrai-je, mon Dieu ! Est-il bien sûr que je le veuille ?

CHAPITRE VI

ET DERNIER.

HONORINE veut faire les logemens. Ah! par exemple; je ne permettrai pas cela. L'amour a ses arrangemens particuliers, qu'elle ne doit pas connaître, qu'elle contrarierait sans le vouloir, et je ne veux, je ne peux plus vivre que pour Sainte-Luce.

D'ailleurs j'ai déjà remarqué ceux qui, par la tournure d'esprit, le caractère et peut-être le goût, ne tarderont pas à établir entre eux des rapports plus intimes : il ne faut pas que des amis se cherchent d'un bout d'un château à l'autre. Je dispose tout, comme si nous avions vécu trois mois ensemble, et je ne crois

pas me tromper. Je m'en rapporte aux femmes et non aux hommes, qui ne voient clair que dans leurs affaires personnelles.

Mes officiers sont charmans. Ils portent la gaieté dans tous les cœurs. Bientôt, je le crois, ils se communiqueront moins. Il faut commencer par être aimable pour toutes, afin de se faire distinguer de celle à qui on veut plaire, et un homme qui plaît généralement, est nécessairement recherché. On craint d'être prévenue; on s'empresse de mettre un terme à ses irrésolutions, et s'il a de la pénétration, il est sûr de la victoire avant d'avoir combattu.

M. d'Herbin cherche la solitude. La dame aux questions ne le laisse pas long-temps à lui-même. Sans doute elle lui demande pourquoi un homme de quarante ans, grand, bien fait, aimable, fuit un groupe

de jolies femmes ; généraliser les objets est un moyen certain de ne pas se compromettre, et louer un homme en est un de le faire répondre au gré de celle qui l'interroge.

Sainte-Luce est aussi l'objet des soins les plus doux. Toutes voudraient lui plaire ; je redouble d'efforts pour le conserver, et je ne crains pas de rivales. Avant deux jours, d'ailleurs, ces dames liront au fond de nos cœurs, et s'il est flatteur de supplanter une jolie femme, on ne s'y essaie qu'avec l'espoir du succès. Or, je suis la nymphe de ces lieux, me dit, me répète Sainte-Luce ; les autres ont l'air de composer ma cour. Il les compare aux ris, aux jeux, aux grâces, qui suivent partout la reine des amours, et qui la rendent plus belle. Hé! il pourrait bien avoir raison.

Quatre de ces dames restèrent à

peu près oisives, et je pourrais déjà les nommer. Elles auront la promenade, la pêche, la musique, un peu de lecture, de petits jeux..... et la danse : Thomas n'a-t-il pas son violon? il en joue mal; mais quand on est seul, on devient nécessaire.

L'ordre des journées est réglé. On déjeune chez soi, ou avec qui on veut. On est libre, parfaitement libre jusqu'à midi. On se rassemble alors, et chacun à son tour propose les amusemens qui conduiront à l'heure du dîner. On se met à table. On cause, on rit, on boit, on chante, non de ces airs qui font péniblement briller une grande voix, mais de ces couplets, gais avec finesse, passionnés avec décence, où les paroles sont tout, et le chant un simple accessoire. Tout le monde chante volontiers, quand personne n'a de prétentions. C'est ainsi que faisaient nos

aïeux, et ils se connaissaient mieux que nous en franche gaieté.

Après le dîner, on court dans les bosquets; on se perd, on se retrouve, pour se perdre encore. Souvent Sainte-Luce et moi nous ne pouvons nous dire qu'un mot. Mais avons-nous besoin de nous parler pour nous entendre?

Du haut du perron, Thomas racle le joyeux signal. On se rassemble, on rentre en valsant, on continue de danser au salon, et une nuit fortunée couronne, pour moi, du moins, une journée agréable.

De toutes celles que la figure de Sainte-Luce enchante, entraîne, il n'en est pas qui nous obsède aussi constamment qu'Honorine. Je la trouve partout où est Sainte-Luce, et si je le quitte un instant, je suis sûre de la retrouver près de lui.

Je crois remarquer un air de mé-

contentement lorsque je viens me remettre en tiers. Je l'ai vu rougir, se pincer les lèvres, quand j'ai pris un prétexte pour l'éloigner de nous. Que veut donc cette enfant? qu'espère-t-elle?.... Oh! rien. Peut-être est-elle piquée de se voir traitée comme un petit être sans conséquence.... Allons, allons, je la ménagerai.

Nous courons toutes sur le gazon, et chacune de nous finit comme Atalante : quand les Grâces fuient devant l'amour, c'est toujours pour se laisser prendre. Sainte-Luce passe son bras autour de moi; sa main effleure ma gorge. « On nous voit, » mon ami, baisse ta main... » Ciel! Honorine est encore là! m'a-t-elle entendue? Elle pâlit, elle rougit. Elle doit voir combien je suis embarrassé. Un sourire amer agite ses lèvres. J'ai rejeté un soupçon qui

n'est peut-être que trop fondé. Il faut que je dissipe l'incertitude où je suis. Puissé-je m'être trompée.

Je la laisse avec Sainte-Luce. Je rentre au château; je passe chez elle; je retourne tous les papiers. Je ne trouve pas ce portrait, qui n'était qu'ébauché et qui déjà portait les attributs de l'hymen. Elle l'a vu entre mes mains; je n'ai pas témoigné de mécontentement; je n'ai pas fait même d'observations. Elle y travaillait avec trop de plaisir pour ne l'avoir pas terminé, et quelque nouveau trait caractéristique et positif m'éclairera peut-être. Mais où est ce portrait?.... Des vers, une espèce d'héroïde..... une invocation à l'amour.... une romance. Ces vers sont mauvais; mais j'y remarque de la passion, quelquefois du délire. Tout cela est alarmant.

Je ne trouve pas ce portrait. Le

mien est toujours dans son lit. Est-ce bien celui des deux qu'elle affectionne le plus? Il me semble qu'on y a touché.... il n'est plus tout à fait droit dans son cadre. Je le décroche.... un second verre par-dessous...; je retourne mon portrait; je vois celui de Sainte-Luce. Il est terminé; il est frappant de ressemblance. Son chiffre et celui de ma fille sont unis par une chaîne de fleurs. Elle a écrit au bas : *Au plus aimable, au plus aimé.*

Si jeune encore, connaîtrait-elle cette passion terrible, à laquelle il est si difficile, si cruel de résister, ou n'éprouve-t-elle encore que ce désir vague, indéterminé, qui agite avec force, mais qui n'est pas durable lorsque les organes sont encore imparfaits? Hé! mon Dieu, n'a-t-on pas vu des enfans, plus jeunes qu'elle, sans idée du physique

que de l'amour, en ressentir tous les feux? à dix ans la princesse idolâtrait un jeune seigneur, très-assidu auprès de sa mère. Son image troublait son sommeil, et le jour, elle éprouvait les tourmens de la jalousie : on ne se défiait pas d'elle, et pourtant on ne faisait, on ne disait rien de positif devant elle. On faisait, on disait trop; rien ne lui échappait. Honorine a deux ans de plus, et elle est extraordinairement avancée. « On nous voit, » mon ami, baisse ta main. » Quelle conséquence ne tirera-t-elle pas de ces mots, si elle les a entendus?..... Elle les a entendus; sa rougeur, sa pâleur, ce sourire amer, tout me le prouve. J'abrégerai son supplice, en lui ôtant l'espérance; je justifierai la familiarité intime qui règne entre Sainte-Luce et moi, en annonçant mon prochain mariage à Mo-

norine. Me justifier! hé, voudrais-je qu'elle parlât ainsi à l'homme qu'elle doit épouser, un jour, une heure avant de le suivre à l'autel? Ne précipitons rien; consultons Sainte-Luce. Il ne peut être indifférent à ceci; mais il n'est pas le père de ma fille, et il conservera son jugement: je me défie du mien. Que de femmes ont cru couvrir une imprudence par des mesures hasardées, et ont achevé de se déceler!

Sainte-Luce a remarqué, comme moi, ces mouvemens impétueux, l'impuissante volonté de les dissimuler, et il ne considère cela que comme un enfantillage qui ne peut avoir de suites. Sainte-Luce sortait des écoles lorsqu'il m'a été présenté; aucun objet séduisant n'avait encore frappé sa vue, et le premier regard qu'il a lancé sur moi, a décidé du reste de sa vie. Il m'eût ai-

mée trois, six, huit ans plus tôt, s'il m'eût rencontrée, et il croit qu'Honorine, que personne ne doit aimer avant l'âge où il a senti battre son cœur. Il ne veut pas entendre que les occupations d'un jeune homme fixent son esprit; que sa vie, toujours active, prolonge le sommeil de la nature, et qu'une petite fille, qui ne remue que les doigts, a les journées entières, et quelquefois les nuits, pour entretenir, caresser, étendre le délire de son imagination. Celle d'Honorine est si active! On nous élève mal; les conséquences d'une mauvaise éducation sont incalculables, et on a l'injustice de nous les imputer! il ne faut d'ailleurs qu'un mot équivoque pour éclairer l'enfance sur le but, le résultat de l'amour. Sainte-Lucé refuse de se rendre à mes raisonnemens. Je suis convaincue de la jus-

tesse de mes observations : je n'ai cessé d'étudier ma fille du jour de sa naissance à celui-ci, et si son extrême jeunesse ne m'eût inspiré d'abord une sorte de sécurité, le moment où Sainte-Luce s'est présenté à elle, eût fixé mes idées.

Oh! oui, elle aime, elle aime passionnément, et elle a conçu des espérances : son chiffre et celui de Sainte-Luce, unis, entrelacés ne m'en donnent-ils pas la preuve? n'a-t-elle pu calculer que dans deux ans, il sera rigoureusement possible qu'on la marie, et que Sainte-Luce est encore assez jeune pour attendre cette époque; que pour l'y déterminer, il doit suffire de lui plaire, et se dissimule-t-elle que la nature lui a prodigué tous ses dons, et qu'il est facile à un œil exercé de préjuger ce qu'elle sera, quand ses formes, qui ne sont qu'indiquées encore, auront

reçu leur développement, leur beauté, et leur fraîcheur?

Pauvre enfant! la voilà donc rivale de sa mère! il faut, pour la rendre à elle-même, que je la frappe d'un coup terrible, que je lui apprenne que Sainte-Luce et moi touchons au moment de nous unir. Coup terrible en effet. Oh! si une rivale, dont je ne soupçonne pas l'existence, paraissait devant moi; si elle me déclarait que ses droits sont plus anciens que les miens; si mon amant se rendait à ses vœux, à ses larmes; s'il retirait de moi cette main prête à tomber dans la mienne, je mourrais, je n'en doute pas. Et je suis parvenue à cet âge où ce que nous appelons raison, jugement, ont acquis toute leur maturité! et je vais exiger d'un enfant de douze ans un sacrifice dont je suis incapable! Quelle position pour une femme

mère ! qu'il est affligeant pour elle de rencontrer une telle concurrente ! Oh ! non, il n'est pas, pour moi, du moins, de bonheur qui ne soit chèrement acheté.

J'aime à me flatter, dans certains momens, qu'un aveu positif de ma part détruira un penchant bien nouveau encore. Je suis persuadée que je peux gagner beaucoup à ne pas le différer, et qu'au contraire pendant quinze jours qui s'écouleront encore jusqu'à mon mariage, cette inclination, à laquelle elle paraît s'abandonner sans réserve, peut prendre un accroissement effrayant. Il est au moins sûr qu'il n'y a pas d'inconvénient à lui apprendre aujourd'hui ce qu'elle doit connaître plus tard.

Sainte-Luce partage avec moi cette dernière opinion. Il consent à ce que nous ménagions l'extrême

sensibilité de cette pauvre petite. Nous ne nous dirons rien qui ait rapport à la situation de nos cœurs; nous imposerons silence à nos yeux; nous ne nous approcherons plus le jour. Homme aussi bon que charmant! il sacrifie à ma fille une portion de son bonheur! que ne fera-t-il point pour la mère? Ah! combien je le dédommagerai de ce qu'il perd! c'est un devoir; j'en ferai ma félicité. Je le comblais de caresses; je l'en accablerai: les nuits ne suffiront plus à mon amour.

Les nuits! pendant que les miennes s'écouleront au sein des délices, que j'épuiserai ce que la volupté a de ravissant, Honorine appellera peut-être de sa couche solitaire l'homme que je presserai sur mon sein, à qui je communiquerai mon ivresse. Oh! que cette pensée cruelle ne se présente jamais au milieu des

plus doux transports, elle glacerait tout mon être.

Je suis décidée à m'expliquer avec ma fille. Je cherche à arranger d'avance quelques phrases qui disent beaucoup, et qui unissent la décence à la clarté. Voici l'analyse exacte de celles qui s'offrent à moi : J'aime ; je ne peux me vaincre, et je veux que ma fille soit plus forte que moi. Cet aveu est cruel à faire ; il est humiliant, et cependant il est indispensable. Je ne laisserai pas cet enfant en proie à des illusions que chaque jour rendra plus décevantes. Je ne ressemblerai pas à ces mères barbares qui ne voient qu'elles, qui ne s'occupent que d'elles, et que leur misérable aveuglement rend insensibles aux maux de ceux qui les entourent. Oui, je m'humilierai. Oh, les passions ! les passions !

Une idée assez satisfaisante se pré-

sente à moi. Je vais passer chez Honorine; je prendrai mon portrait, je le retournerai; je le regarderai. Son embarras, son trouble me dispenseront de trouver ces premiers mots toujours difficiles à arranger, et si pénibles à dire. Elle parlera, nécessairement elle parlera. Je n'aurai d'abord qu'à répondre, et j'amènerai une explication douce et graduée, qui peut-être ne l'effrayera pas, et qui coûtera moins à ma délicatesse.

« Non, ma charmante amie, non, » me répond Sainte-Luce, ce moyen » n'est pas bon, parce qu'il ne vous » épargne point une scène affligeante » pour toutes deux; parce qu'il ne » sera pas difficile à Honorine de » démêler la ruse, l'astuce même » qui l'auront amenée, et qu'une » fille qui croit sa mère capable de » duplicité, l'estime moins, s'arme

» en secret contre elle, et se tient
» constamment sur la défensive. Cet
» état détruit la confiance, et mine
» insensiblement l'affection. Décla-
» rons-nous franchement, loyale-
» ment, en présence de tous nos amis,
» et voyons l'effet que produira cet
» aveu sur l'esprit et le cœur d'Ho-
» norine. Je présume que la con-
» naissance de notre amour mutuel
» rétablira le calme dans cette pe-
» tite tête exaltée; mais quel que soit
» le résultat de cet aveu, vous vous
» féliciterez de vous être montrée
» avec la dignité qui convient à
» une mère et à une femme esti-
» mable.

» Vous ne vouliez déclarer notre
» mariage qu'au moment de la cé-
» lébration: qu'importe que ceux
» que vous avez chez vous en soient
» instruits aujourd'hui ou demain?
» La mort récente de M. de Fran-

» cheville vous impose une certaine
» réserve? Ces ménagemens cesse-
» ront-ils d'être dans les convenan-
» ces à l'époque que vous avez fixée?
» que sont une ou deux semaines
» dans la position où vous vous trou-
» vez? Vous désirez que notre ma-
» riage se fasse sans éclat? la con-
» fidence que vous en aurez faite à
» vos amis vous obligera-t-elle à
» rien changer aux mesures que vous
» avez prises? Prononçons-nous,
» je le répète, d'une manière telle-
» ment positive, qu'il ne reste rien à
» cet enfant des illusions qui l'éga-
» rent, si pourtant il est vrai qu'elle
» soit avancée à ce point. Voilà,
» ma séduisante, ma précieuse amie,
» ce que je pense sur une affaire à
» laquelle vous attachez la plus haute
» importance. Je laisse à la sollici-
» tude maternelle à suivre ou re-
» jeter mes conseils. J'ai cru pouvoir

» vous en donner; je me le suis
» permis; mais je n'ai pas la ridi-
» cule prétention de vouloir vous les
» faire adopter. J'ai dit ce que je
» pense; faites ce que vous croirez
» être bien. »

Oh! oui, oui, même dans les choses indifférentes, une femme doit se complaire à être guidée par l'homme auquel elle s'est donnée, lorsqu'il unit au sentiment le plus vif, une raison saine et éclairée, et qu'il estime assez son amante pour la juger digne d'entendre son langage. Que l'impatience d'un joug, souvent utile, et qui me sera toujours précieux, que le dépit de ne pouvoir atteindre à cette force d'esprit qui caractérise l'homme bien organisé, fassent dire à des femmes superficielles que ce sexe s'est arrogé des droits qui ne sont pas dans la nature, qui sont uniquement établis

sur la force et sur le vide de notre éducation : il serait bien plus absurde, répondrais-je, que le faible gouvernât le fort; que la légèreté l'emportât sur la sage prévoyance, les arts d'agrémens sur des connaissances solides et nécessaires. Les grâces qui s'essayent à soulever la massue d'Hercule, ne prouvent que leur impuissance.

Oui, oui, j'obéirai à mon amant, à mon époux; et que me prescrira-t-il? de vivre pour lui? c'est mon unique vœu; de n'aimer que lui? que puis-je lui comparer? de partager ses plaisirs? en aurais-je s'il n'était pas avec moi? de le laisser diriger les affaires? hé, y entends-je quelque chose, et ne me prouvera-t-il pas son amour en se chargeant seul de ce pénible fardeau?

« Ces raisonnemens, madame, » ne prouvent rien, sinon que vous

» aimez. — Hé, madame! pourquoi
» se prendre quand on ne s'aime
» pas? — L'amour n'est pas éternel,
» et un an plus tard, vous auriez
» remarqué dans ce que vient de
» vous adresser votre amant, des
» expressions qui tiennent à la ru-
» desse, presque toujours inséparable de la force; et qui vous auraient blessée dans toute autre
» bouche que la sienne. — L'amour
» n'est pas éternel! j'honore assez
» mon sexe pour croire qu'une
» femme ne cesse d'aimer que lorsqu'on l'abandonne. Nous tenons
» par tant de nœuds à l'homme qui
» nous a subjuguée! le respect des
» bienséances, la difficulté de mieux
» choisir, la crainte d'une publicité
» toujours nuisible à notre réputation, tout nous fixe, nous arrête,
» si nous tenons à l'estime de nous-
» mêmes. Ce que m'a dit Sainte-

» Luce m'eût paru offensant dans
» une autre bouche que la sienne,
» sans doute. Il lui doit la vérité ;
» mais lui seul a le droit de me la
» dire. Je l'écouterai toujours avec
» empressement ; je lui céderai sans
» résistance, parce que sa manière
» de voir et de juger est supérieure
» à la mienne. Je me complairai à
» donner à l'homme que j'aime ex-
» clusivement, des marques de la
» plus grande confiance et de la
» considération qu'il m'inspire. Il
» m'estime trop pour que ma con-
» descendance ne l'élève pas à ses
» propres yeux. Je lui imposerai
» ainsi l'obligation d'être toujours
» grand et généreux. Le monde sera
» enfin juste envers lui, et l'éclat
» de la réputation qu'il se sera faite
» rejaillira sur moi. Peut-être y a-t-il
» quelqu'égoïsme à penser, à se con-
» duire ainsi. Hé ! n'est-ce pas soi

» qu'on aime dans l'objet qu'on pré-
» fère? on l'aimerait peu, on l'aime-
» rait mal, si on ne s'identifiait avec
» lui.

» — Ce que vous pensez de Sainte-
» Luce, vous l'avez dit de M. de
» Francheville. — Francheville n'é-
» tait qu'un homme du monde;
» Sainte-Luce est l'enfant de la na-
» ture. Francheville m'a trahie,
» abandonnée, persécutée; Sainte-
» Luce a porté son amour dans les
» quatre parties du monde; il m'a
» rapporté un cœur long-temps
» vierge, et qui jamais n'a battu que
» pour moi. Tant de constance, après
» tant d'épreuves, est une garantie
» certaine pour l'avenir. »

Telles sont les objections que je me suis proposées, et auxquelles j'ai répondu, je crois, d'une manière victorieuse. Plus je pense à mon bonheur, plus je le juge inaltérable.

C'est ce soir, avant le dîner, que je proclamerai mon mariage d'une manière solennelle. J'aurai la dignité dont Sainte-Luce désire que je me pare. Je pense comme lui : tout ce qui tient extérieurement à cette union, doit être revêtu de formes respectables. Je deviens chaque jour plus grande et plus forte auprès de cet homme-là.

Nous sommes rassemblés; on va se placer. Je prends la main de Sainte-Luce, je prononce le vœu de l'aimer toujours et l'intention de m'unir prochainement à lui. Je le présente à ma fille : « Embrasse celui qui te » tiendra lieu de père, et qui, du » fond du cœur, t'a déjà nommée sa » fille. »

On s'empresse autour de nous. On nous félicite, on nous embrasse. Les plus fins prétendent s'être doutés

de quelque chose : ce mal d'amour se cache si difficilement !

Où est Honorine ? — Elle est sortie, » me dit Sainte-Luce, en s'efforçant » de retenir des larmes qui la trahis- » saient. » Il croit qu'elles seront promptement taries. Ah ! il ne sait pas de quel sang elle est formée.

Je le charge de faire les honneurs du dîner ; et je cherche ma fille ; je lui dois des consolations. Différer d'un moment serait ajouter à ses maux : je suis comptable des chagrins que je peux lui épargner.

Ces dames m'appellent. Elles ne dîneront pas sans moi : je n'écoute rien ; je vais où m'appellent mon devoir et mon cœur.

Quel tableau ! elle est assise devant une table, sur laquelle ses coudes sont appuyés ; sa figure angélique est cachée dans ses mains ; elle couvre de ses pleurs ce portrait qu'elle a

placé devant elle; elle lui parle; elle lui adresse des vœux et des reproches; elle le porte sur ses lèvres, elle le conjure, elle le supplie, elle lui demande grâce; elle me demande plus que la vie. Je laisse tomber ma tête sur la sienne; je la presse contre mon sein; je m'afflige avec elle. Elle ignorait que je fusse là; mais elle sait que je l'ai entendue. Elle continue une scène que j'avais prévue, que je me flattais d'éviter, et qui froisse mon cœur.

Je la caresse, je la plains; je lui parle le langage de la froide raison. Hé! ne sais-je pas combien la raison est impuissante quand l'amour a parlé, et quel triste et faible dédommagement lui offre la pitié? Elle tombe à mes genoux, elle les embrasse. J'ai toute mon énergie, dit-elle, et la résignation n'est encore pour elle qu'un vain mot. A

mon âge ; on est maîtresse de soi ; au sien, l'amour est un torrent qui ravage, qui entraîne, brûle, dévore. Elle sent combien on doit tenir à Sainte-Luce ; elle est sans forces pour lui résister, et les miennes suffisent pour me vaincre. Elle le croit ! oh ! si cela était ainsi... que ferais-je ? je ne sais.

Il faut lui répondre, et je n'ai rien de satisfaisant à lui dire. J'oppose son extrême jeunesse à ses désirs : elle me répond, ainsi que je l'avais prévu, que Sainte-Luce est assez jeune lui-même pour attendre un an ou deux. Je lui fais observer que Sainte-Luce a disposé de son cœur : elle croit qu'il ne lui serait pas difficile de le porter de la mère à la fille. Elle est, dit-elle, mon portrait vivant ; ce portrait doit s'embellir tous les jours. Elle n'ose ajouter que chaque jour doit me ravir quelque charme ;

je le sens; je m'arrête, malgré moi, à cette idée cruelle; elle m'arrache des larmes; je les confonds avec celles d'Honorine.

Sainte-Luce entre; il vient m'engager à paraître. Il est étonné de ce qu'il voit, confondu, ainsi que moi, de ce qu'il entend. Son innocence n'est pas entière; elle a des notions des douceurs du mariage, elle se livre à ses sensations avec la vivacité et la franchise de son âge. C'est lui maintenant qu'elle presse, qu'elle supplie. « Consentez, lui dit-» elle, et maman ne me résistera » pas. »

Sainte-Luce veut terminer une scène dont la publicité donnerait lieu à de fâcheuses interprétations pour l'avenir. Il l'engage à rentrer avec moi, et à se posséder. Il lui promet que ce soir nous l'écouterons avec complaisance, avec affection. Le ton

de bonté avec lequel il lui parle, la calme et la console. Mais ne pas détruire absolument ses espérances, n'est-ce pas l'autoriser à en conserver? ses larmes se sécheraient-elles, si elle désespérait? Il faudra donc, ce soir, qu'elles coulent encore et avec plus d'amertume, et cela pour cacher à quelques personnes que la pauvre enfant aime à l'âge où communément on s'ignore soi-même. C'est par respect humain que nous renouvellerons, que nous prolongerons sa peine. Certainement cette conduite est injuste.

Quelques années d'expérience nous donnent-elles le droit de la tromper, de nous jouer de sa sensibilité, d'apaiser ou de faire renaître ses douleurs, selon les circonstances? Oh! non, non. Il y a ici abus de sa confiance, de l'influence que nous avons sur elle; c'est la force qui agit sous

le manteau de la ruse, et la force ne se cache que lorsqu'elle rougit de se montrer à découvert.

Je m'en expliquerai avec Sainte-Luce. Je lui suis soumise en tout ce qui me regarde personnellement. Mais ma fille a des droits imprescriptibles et sacrés : je les lui maintiendrai.

Nous rentrons. Ses yeux sont rouges ; on s'en aperçoit. Qu'a-t-elle ? voilà les premiers mots qu'on m'adresse et auxquels je ne sais que répondre. Mon bouvreuil vient de s'envoler, dit-elle, avec une assurance qui m'étonne. Sainte-Luce me regarde d'un air mécontent : sa loyauté repousse un mensonge, quel qu'il soit. D'Herbin, nos officiers de marine se lèvent et courent le jardin. « Le voilà, » crient-ils ensemble. » Je n'y comprends plus rien.

Honorine soutient le rôle qu'elle

a pris. Elle sort avec empressement; je la suis, je l'interroge. Elle a senti qu'elle aurait besoin d'un prétexte, et en sortant avec nous de sa chambre, elle a ouvert la porte de la cage. Le moyen est adroit; mais la facilité avec laquelle elle l'a conçu, annonce une imagination très-exercée. Où s'arrêtera-t-elle, ou, plutôt, l'arrêterons-nous? je n'ose rien prévoir. Pourquoi s'affliger d'avance d'un mal qu'on ne peut prévenir? Pauvre enfant! pauvre enfant! ah! je m'afflige involontairement... Les passions! les passions!

L'oiseau est remis dans sa cage. Le dîner continue. On cesse de s'occuper d'Honorine : elle s'empare de toutes mes pensées. Sainte-Luce cherche mes yeux et j'évite les siens. Ne sent-il pas combien ces regards de feu sont poignans pour la pauvre petite qui l'observe? Il persiste à ne voir

voir dans tout ceci que de l'enfantillage : puisse la suite ne pas l'éclairer d'une manière douloureuse.

Il voit que j'affecte de causer avec d'Herbin, et il marque du dépit. Quel homme! avec toute sa pénétration, il ne sent pas que je ménage Honorine. Il aime éperdûment : et moi, n'aimé-je pas autant que lui? Mais l'amour est-il un sentiment exclusif? il peut l'être pour Sainte-Luce. Plus heureuse que lui, je joins à ce sentiment délicieux celui de l'affection maternelle. Qu'il me l'envie; mais qu'il ne m'empêche pas d'en jouir. Me plaindrai-je, moi, des caresses qu'il prodiguera au fruit précieux... car je crois...

Je l'accuse, et de quoi? de m'aimer passionnément. Exigerai-je qu'il soit maître de lui au moment même où j'ai déclaré notre mariage? Ne sais-je pas que mes plaisirs, me

chagrins sont les siens? Il s'imposerait les privations, il s'affligerait avec moi s'il croyait mes craintes fondées.

« Mon ami, je t'adore; je souffre » de ne pouvoir répondre à tes re» gards brûlans; mais, je t'en conjure, » épargne cette enfant. Cette nuit, » je serai toute à toi. » Voilà ce que je lui dis à l'oreille en quittant la table, et je me promets bien de ne plus lui adresser un mot de toute la journée.

J'ai rempli ce pénible engagement. J'ai évité l'homme à qui je voudrais consacrer tous mes instans, tout ce qui me reste de vie. J'ai généralisé la conversation; j'en ai écarté ce qui aurait eu quelque rapport avec mon mariage. J'ai vu quelquefois Honorine sourire. Ah! j'espère. Je me flatte qu'elle se résignera; que mon bonheur ne lui coûtera pas le sien.

L'heure de se séparer arrive. Nous passons, Sainte-Luce et moi, dans la chambre de l'aimable enfant. Elle ferme sa porte; elle vient s'asseoir entre nous deux; elle nous prend une main à chacun; elle nous regarde alternativement. « Hé bien, « dit-elle à Sainte-Luce, d'une voix » timide et faible, puis-je espérer de » vous appartenir un jour? »

Je vois qu'il faut revenir au point d'où nous sommes partis; qu'il serait inutile et cruel de lui laisser des espérances; qu'il est essentiel de se prononcer : je n'en ai pas la force. Sainte-Luce lui laisse entrevoir la vérité qu'elle redoute. Il lui promet tout ce qu'il peut, ce qu'il doit lui accorder. Sa protection, ses égards, ses soins, ses prévenances, son amitié ne peuvent lui suffire : c'est de l'amour qu'elle veut. « Répondez-» moi, dit-elle; puis-je espérer de

» vous appartenir un jour? — J'ap-
» partiens à madame votre mère, et
» si un coup aussi fatal qu'imprévu
» nous séparait demain, cette nuit
» même, il serait impossible que je
» fusse à vous. »

Elle laisse tomber sa tête sur mes genoux; ses plaintes, ses sanglots éclatent. Sainte-Luce les attribue à une résistance peut-être trop fortement prononcée; il persiste dans sa manière de voir : il croit que le sommeil et ses espérances détruites la rendront à elle-même. Le sommeil? elle ne le trouvera pas. Ses espérances? ai-je renoncé aux miennes quand nous occupions lui et moi deux points opposés du monde; quand j'avais à redouter des tempêtes, des combats, et peut-être l'inconstance? Notre union détruira tout espoir? Est-il vrai que l'amour ne vive que d'espérances? n'aimais-je

pas Sainte-Luce, en dépit de moi-même, à une époque où il paraissait impossible que je lui appartinsse jamais ? Elle sera sans cesse auprès de mon mari; elle vivra avec *lui* dans la plus entière intimité : le son de sa voix, un regard, une prévenance, la plus innocente caresse serviront d'aliment à ce déplorable amour. Elle souffrira, je le verrai, et je serais heureuse ! Oh ! non, non, cela ne peut être. Séparée d'elle, je croirai voir couler ses larmes ; elles me poursuivront jusque dans les bras de mon époux. Que faire, mon Dieu ! renoncer à Sainte-Luce ? hé, quand je le pourrais, est-il une puissance capable de les unir légitimement ? Sainte-Luce ne s'est-il pas prononcé ? aurais-je l'audace de lui proposer de passer des bras de la mère dans ceux de la fille ? ne le détesterais-je pas s'il pouvait y consentir ?

Il m'engage à me retirer avec lui. Il croit qu'il suffira d'une femme de chambre. Il veut donc qu'elle renferme sa peine, qu'elle retienne ses pleurs, qu'ils la suffoquent, qu'ils la tuent. Non. Elle pleurera devant moi. Si je ne peux tarir ses larmes, du moins je les essuierai.

Je reste. Je la délace, je la mets au lit; je lui fais prendre quelques calmans. « Pourquoi donc, maman, » si tu renonçais à Sainte-Luce serait-» il impossible que je fusse à lui? » Elle répète cette question à laquelle je ne peux répondre. Lui avouerai-je que ma conduite est loin d'être sans reproche?

Un sommeil pénible l'accable par intervalles; ses yeux se ferment; des songes pénibles les rouvrent. Elle me demande ma main; elle la porte sur ses lèvres; elle l'y presse d'un air suppliant. « Ah! si tu le voulais,

» maman, je serais heureuse. — Tu » le seras, je l'espère ; mais ce ne » peut être avec Sainte-Luce. — Il » faut donc mourir, maman. » Le ton avec lequel elle prononce ces paroles, est déchirant.

« Non, mon enfant, tu ne mourras » pas. Tu vivras pour le bonheur de » ta mère, le tien, celui de l'homme » estimable qui t'aura su plaire, et » qui fera sa principale, son unique » étude de se conserver ton cœur. — » Il n'y a qu'un homme qui puisse » me plaire ; je l'ai trouvé et tu me le » refuses ! Quel est donc cet obstacle » qui m'en sépare à jamais ? Tu ne » me réponds rien. Tu m'abandonnes » à ma douleur. »

Je l'embrasse. « Ah ! ce ne sont » pas des caresses que je te demande ; » c'est la vérité. Quel est-il, quel » est-il donc, cet obstacle insur- » montable ? » Elle prévoit tous ceux

qui peuvent empêcher un mariage, excepté celui dont je n'oserai parler, dont je ne lui parlerai jamais, qu'en ce moment je voudrais me cacher à moi-même. J'étais fière de mon bonheur; il m'inspirait un orgueil que je croyais fondé, légitime; maintenant il m'humilie, il me confond. Si j'aimais moins, j'éprouverais des remords.

Elle ne m'adresse plus la parole. Elle se parle à elle-même; elle parle à Sainte-Luce comme s'il était présent; elle peint en traits de feu les charmes d'une union assortie. Ce qu'elle dit tient du délire, et me prouve qu'elle est très-instruite. Je lui prends le bras; je crois sentir de la fièvre. Je sonne; je fais lever Thomas; je lui ordonne de prendre la poste, de courir à Paris, de m'amener mon médecin. Le reste de la nuit s'écoule dans des

alternatives plus ou moins affligeantes.

Sainte-Luce entre au point du jour. « Vous êtes excédée de fatigue, me » dit-il, allez vous reposer; je vais » faire descendre vos femmes. — Je » vous l'ai déjà dit, ce ne sont pas » elles qu'il lui faut. Mais qu'avez-» vous, vous-même? vous êtes défait, » vos yeux sont battus. » Il ne peut prendre de repos quand il sait que je souffre. Il ne s'est pas couché. Il est venu plusieurs fois à cette porte. Il a entendu des choses qui ont entièrement changé sa manière de voir. Ce n'est plus un enfant qu'il considère dans Honorine. Il partage mes craintes; il s'afflige avec moi : il y a long-temps que j'ai jugé son excellent cœur.

Il insiste sur la nécessité de me livrer au sommeil. Il me presse de me retirer. « Non, mon ami, la na-

» ture a marqué ici ma place. Per-
» mettez-moi d'y rester. »

Elle est assez tranquille. Je me fais apporter une ottomane ; je m'arrange près de son lit ; j'ordonne qu'on me laisse avec elle. Je promets à Sainte-Luce de me rendre à lui et à la société si je remarque quelque changement heureux.

Combien de temps a duré mon sommeil? Elle l'a respecté, je le vois. Pauvre enfant. Ses yeux sont fixés sur moi ; elle attendait que les miens s'ouvrissent pour me parler. « Où » est Sainte-Luce, maman? pour-» quoi n'est-il pas auprès de toi, » puisqu'il t'aime? que je le voie au » moins. Veut-il m'ôter encore cette » satisfaction? » Le ferai-je venir? Non. L'absence est un remède lent, mais quelquefois certain. Hé, quel effet a-t-il produit sur moi, et n'est-elle pas ma fille? D'ailleurs, dé-

pend-il de moi d'éloigner Sainte-Luce? Ne touchons-nous pas au jour de notre mariage, et consentira-t-il à se séparer pour un mois, pour un jour, une heure, un instant d'une épouse adorée? Peut-être serait-il plus sage d'engager Honorine à rentrer à Écouen. Exiler ma fille! la chasser, parce que j'aime! oh, cela serait affreux. Que faire donc? mon Dieu, éclairez-moi, ôtez-moi mon amour.

Hé, quand je n'aimerais plus, son sort changerait-il? Ces nuits fortunées, enivrantes lui sont à jamais interdites... du moins avec l'homme qui me les a procurées.

Elle veut se lever. Je la retiens; elle insiste, et je cède. C'est Sainte-Luce qu'elle va chercher. Du moins elle ne le verra, elle ne lui parlera qu'en présence de dix ou douze personnes.

Elle est obligée de s'appuyer sur moi : elle est faible comme si elle sortait d'une longue maladie. Son imagination la dévore. Nous entrons au salon. On s'empresse, on l'entoure. Sainte-Luce se conduit parfaitement. Il ne lui marque ni l'indifférence qui l'affligerait, ni l'affection qui ajouterait à ses regrets. On raisonne sur son incommodité subite ; personne n'en pénètre la cause. Quel bonheur! Chacun, selon l'usage, me conseille un remède. J'écoute, je remercie, et je ne fais rien.

Mon médecin arrive. Il examine l'intéressante malade. Il cherche les symptômes, il les rapproche, il les compare ; il convient franchement qu'il a besoin de quelques jours pour se déterminer. Quelques jours! Je le conduis dans ma chambre. Un médecin est discret ; d'ailleurs il s'agit peut-être de la vie de ma fille. Je

lui déclare cette passion prématurée, qui ne l'étonne pas, et dont il a vu, dit-il, plusieurs exemples. Il ordonne des calmans; il compte particulièrement sur une prévoyante vigilance. Tout cela ne me rassure point.

Je veux la reconduire chez elle. Elle y consent, à condition que Sainte-Luce l'accompagnera. Il lui contera, dit-elle, quelque chose de ses campagnes. Il conte si bien! Elle trouve toujours un prétexte pour détourner le soupçon.

Comment se refuseroit-il à une chose aussi simple, demandée devant autant de témoins! Il nous suit. Il ne s'attendait pas à l'épreuve nouvelle à laquelle nous allions être soumis l'un et l'autre.

« Je ne veux qu'une grâce, nous » dit-elle; mais je l'exige, parce » qu'après y avoir long-temps pensé, » il me semble que vous n'avez pas

» le droit de me la refuser. Quel est
» cet obstacle insurmontable que
» vous m'opposez, et que vous per-
» sistez à ne vouloir pas me faire
» connaître? Parlez, si vous voulez
» que je croie qu'il existe, si vous
» craignez que je vous juge sans pitié.
» Ma raison est égarée. Opposez-lui
» la vérité qui me la rendra peut-
» être : je ne crois pas qu'on puisse
» désirer long-temps ce qu'il est réel-
» lement impossible d'obtenir. Quel
» est cet obstacle invincible? »

Sainte-Luce me regarde. Je vois dans ses yeux ce qui se passe dans son âme. Il faut l'indécente inconvenance d'une explication. Il veut se retirer; elle embrasse ses genoux. Il cherche à lui échapper; elle emploie, pour le retenir, ce qui lui reste de forces; elle tombe sur le parquet, la tête en arrière. Je pousse un cri d'effroi; nous la relevons; nous

la portons sur l'ottomane. « Laissez-
» moi, me dit-elle ; vous ne m'avez
» jamais aimée. Vous me sacrifiez à
» votre amour, puisque vous me re-
» fusez l'unique moyen que vous ayez
» de me guérir, la vérité que je vous
» ai demandée à genoux. Ou vous
» êtes féroces, ou mon union avec
» Sainte-Luce serait un crime. Et
vous ne voulez pas que je le con-
» naisse pour m'en garantir ! lais-
» sez-moi, laissez-moi. Je ne veux
» pas de vos soins ; je ne veux pas de
» la vie. » Ses muscles sont en con-
traction ; sa respiration est serrée ;
des mouvemens convulsifs la défigu-
rent. Il faut parler ! hé, le puis-je,
l'oserai-je !... » Sainte-Luce, Sainte-
» Luce, qu'avons-nous fait ?.....
» Sainte-Luce, conseillez-moi.
» — Je suis désespéré ; mais est-
» ce à moi qu'il convient de faire en-
» tendre à cet enfant que sa mère...

» — Hé! mon ami, sa mère, plus » humiliée que vous, doit-elle avoir » plus de courage? que sont ici les » convenances? on les calcule, on » s'y soumet, quand le cœur et la » tête sont calmes. Tout est en dé- » sordre chez moi; je ne vois que » ma fille, son danger. Perdez-moi » dans son esprit; mais sauvez- » la. »

Il s'approche d'elle; il va parler. Je cache mon visage dans mes mains..... « Je me posséderai, dit- » elle, je vous le promets. Quel est » cet obstacle invincible? » Il s'éloi- gne; il vient à moi. Je ne le peux, dit-il; je ne le peux. Une crise vio- lente la saisit, la tourmente. « Je » vais parler, m'écrié-je. Tu mépri- » seras, tu haïras ta mère, n'im- » porte, je parlerai... » Ma langue se glace dans ma bouche.

Je cours à mon secrétaire. J'en

tire ce manuscrit que j'avais destiné à mûrir plus tard son expérience, et qui ne sera pour elle qu'un monument de mes faiblesses. « Le voilà, » lui dis-je, ce secret que tu veux » pénétrer, et que je t'aurais caché » toute ma vie. Prends, lis, et juge- » moi. »

Je m'enfuis. Je vais cacher, à l'extrémité du château, ma rougeur, ma honte, mes regrets. Sainte-Luce me suit. Il sent quel besoin j'ai d'être secourue, et il veut que ces scènes désespérantes soient renfermées entre nous trois. » Éloignez-vous, lui » dis je, éloignez-vous. C'est par » vous que j'ai cessé d'aimer mon » mari; c'est peut-être mon indiffé- » rence qui l'a plongé dans le désor- » dre qui a produit sa fin tragique. » C'est par vous, c'est pour vous que » j'ai oublié ce que je me devais, » c'est par vous que je suis avilie,

» dégradée dans l'opinion de ma
» fille. C'est encore vous qui lui
» donnerez la mort : que m'eût fait
» de plus mon plus cruel ennemi?
» Eloignez-vous..... Ah! reviens,
» reviens. Sais-je ce que je fais, ce
» que je dis? Pardonne-moi d'in-
» justes reproches : mon cœur, dès
» le premier jour, a volé au-devant
» du tien. Pardonne à une mère dé-
» pouillée de l'estime de sa fille, et
» tremblante pour sa vie : tu sauras
» à ton tour combien on aime son en-
» fant. Pardonne-moi, pardonne. »
Je tiens ses mains; je les mouille de mes larmes; je tombe à ses pieds; j'implore de nouveau son indulgence et sa pitié. Il me relève, il me console, il me presse dans ses bras; mes lèvres rencontrent les siennes, et dans ce moment de trouble, d'affliction, de désespoir, l'amour veut reprendre ses droits..... Un mouve-

ment sympathique agit à la fois sur nous deux. Nous nous repoussons, nous nous éloignons, nous nous fuyons par des routes opposées. Pourquoi ceci n'est-il pas écrit encore ? Elle saurait que sa mère, que son amant sont capables d'éprouver un sentiment délicat et généreux.

Je rentre au salon. Plusieurs de ces dames m'annoncent l'intention de me quitter. Les autres profitent d'une occasion favorable, de quelques places qui resteront dans les voitures. Ils ne peuvent m'être d'aucune utilité, et l'aspect d'un malade agit trop vivement sur eux. Ah ! qu'ils partent. Ils m'ont donné ce que je voulais, ce qu'on doit seulement attendre des amis d'un jour, d'aimables distractions quand j'étais en état de m'y livrer. D'Herbin reste. « Je crains aussi, dit-il tout haut, de » voir souffrir un enfant aussi inté-

» ressante. Mais sa mère est affligée, » je ne l'abandonnerai pas à sa dou- » leur. » On n'a pas l'air de l'avoir entendu; on continue à parler de choses indifférentes. Je me retire; je les laisse libre d'arranger leur départ. Je les dispense intérieurement d'un froid adieu, insignifiant pour moi, parce qu'il ne peut exprimer que des lieux communs, qu'on voudrait faire ressembler à de la bienveillance, et qui ne trompent personne.

Je me rappelle qu'Honorine est seule. Je lui envoie celle de mes femmes que je crois la moins capable d'interpréter une exclamation, un mot. Je lui prescris ce qu'elle doit faire, et je propose à Sainte-Luce de ramener ma fille à Paris. Elle peut encore supporter la voiture, et je pense que d'Herbin n'était à sa place ici qu'autant qu'il pou-

vait s'y perdre dans la foule. Je n'examine pas si son dévouement pour moi tient à son amour : je lui en sais bien bon gré ; mais je ne dois pas permettre que Sainte-Luce et lui soient constamment en présence l'un de l'autre. Il faut épargner l'amour malheureux ; l'amour fortuné exige aussi des ménagemens.

Je vais donner mes ordres à Thomas, et, pour avoir l'air de faire quelque chose, je m'enferme dans ma bibliothèque, où je m'abandonne à des idées plus affligeantes les unes que les autres.

Vers le soir, on m'envoie demander la permission de prendre congé de moi. Je fais répondre que ma fille n'est pas bien, et que je ne peux ni la quitter ni recevoir chez elle.

Ils partent ; j'entends le bruit des roues, le fouet des postillons. Ils

vont chercher ailleurs des plaisirs que je ne peux plus leur procurer : voilà le monde.

Je me mets au lit, accablée, anéantie, et je compte toutes les heures ! je pense au moment où je reverrai ma fille, à la manière dont elle me recevra, à ce que je pourrai lui dire : ah ! il y a là de quoi penser pour toute la vie. Sainte-Luce me respecte, il se respecte lui-même, il ne vient pas ; je l'en remercierai demain.

Honorine n'est pas plus mal, puisque la femme que j'ai laissée près d'elle ne me fait rien dire. Je désire et je crains de la revoir. Oh, que cette nuit est longue ! les ténèbres doublent nos souffrances, parce que nul objet ne peut nous en détacher.

Le jour renaît enfin. Je me lève ; je vais chez Honorine. Je m'arrête devant la porte ; je baisse les yeux ; je regarde le seuil. Il semble qu'une

force invincible m'empêche de le franchir. Je fais un effort sur moi-même; j'écarte les idées qui m'obsèdent; je m'élance; je suis près de son lit, et là, j'éprouve ce qui arrive à celui qui effrayé la nuit d'un objet fantastisque, s'en approche en frissonnant, et respire en reconnaissant son erreur.

Non, mes craintes n'étaient pas fondées. Elle me sourit d'un air mélancolique; mais un sourire, quel qu'il soit, soulage le cœur oppressé qui l'invoque, qui l'espère, qui l'attend. Elle prend ma main, elle la serre avec tendresse. Je sens ma confiance renaître : je ressemble à l'accusé qui redoutait la sévérité de son juge, et qui n'en reçoit que des marques de bonté. Une mère, tremblante devant sa fille, jugée par elle, dépendant de son indulgente affec-

tion un soulagement presque inespéré ! quelle situation !

« Remets-toi donc, ma bonne » mère. Te défies-tu de mon cœur ? » ma manière de voir, de sentir est » la tienne. Qui croit régler ses affections, n'en a point. Tu t'es livrée » à ta tendresse ? Prévoyais-tu que » j'adorerais Sainte-Luce ? ne te reproche rien : je n'accuse que ma » destinée. Je renonce à ton amant. » Qu'il soit ton époux, qu'il fasse » ton bonheur, et je serai moins » malheureuse... Oui, l'obstacle est » insurmontable !

» Pardonne-moi de t'avoir contrainte à un aveu qui a dû te coûter » beaucoup. Garde-toi de croire » qu'il ait altéré mes sentimens pour » toi : mon amour est l'excuse du » tien. Hé ! qui de nous est sûre de » ne jamais faillir ? Tu ne me réponds pas ! comment, c'est moi, » pauvre

» pauvre victime, condamnée à aimer, à souffrir, qui te console, qui » t'encourage. Embrasse donc ton enfant. »

Je tombe dans ses bras, je me tais. Je suis pénétrée de la douceur de ses expressions; mais je sens combien je suis au-dessous de la dignité qui sied à une mère. Je suis accablée de l'idée que j'ai perdu le droit d'éclairer, de guider ma fille : j'ai conservé son affection ; mais nécessairement j'ai perdu son estime... Oh! les passions, les passions!

Peut-être s'est-elle fait violence pour m'adresser les paroles consolatrices dont elle a jugé que j'avais tant de besoin. Son ton, sa figure ont quelque chose de solennel, mais de contraint. Elle a voulu être sublime; elle jouit du triomphe qu'elle obtient sur elle-même. Triste et courte jouissance! ai-je pu me flatter que la con-

naissance de ce cruel mystère étoufferait son amour? Lui imposer silence, et n'avoir personne à qui ouvrir son âme, n'est-ce pas doublement souffrir?

Je lui propose de retourner à Paris: elle est disposée à faire ce qui me plaira. Je lui conseille de voir Sainte-Luce aussi rarement que le permettront les circonstances et l'usage: elle sent la nécessité de suivre ce conseil. Elle me résistait quelquefois quand elle me croyait irréprochable; elle fait maintenant tout ce que je désire, tout ce qui blesse son cœur, avec une facilité qui annonce l'intention de me dédommager de ce que j'ai perdu dans son esprit, de me faire oublier que j'ai rougi devant elle. Pauvre mère! pauvre enfant!

Je mets Sainte-Luce et d'Herbin dans un cabriolet. Je la prends dans ma berline avec une de mes femmes.

Elle me sourit quand nos yeux se rencontrent. Quand je la regarde à la dérobée, je trouve dans tous ses traits l'expression de la douleur. Calme son cœur, ô mon Dieu! conserve-la moi. Ne frappe point en elle sa mère coupable et désolée.

Nous arrêtons à la Ferté pour déjeuner. Elle rougit en voyant Sainte-Luce; ses yeux cernés se raniment. Elle lui présente la main; elle la retire aussitôt. Sainte-Luce s'avance et la baise au front. Elle se laisse aller sur un fauteuil. Je cours à elle: « Ce » n'est rien, me dit-elle tout bas, que » le sentiment de mon bonheur. Je » ne croyais plus en goûter. » Quel bonheur que celui de Tantale!

Nous arrivons à Paris. Elle se plaint d'un violent mal de tête: j'envoie chercher mon médecin. Il entre, il examine la peau; il croit voir des dispositions à une éruption violente.

Il ordonne peu de choses : il craint de juger trop précipitamment. Sainte-Luce ne veut pas que je passe la nuit avec elle. « Hé, veiller dans mon lit » ou auprès du sien, n'est-ce pas là » même chose ?

Le mal augmente considérablement vers minuit. La peau est brûlante et sèche. La fièvre se manifeste ; le délire se prononce.

Oui, elle s'est fait violence pour me marquer une espèce de calme, une résignation dont elle est bien loin. L'ardeur de la fièvre ajoute à celle qui la tourmentait déjà : ses expressions sont brûlantes. Quel ravage effrayant l'amour fait dans ce jeune cœur-là ! elle en mourra, elle en mourra. Pourquoi lui avons-nous ôté l'espérance !

Oui, dans ce moment-ci je lui sacrifierais mon amour, si Sainte-Luce n'était déjà mon époux. Je les unis-

rais; je fuirais au bout du monde, n'emportant avec moi que la satisfaction de l'avoir rendue à la vie et de la savoir heureuse. Cela ne se peut plus. Non, cela ne se peut plus! Je me jette à genoux près de son lit; je prie pour elle. Des prières, des vœux stériles, voilà tout ce que j'ai à lui offrir... Malheureuse, qu'ai-je dit! hé, pourquoi le ciel ne m'exaucerait-il pas quand je l'invoque en faveur de l'innocence!

La crise augmente. J'envoie chez le médecin; on le fait lever; il vient... Il se tait; mais je l'observe, et je crois lire dans ses yeux la condamnation de ma fille. « Qu'a-t-elle, au » nom de Dieu, qu'a-t-elle? ne me » cachez rien : l'incertitude a tou- » jours été pour moi le plus cruel » des maux. — Elle n'est pas bien, » madame, mais je suis loin de dé- » sespérer. Qu'a-t-elle, monsieur,

» répondez-moi? — Une fièvre scar-
» latine, madame. — Et ces taches
» foncées en couleur?... Vous vous
» taisez, monsieur! qu'indiquent-
» elles? — Rien de fâcheux, ma-
» dame. »

Je ne crois pas un mot de ce qu'il m'a dit. Mais j'ai un moyen sûr d'éclaircir les plus douloureux soupçons. Je sonne ma femme de chambre; je fais descendre Thomas. Je lui ordonne d'aller à l'instant chez mon pharmacien, de lui rendre compte de l'état de ma fille, et de lui demander quelle maladie indiquent les symptômes et les remèdes prescrits par le médecin... Si la maladie est mortelle, Thomas ne me dira rien. Je jette une robe sur mes épaules, un voile sur ma tête; je laisse ma femme de chambre auprès d'Honorine; je sors... « Vous êtes en-
» core là, Sainte-Luce! vous voulez

» donc mourir aussi, et sans pouvoir » être utile à cet enfant! Vous me » condamnez donc à survivre à tout » ce qui m'est cher! — C'est vous, » ma digne amie, qui prodiguez » votre vie, et... — Ne suis-je pas sa » mère? — Hé, ne m'avez-vous pas » nommé son père? Si je ne crai- » gnais de m'offrir à ses yeux, je ne » la quitterais pas un instant. — Hé » bien, suis-moi; viens t'éclairer sur » l'état de ce cher et déplorable en- » fant. » Je prends son bras, je l'entraîne, nous partons. Thomas me crie qu'il va éveiller mon cocher. Je perdrais une demi-heure, et je suis sur des charbons ardens.

Je pense en route que mon pharmacien me cachera la vérité. Je vais de rue en rue; je cherche à la faible lueur des réverbères une pharmacie où je sois inconnue. Je ne marche pas, je cours, je vole. Sainte-Luce

veut me retenir. Il me parle de ma santé! Il est, dit-il, le père de ma fille, et il oublie qu'elle est mourante.

Personne dans les rues de qui je puisse obtenir quelque indication. Je vais, je viens, je tourne, je me désole... Je trouve enfin ce que je cherche depuis si long-temps. Sainte-Luce frappe à coups redoublés. Un homme paraît à une croisée, et demande ce qu'on lui veut, d'un ton fort incivil. Tant mieux : celui-là ne déguisera rien. « Un remède à préparer à l'instant, lui réponds-je, et dix louis à » gagner. » Cet homme me prie très-poliment de vouloir bien attendre un peu, et, pendant qu'il s'habille, Sainte-Luce qui m'a demandé cent fois où j'allais, ce que je voulais, et que je n'entendais pas, répète sa question. Mon immobilité a-t-elle dissipé la contraction d'esprit et l'impatience où j'étais en lisant, tant bien

que mal, des écriteaux d'enseignes. Je lui réponds ; je lui fais connaître l'objet de la longue course que nous venons de fournir, et je le prie de n'entrer que quelques minutes après moi : je redoute, dans cette circonstance, l'extrême intérêt qu'il me porte ; il voudra me ménager, et un signe, un coup d'œil de lui, adressé à cet homme, m'empêcheraient de connaître la vérité.

La porte s'ouvre. Sainte Luce s'avance ; je le repousse ; j'entre, je ferme la porte sur moi. Je compose mon visage et mon ton. Je me donne pour une amie de la mère de la malade ; je présente l'ordonnance ; je décris la situation de ma fille ; je détaille les crises qu'elle a soutenues, et je demande ce qu'on peut craindre et espérer. « La malade, me dit-il, » est probablement attaquée d'une » fièvre scarlatine. Les taches que

» vous avez remarqués pourraient » être du pourpre. Le camphre, les » acides ordonnés indiquent la pu- » tridité qui se déclare ; l'ensemble » des remèdes annonce les progrès » effrayans du mal. Je vous conseille, » madame, de préparer la mère à se » séparer de son enfant. » Je jette un cri d'effroi et de douleur. Sainte-Luce ouvre la porte; je tombe dans ses bras.

L'espérance avait soutenu mes forces. Ce que je viens d'entendre m'ôte jusqu'à celle de me soutenir. Sainte-Luce me porte dans l'arrière-boutique. Il ne s'occupe que de moi, et il se dit le père de ma fille ! « Le re- » mède, le remède, ne cessé-je de » répéter ! » L'homme, dont la véracité me désespère, se hâte, tourne, renverse tout, et les minutes me paraissent des siècles ! Sainte-Luce croit pouvoir compter sur une demi-heure

encore, et il veut aller demander mon carrosse. « Une demi-heure, » m'écrié-je, elle mourra donc sans » soulagement!... » Nous entendons rouler une voiture... c'est la mienne. Mon bon Thomas me l'a amenée. Il a prévu, dit-il, que j'entrerais chez l'apothicaire le plus voisin de chez moi. Il a parcouru les rues adjacentes, et il a fait arrêter devant cette boutique, éclairée à deux heures du matin. « Dans quel état est ma fille? » — Hélas! madame, nous n'avons » pas remarqué de changement avantageux. — Tu pleures, Thomas! » ma fille est plus mal. — Madame, » le médecin assure que non. — Le » médecin est chez moi! — Il n'en » est pas sorti, madame. Il a pris » congé de vous; mais il s'est retiré » chez M. de Sainte-Luce, et il a ordonné qu'on l'avertît, si la malade » avait une crise nouvelle? — Elle

» en a donc eu une! — Grâce au
» ciel, madame, elle est terminée.
» Remettez-vous, ma chère maî-
» tresse; espérez. — Ah, mon Dieu!
» mon Dieu! je n'ai plus d'enfant! »

Le remède est prêt. Je le prends, je m'élance dans mon carrosse, Sainte-Luce me suit; nous partons au grand galop. J'arrive; je monte l'escalier avec la rapidité de l'éclair; j'entre... Ah! elle respire, elle respire encore!

Le médecin prend la fiole de mes mains; il en fait avaler quelques gouttes. Un instant après il administre une dose nouvelle. Les yeux de mon enfant s'ouvrent... Je crois renaître avec elle. L'espoir vient ranimer mon cœur. Espoir perfide, combien de fois ne m'as-tu pas déjà déçue?

Elle m'a nommée d'une voix bien faible; mais enfin elle est revenue à

elle. Je me précipite sur ce lit de mort. Je la presse dans mes bras. « Eloignez-vous, madame, éloignez-» vous; ce souffle est contagieux. — » Et vous restez, monsieur! — Mon » ministère n'y oblige. — Et ma qua-» lité de mère ne m'impose-t-elle » pas des devoirs plus rigoureux, » plus saints? » Tout cela s'est dit à voix basse.

Sainte-Luce me conjure de me retirer. « Non, monsieur, je mourrai » ou je vivrai avec elle. » Je fais sortir mes gens. Je m'incline sur ce lit dont on veut m'arracher et dont j'ai tourné les rideaux autour de mes reins. « Ma fille, m'entends-tu? — « Oui, ma bonne mère. — Je romps » mon mariage; je le romps sincè-» rement. Reviens à la vie, et nous » irons ensemble pleurer le bien que » nous avons perdu. Nous nous con-» solerons mutuellement; nous vi-

» vrons l'une pour l'autre, et du
» moins tu n'auras pas sous les yeux
» le spectacle déchirant du bonheur
» de ta mère. Guéris, ma chère, mon
» adorable enfant. Je te le répète,
» mon mariage est rompu : j'en jure
» par l'honneur, par ta vie, que je
» demande à Dieu, par les larmes
» que je verse en ce moment. »

Sa figure décomposée reprend un air de sérénité. Elle cherche ma main ; elle la porte sur ses lèvres ; elle me sourit. Oh ! si mon sacrifice me rendait ma fille, non, je ne regretterais pas les efforts douloureux qu'il me coûte. Hé ! n'est-on pas heureuse quand on est mère, quand on l'est d'Honorine ? Faut-il vouloir la somme de félicité qui suffirait aux vœux de dix mortels ?

Je me sens brisée de fatigue et de ce que j'ai souffert. Le médecin tire un flacon de sa poche. Il emplit une

cuillèr de la liqueur qu'il contient. Il me propose de la prendre. Elle me rendra des forces, dit-il, elle éloignera le sommeil. Je la prends sans réfléchir, sans résister.... Hélas!.... ma tête s'appesantit; mes membres s'engourdissent. . . . . .

. . . . . .

Je sors d'un sommeil profond. Où suis-je?... Ah! dans la chambre de Sainte-Luce. « Et mon enfant, mon » ami, mon enfant? Tu ne me ré- » ponds rien! c'est fait d'Honorine; » c'est fait de moi! » Je veux me lever, contempler pour la dernière fois ces restes déplorables et précieux : il me retient dans ce lit, d'où je veux m'échapper; il me conjure de m'épargner un spectacle affreux; il me conjure pour moi, pour lui. Pour lui! il croit me rappeler à l'amour, me faire oublier que j'étais mère, que je ne le suis plus. « L'a-

» mour! l'amour! il ne reste plus de
» place pour lui dans mon cœur déchiré. Je suis en proie à toutes les
» douleurs qui peuvent torturer une
» femme faible, et ces maux qui
» m'accablent, je les ai attirés sur
» moi. Je me suis donnée à Chantilly
» à un homme que je ne connaissais
» pas. J'ai abusé de mon ascendant
» pour lui faire négliger les devoirs
» toujours sacrés du mariage. J'ai
» tué madame de Mirville; j'ai tué
» son fils. J'ai méconnu les droits de
» mon mari, et je vous ai aimé.
» Coupable aussi envers vous, j'ai
» forcé votre inclination; je vous ai
» précipité au milieu des dangers.
» J'ai armé votre bras contre Soulanges; c'est moi qui ai dirigé le
» coup qui lui a ôté la vie. C'est
» mon fol amour qui vous a ramené
» ici. C'est par moi que ma fille
» vous a connu, et que le poison

» qui circule dans mon sang, s'est
» glissé dans le sien.... La maladie
» qui me la enlève, était, me dites-
» vous, indépendante de cette pas-
» sion prématurée, impossible à
» prévoir. Elle en a été la suite na-
» turelle. J'ai donné la mort à ma
» fille. Madame de Mirville est ven-
» gée : il y a une Providence; je la
» reconnais au coup dont elle m'a
» frappée... Vous voulez que je me
» modère, que je me calme ! du cal-
» me, au moment où je perds tout,
» où ma mémoire trop fidèle me rap-
» pelle des crimes et pas une vertu
» pour les balancer !... Je suis peut-
» être mère encore.... je suis peut-
» être mère encore, dites-vous?.....
» Ah ! répète-moi ces derniers mots,
» si tu ne veux pas que je succombe
» à mon désespoir.... ma tête s'é-
» gare... mes yeux s'obscurcissent...
» adieu. . . . adieu. . . » . . .

. . . . . .

. . . . . .

Qui me parle, qui m'appelle? qui couvre ma main de larmes brûlantes? de quelle léthargie profonde vient-on de me tirer? Je ne peux soulever ma tête. Mes membres affaiblis refusent de m'obéir. Mes idées n'ont point de suite. Que m'est-il arrivé? d'où viens je? rêvai-je ou suis-je éveillée? suis-je morte ou vivante?

Qui tient ma main et n'ose lever les yeux sur moi? Ce ne peut être un ennemi; pourquoi donc me craint-il? Je fais un effort; j'essaie à soulever sa tête. Un cri se fait entendre, et c'est un cri de joie. Il se répète autour de mon lit.. c'est Sainte-Luce!.. est-ce bien lui?... Oui, oui, c'est lui... Qui l'a réduit à cet état d'épuisement? Son teint est flétri; ses joues sont cavées, ses yeux éteints... Voilà Thomas, pâle, défiguré aussi. Ah!

vie le vois : je reviens d'une maladie longue et douloureuse. Ils se sont exténués, presque anéantis pour moi.

« Ma fille ! ma fille ! » Voilà les premiers mots qui m'échappent, les seuls que je puisse articuler encore. Il me regarde d'un air suppliant. Il prend ma main ; il la porte sur mon sein. « Il est là, me dit-il ; il te demande grâce ; je te demande sa » vie. » Qui donc, qui ?... Ah, mon Dieu ! mon Dieu ! tu ne m'as pas frappée dans l'excès de ta colère. Tu m'as punie. Mais pour me permettre d'expier mes fautes, tu me donnes de nouveaux droits à remplir. En dédommagement de ce que j'ai souffert, tu me permets d'espérer des jouissances. « Mon ami, effaçons jusqu'à la trace » de nos faiblesses. Que les lois di- » vines et humaines consacrent notre » union. Prie l'officier public et un

» prêtre de venir recevoir nos ser-
» mens. »

Il se relève. Hélas! il était à genoux près de mon lit. Il veut se hâter; il peut à peine se soutenir. Je lui fais un signe de la main; il revient à moi : « Je suis mieux, beaucoup
» mieux; ne précipite rien. Ménage
» l'époux pour qui je veux vivre,
» comme je veux ménager la mère
» de ton enfant. »

Thomas s'approche. J'ai été dix-sept jours entre la vie et la mort. Sainte-Luce a passé dix-sept jours et dix-sept nuits à côté de moi. Ni Thomas ni mes femmes n'ont pu le déterminer à prendre un instant de repos! quelquefois ses yeux se fermaient malgré lui : des songes effrayans le réveillaient aussitôt. Il s'approchait de mon lit; il cherchait mon pouls, mon haleine; toutes les puissances de son âme étaient sus-

pendues jusqu'à ce qu'il les ait trouvés. Il passait de la crainte à l'espérance, et bientôt des craintes nouvelles succédaient à l'espoir. Thomas a parta[illegible] ces soins pénibles : je le vois à l'altération de ses traits.

Je réfléchis que Sainte-Luce et moi devons nous expliquer bien librement devant lui. Hé ! n'est-ce pas à l'affection la plus désintéressée que je dois le zèle soutenu dont il ne cesse de me donner des marques. A-t-il trahi ma confiance à Crécy ? il me sera fidèle. Mes femmes dorment, ou sont à l'office : ce ne sont que des servantes. Mais elles n'ont rien entendu.

D'Herbin demande à partager l'allégresse de ceux qui s'intéressent sincèrement à moi. Il est venu régulièrement deux fois par jour. Il a marqué à Sainte-Luce le plus vif désir de partager ses fatigues ; Sainte-Luce

ne lui a permis de me voir qu'une seule fois : j'étais dans un état désespéré. Ils ont confondu leurs plaintes, leurs regrets, leurs sanglots. Ce tableau était déchirant, dit le bon Thomas. « Ah ! qu'il vienne se » réjouir avec nous, celui qui a donné » des larmes à votre mort. »

Je consens à le voir. Il entre, il me regarde, et il ne peut proférer un mot. Ses traits sont agités par une foule de sensations qui se croisent, qui se heurtent ; il éprouve toutes celles qui peuvent frapper nos organes, excepté la sensation si douce que donne l'espérance. Il prend ma main, il la baise avec transport ; il embrasse Thomas ; il revient à moi ; il retourne à ce digne domestique. Il est dans une espèce de délire.

Sainte-Luce revient. L'officier public a bien voulu déroger à l'usage, en raison du danger d'où je suis à

peine sortie, Sainte-Luce a pris pour témoins nos jeunes officiers de marine. Je prends pour les miens mon bon Thomas ... Je n'ai pas la force de proposer à d'Herbin d'être le second. « J'aurai le courage de supporter ce spectacle, me dit-il tout » bas. Assurer le bonheur de votre » vie ne peut être un malheur pour » moi. Quel ami ! »

Les paroles augustes sont prononcées; nous avons satisfait à la loi. Il ne manque à notre union que d'appeler sur elle les bénédictions du ciel. Je remarque que la piété est fille du malheur. Brillante de santé, de plaisirs, j'oubliais des devoirs dont mon état actuel me rappelle l'importance. Que la religion est belle quand elle console ! qu'elle est aimable quand elle consacre le plus doux des penchans !

Un prêtre, simple et pauvre

comme ceux de la primitive église, sans autre prétention que celle de faire le bien, sans autre éloquence que celle du cœur, m'écoute, m'encourage, me rassure. Je l'ai, dit-il, que des faiblesses à me reprocher, et Dieu pardonne au faible qui revient sincèrement à lui.

Je donne encore des larmes à ma fille en parlant de sa fin déplorable. « La Providence, madame, ne » fait rien sans motifs. Savez-vous » si, en vous ôtant cet enfant, elle » n'a pas prévenu les excès où l'auraient porté un jour les passions » qui déjà maîtrisaient son âme ? » La mort l'a garantie peut-être de » l'avilissement et des remords : » elle vous épargne la douleur amère » d'en être témoin. Respectons les » voies cachées de Dieu et bénissons-le. »

Sainte-Luce sort avec lui. C'est à

son amour que je dois sa soumission à l'église. N'importe. La Providence se sert de tout, a dit le bon prêtre.

Ils rentrent ensemble. La cérémonie commence. Avec quelle ferveur je m'unis aux prières du ministre des autels! Avec quelle ardeur Saint-Luc jure de m'être toujours fidèle! « Souvenez-vous, nous dit le » bon prêtre, que vos sermens sont » écrits dans le ciel. Les enfreindre, » c'est déchirer votre feuillet du livre » de la vie. »

Il ne nous fait rien signer. Je lui en demande la raison. « Je n'ai pas » d'autre désir, madame, que de » remplir dignement mon minis- » tère, et d'assurer le repos des » consciences. Si je tenais un regis- » tre, ne pourrait-on pas croire que » j'attends un changement, qui re- » mettrait entre les mains du clergé » l'état civil des citoyens? Dieu et

» la loi, je ne connais que celle, » je ne veux pas connaître autre » chose. »

Je lui demande encore s'il est heureux, s'il n'aspire pas à une place plus distinguée que celle qu'il occupe. « Je suis l'ami des pauvres, » parce que je suis pauvre comme » eux. L'opulence m'éloignerait peut-» être de ces réduits où je porte la » consolation et l'espoir. Et puis, » madame, les apôtres ne se faisaient pas appeler *monseigneur*, » et ne portaient pas les décorations » que dispensent les rois. »

Sainte-Luce lui fait un cadeau honnête. Il sort pénétré de reconnaissance. Je reverrai ce bon prêtre-là.

Je suis soulagée d'un pesant fardeau, depuis que j'appartiens légitimement à Sainte-Luce. Le souvenir de ma chère enfant altère, par

intervalles, ma félicité ; mais ce souvenir, si cruel encore, deviendra, avec le temps, un sentiment mélancolique et doux, que je me complairai à nourrir, et auquel je m'abandonnerai dans ces heures de solitude et de liberté que l'hymen, ainsi que l'amour, amènent quelquefois.

Il s'est fait dresser un lit à côté du mien. Rassuré sur mon existence, il fait pour lui-même tout ce que je lui prescris. Déjà le sourire reparaît sur ses lèvres, et les roses sur ses joues. Je suis encore bien faible, et ma pâleur m'effraie. Il prétend que cet air de langueur me rend plus touchante. Puisse-t-il toujours voir ainsi!

Ma convalescence est rapide, et il se plaît à remarquer le retour progressif de mes charmes. Il me retrouve, il me reconnaît. Il com-

pare ce que j'étais à ce que je suis. Je ne diffère plus de moi-même, dit-il, que par une certaine froideur, qui se dissipera à mesure que mon sang reprendra sa chaleur première..., Moi, froide, mon Dieu ! Je m'efforce de le paraître, pour ménager ses forces renaissantes... Déjà, si j'obéissais à l'impulsion de mon cœur, je serais dans ses bras.

Il est venu, et nous l'avons hâté, ce jour où l'amour le plus tendre devait rentrer dans tous ses droits. Je joins, à ce que la volupté a de plus vif, la satisfaction de pouvoir publier mes sentimens, d'en présenter l'objet avec orgueil, de jouir des marques d'estime et de considération qu'on lui prodigue; et quand on regarde avec attendrissement sa bizarderie et sa décoration, je me dis, je me répète : Je suis la femme de cet homme-là. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

La gloire l'a encore arraché de mes bras, et pendant son absence, je ne vois personne : il a été jaloux de Robin, lors même que j'étais mourante. Je fais des vœux pour son retour. M'occuper de lui, c'est n'être jamais seule.

Les suites d'une blessure grave à la jambe vont le fixer près de moi. Il doit avoir perdu cette démarche noble, qui le faisait remarquer partout. C'est presque tant mieux. Il est des momens où je voudrais qu'il fût privé des agrémens de sa figure : je l'aimerais autant, et je serais plus sûre de lui.

Il a ajouté de la gloire à celle qu'il avait déjà acquise. Il revient porté par l'amour et le désir, et cette fois

il a embrassé son fils. Il le trouve beau, parce qu'il me ressemble; il l'aime, parce que je suis sa mère. J'ai trente-quatre ans, et il veut bien me trouver embellie. Je vieillirai, dit-il, comme Ninon. Ah! que je sois toujours belle à ses yeux : bien certainement je n'imiterai pas celle à qui il me compare dans son inconcevable légèreté.. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Les années s'écoulent, et notre félicité n'a pas souffert d'atteinte. Il est toujours le même; et pourquoi? Des plaisirs faciles ne l'ont pas pris à mal juger des femmes. Il m'a donné son estime avec son cœur; il me l'a conservée, parce que je

lui ai résisté long-temps. Il ne peut m'ôter ni l'un ni l'autre, parce qu'on tient à un bien acquis en proportion de ce qu'il a coûté.

Celles, au contraire, qui semblent appeler un vainqueur, qui sont prodigues de bonté, qu'on n'apprécie pas, parce qu'on a eu à peine le temps de les désirer, peuvent-elles se flatter de fixer un amant? Que leur importe d'ailleurs? L'orgueil seul se soulève contre l'inconstant. Le cœur est calme, parce qu'il l'a toujours été. On a confondu les sens avec lui, et les sens ne parlent qu'aux sens. Cette conformité de goûts ne produit que des liens légers, qu'on rompt comme on les a formés. Voilà l'histoire de Francheville et la moitié de la mienne. Mon amour pour Sainte-Luce en est la seconde partie. Celle-ci ne peut offrir que le tableau d'un bonheur

durable. Pas de craintes, de mal réel, d'incidens, de transitions, rien qui puisse intéresser ou piquer la curiosité, et je dépose ma plume.

FIN.

00099979

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 21 October, 2015